

Laura Lee
Guhrke
LA PERLE RARE

roman

Victoria

LAURA LEE GUHRKE

La perle rare

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par
Florence Bellot

Victoria

 HARLEQUIN

A propos de l'auteur

Laura Lee Guhrke a travaillé sept ans dans la publicité, est devenue un traiteur à succès, puis a dirigé une entreprise de construction avant de décider qu'il était plus amusant d'écrire des romans. Figurant régulièrement dans les listes de best-sellers du *New York Times* et de *USA Today*, elle a publié plus d'une vingtaine de romances historiques. Ses livres ont reçu de nombreuses nominations, et elle s'est vu décerner le prix le plus prestigieux pour les auteurs de romance : un RITA Award. Elle vit dans le Nord-Ouest des Etats-Unis avec son mari (ou, comme elle l'appelle, son héros à elle), deux chats despotiques et un Golden Retriever qui fait leurs quatre volontés.

Pour mon amie, l'écrivain Elizabeth Boyle, qui sait toujours trouver les mots pour nourrir mon inspiration, surtout lorsque — l'air de rien — elle lance une suggestion comme :
« Pourquoi n'écrirais-tu pas à propos d'une marieuse ? »
Chère amie, ce roman est pour toi.

Chapitre 1

Le plus difficile, lorsqu'on se piquait d'arranger des mariages, ce n'était pas l'imprévisibilité de la nature humaine, ni les vicissitudes de l'amour, ni même l'intervention des proches. Pour lady Belinda Featherstone, connue des riches familles américaines comme la meilleure marieuse d'Angleterre, la véritable difficulté tenait aux aspirations romantiques des jeunes filles. Rosalie Harlow en était la preuve parfaite.

— Sir William ferait un excellent mari, sans le moindre doute, dit Rosalie d'un ton aussi enthousiaste que si elle évoquait un rendez-vous chez le dentiste, mais...

Elle s'arrêta pour soupirer.

— Mais il ne te plaît pas ? conclut Belinda.

Sir William Bevelstoke, anglais jusqu'au bout des ongles, avait montré de l'inclination pour la jeune héritière américaine depuis qu'elle était arrivée à Londres, six semaines plus tôt. Il n'avait d'ailleurs pas été le seul et, pour l'instant, aucun lord n'avait trouvé grâce aux yeux de Rosalie. Malheureusement, Belinda suspectait que sir William nourrissait pour sa jeune amie des sentiments bien plus profonds qu'une simple attirance.

— Ce n'est pas qu'il ne me plaît pas, répondit Rosalie, c'est simplement que...

Elle s'arrêta de nouveau, son regard malheureux fixé sur Belinda.

— ... il n'est pas très excitant, tante Belinda.

Belinda n'était pas la tante de Rosalie, mais elle était une intime de la famille Harlow. Elijah Harlow, le père de la jeune fille, était l'un de ces millionnaires américains enrichis dans les chemins de fer ou les mines d'or, et qui avaient succombé à l'attrait de Wall Street. Mais quand il s'était installé à New York avec sa femme et sa fille, on leur avait brutalement claqué au nez les portes de la haute société.

Belinda avait vécu exactement la même situation quand son père l'avait amenée de l'Ohio à New York, à l'âge de quatorze ans. Mme Harlow, une femme bonne et affectueuse, avait éprouvé une grande compassion pour cette jeune exclue, orpheline de mère, et l'avait prise sous son aile en dépit de sa timidité malade. Une bonne action que Belinda n'avait jamais oubliée.

L'été de ses dix-sept ans, Belinda avait rencontré le fringant et séduisant comte de Featherstone à Saratoga. Elle était tombée folle amoureuse de lui après à peine un quart d'heure de conversation, et l'avait épousé au terme d'une cour éclair de six semaines. Cette union s'était avérée désastreuse, mais Belinda avait réussi à se ménager une place de choix dans la bonne société britannique.

Cinq ans plus tard, pour épargner à sa fille aînée les affres d'un « début » à New York, Mme Harlow avait demandé à Belinda son aide pour la lancer à Londres. Déterminée à ce que

Margaret ne commette pas la même erreur qu'elle en épousant un noble désargenté et sans scrupules, Belinda, désormais veuve, avait placé la jeune fille sur le chemin de lord Fontaine, un homme aimable et chaleureux. Le résultat ? Margaret avait connu un franc succès en société après cet heureux mariage, qui lui avait en outre apporté le titre de baronne. Depuis, Belinda avait acquis une solide réputation de marieuse, qui lui ouvrait toutes les portes de la bonne société londonienne.

Elle offrait ainsi une alternative à toutes les jeunes filles riches mais sans pedigree qui se retrouvaient exclues des cercles très fermés de New York. Bon nombre d'entre elles avaient pris le chemin de Londres pour venir frapper à la porte de Belinda, à Berkeley Street. C'était le cas de Rosalie. Fraîchement sortie d'un pensionnat français, la jeune fille rêvait de connaître le même destin que sa sœur. Mais Belinda craignait qu'elle ne soit plus difficile à assortir que la sage Margaret.

Belinda reposa sa tasse sur sa soucoupe en réfléchissant à la réponse appropriée. Elle avait beau être veuve, et enchantée de son état, elle n'ignorait pas que la seule façon, pour des jeunes filles comme Rosalie, d'accéder à la reconnaissance sociale, c'était de se marier. Elle tenait donc à la préparer à la rigueur de la chasse au mari, sans pour autant détruire tous ses idéaux romantiques. Or, précisément, la cervelle de Rosalie en était remplie.

— Sir William n'est peut-être pas, en effet, le plus « excitant » des hommes, reconnut-elle après un moment de réflexion, mais, ma chère Rosalie, un mariage heureux requiert bien plus que cela.

— Certes, mais le mariage ne devrait-il pas être fondé sur l'amour ? demanda Rosalie avant d'enchaîner très vite, comme si elle craignait la désapprobation de Belinda : Et comment l'amour peut-il exister sans le désir ? Aimer, c'est se consumer, c'est comme être en feu ! Sir William... ne m'embrase pas, admit-elle dans un soupir.

Avant que Belinda ne puisse la mettre en garde contre cette façon de penser, Jervis entra dans la pièce.

— Le marquis de Trubridge souhaite vous voir, milady, dit le majordome. Dois-je l'introduire ?

— Trubridge ?

Belinda ne connaissait le marquis que de réputation, et celle-ci l'incitait fort peu à le rencontrer. Trubridge, fils du duc de Landsdowne, était connu comme un libertin qui passait le plus clair de son temps à courir le jupon à Paris, à dépenser ses revenus en beuveries, aux tables de jeu et en compagnie de femmes de mauvaise vie. C'était aussi un ami de Jack, le frère de feu son mari. Ce qui lui donnait encore moins envie de le connaître. Jack Featherstone menait une vie aussi dissolue que son frère, et tous deux avaient souvent fait la noce avec Trubridge, de l'autre côté de la Manche.

Belinda n'était guère surprise que celui-ci déroge à l'étiquette et se présente chez une femme qu'il ne connaissait pas, mais elle n'en voyait pas la raison. Trubridge était un célibataire endurci, le genre qui, d'ordinaire, évitait Belinda comme la peste.

Quelle que fût la raison de sa visite, elle n'avait aucune envie de l'apprendre.

— Jervis, dites au marquis que je ne suis pas là, je vous prie.

— Très bien, milady, répondit Jervis avant de se retirer.

Belinda revint au sujet qui l'occupait :

— Ne dédaigne pas si vite sir William, Rosalie. Il est très bien placé dans le gouvernement de Sa Majesté. Il a obtenu son titre pour ses talents diplomatiques, et notamment son intervention dans une affaire complexe, à Ceylan.

— A Ceylan ? s'écria Rosalie, quelque peu alarmée. Si j'épousais sir William, devrais-je vivre à l'étranger ?

Le fait qu'elle résidait actuellement à l'étranger, et dans un hôtel, de surcroît, ne semblait pas la tourmenter outre mesure. Mais Belinda comprenait très bien les raisons de son inquiétude.

— C'est possible, reconnu-elle, mais de tels postes sont de courte durée, et une excellente opportunité pour une jeune femme dans ta position. Dans les milieux de la diplomatie, une bonne hôtesse se voit ouvrir toutes les portes.

— Je ne veux pas vivre à Ceylan. Je veux vivre en Angleterre. Sir William a-t-il une propriété ?

— Pas pour le moment. Cela dit, s'il devait se marier, je suis certaine qu'il pourrait se laisser convaincre d'acheter un domaine. Mais il est bien trop tôt pour y penser. L'important, c'est qu'il s'agit d'un jeune homme charmant, avec de bonnes manières, bien élevé. Et...

Une toux discrète l'interrompit. Le majordome était de nouveau sur le seuil.

— Qu'y a-t-il, Jervis ?

Ce dernier avait l'air embarrassé.

— Le marquis de Trubridge, milady. Il m'a demandé de vous dire qu'il savait que vous étiez chez vous.

— Vraiment ? Et qu'est-ce qui lui permet de l'affirmer ?

La question était purement rhétorique, mais Jervis répondit :

— Il a fait remarquer que l'après-midi était très sombre. Les lampes sont allumées et les rideaux ne sont pas tirés. Il vous a aperçue par la fenêtre, depuis la rue. Il vous prie de nouveau de lui accorder quelques instants.

— Quelle arrogance ! s'exclama-t-elle.

Elle ne le connaissait pas, et n'avait pas la moindre envie de le rencontrer. Pourquoi accéderait-elle à sa demande ?

— Quand une dame dit qu'elle n'est pas chez elle, elle peut fort bien s'y trouver sans être cependant disponible pour les visiteurs. Un marquis devrait le savoir. Soyez assez bon pour le lui rappeler, je vous prie. Et dites-lui aussi que, de toute façon, je ne saurais le recevoir, puisqu'il ne m'a pas été présenté.

— Oui, milady.

Le majordome se retira de nouveau. Belinda reporta son attention sur Rosalie.

— Bien, en ce qui concerne sir William...

— Qui est ce marquis de Trubridge ? l'interrompit Rosalie. Il a l'air d'avoir vraiment envie de vous voir.

— Je n'y comprends rien, je ne le connais même pas.

— S'il est célibataire, la raison de sa visite est évidente.

— C'est un célibataire, et il le revendique. Tout le monde sait qu'il n'a pas l'intention de se marier. C'est aussi un homme qu'une jeune fille respectable doit éviter. Donc, sir William...

Elle avait à peine entamé une description du brillant avenir de ce jeune homme qu'un mouvement attira son attention vers la porte. Jervis était revenu.

— Dieu du ciel ! Cet homme n'est pas encore parti ?

— Je crains que non, milady. Il affirme vous avoir déjà rencontrée, et m'a chargé de présenter ses excuses s'il vous a offensée. Et il sollicite de nouveau un entretien.

— C'est insensé. Je n'ai jamais croisé cet homme de ma vie, et que pourrait-il y avoir d'aussi urgent...

Elle s'interrompit : était-il arrivé quelque chose à Jack ? Trubridge et lui partageaient la location d'une maison à Paris. Si Jack avait eu un accident, le marquis en aurait été le premier informé. Quel acte insensé avait-il encore commis ? Cela pouvait aussi expliquer que Trubridge s'annonce sans avoir été présenté dans les formes.

Elle se mordilla la lèvre en réfléchissant.

— Demandez à lord Trubridge s'il est ici parce qu'il est arrivé quelque chose à Jack... à lord Featherstone, je veux dire.

— Je vais m'en enquérir, milady, dit Jervis, qui se révélait aujourd'hui le majordome le plus patient de Londres.

Pendant son absence, Belinda oublia sa jeune compagne, et resta à fixer la porte, un nœud d'appréhension dans l'estomac.

Non qu'elle appréciât beaucoup Jack. Il ressemblait trop à son frère : enclin à faire la fête en mauvaise compagnie, à mener grand train, et peu soucieux des responsabilités familiales. Elle espérait pourtant qu'il ne lui était rien arrivé de fâcheux.

— Eh bien ? demanda-t-elle dès que Jervis réapparut. Qu'a-t-il dit ? Jack est-il...

— Lord Trubridge aimerait savoir..., déclara Jervis avec application. Il vous demande si le fait que Jack ait eu un accident lui garantirait une entrevue avec vous. Si tel est le cas, alors, oui, Jack a bien eu un accident.

Face à cette réponse absurde, Rosalie émit un gloussement, mais Belinda ne partageait pas son amusement. Pour elle, la vie d'un homme n'était pas un sujet de plaisanterie.

— Très bien, dit-elle enfin. Faites-le patienter dans la bibliothèque. Veuillez le faire attendre dix minutes, puis présentez-le ici.

— Bien, milady.

Le majordome quitta la pièce, et Belinda se tourna vers sa compagne.

— Je suis désolée d'écourter cette visite, ma chère, mais il semblerait que je sois forcée de recevoir lord Trubridge. Au moins pour m'assurer qu'il n'est rien arrivé de fâcheux à mon beau-frère.

— Mais pourquoi faire attendre le marquis dans la bibliothèque ? Pourquoi ne pas l'avoir fait monter tout de suite ?

Belinda fronça les sourcils. La perspective de laisser ce débauché approcher l'innocente Rosalie n'était pas envisageable une minute.

— Je ne peux pas te permettre de le rencontrer. Lord Trubridge n'est pas un gentleman.

— Mais c'est un marquis ! dit Rosalie, visiblement perplexe. Je croyais qu'un pair du royaume était nécessairement un gentleman.

— Ce n'est vrai qu'en théorie. Trubridge a révélé sa véritable nature lors d'un scandale qu'il a provoqué il y a quelques années : il a compromis une jeune fille de bonne famille, puis il a refusé de l'épouser...

Elle fit une pause, convoquant ses souvenirs.

— Il me semble qu'il y a eu une autre jeune fille, reprit-elle après quelques secondes. Une Irlandaise, qui s'est enfuie en Amérique à cause de lui. Je ne connais pas les détails de cette affaire, car son père a réussi à tout étouffer.

— Seigneur ! s'exclama Rosalie, les yeux ronds. Il semble jouir d'une triste notoriété.

Son air captivé et son regard brillant n'échappèrent pas à Belinda. Mais qu'est-ce que les jeunes filles pouvaient bien trouver de si fascinant aux débauchés ? Rosalie aurait dû logiquement éprouver de la répulsion, or c'était tout le contraire. Elle semblait encore plus curieuse de le rencontrer !

Belinda se serait volontiers mordu la langue pour avoir parlé de cet homme. Tant pis, le mal était fait. Tout ce qu'elle pouvait faire à présent, c'était congédier Rosalie le plus vite possible.

— Il n'est pas aussi intéressant que tu le penses, assura-t-elle avec un sourire. Ce n'est qu'un homme odieux, qui traîne un passé sordide et se présente chez moi sans avoir été introduit.

— Il affirme pourtant que vous vous êtes rencontrés !

— Je suis certaine qu'il se trompe, ou qu'il ment pour que je le laisse entrer. Quoi qu'il en soit, je vais devoir le recevoir.

Elle se leva et obligea Rosalie à faire de même.

— Et toi, ma chère, tu dois rentrer à ton hôtel.

— Dois-je vraiment partir ? protesta-t-elle. Pourquoi ne puis-je pas rencontrer lord Trubridge ? Je suis censée fréquenter la bonne société anglaise. Cet homme est tout de même marquis. Je devrais faire sa connaissance, vous ne pensez pas ?

Absolument pas.

Toujours souriante, feignant une indifférence qu'elle était loin d'éprouver, Belinda prit les gants de Rosalie sur le canapé et les lui tendit.

— Une autre fois, peut-être, répondit-elle en conduisant la jeune fille à la porte.

Ignorant ses protestations, Belinda l'entraîna fermement vers l'escalier.

— De plus, je ne peux pas te présenter à un homme que je ne connais pas moi-même. Ce ne serait pas convenable.

Arrivée en haut des marches, elle jeta un rapide coup d'œil vers le hall d'entrée, pour s'assurer que Jervis avait bien conduit Trubridge dans la bibliothèque. Satisfaite, elle s'engagea dans l'escalier, traînant par le bras une Rosalie récalcitrante.

— Et je peux t'assurer, Rosalie, que cet homme ne mérite pas ton intérêt.

— Mais comment pouvez-vous dire ça, avec une histoire comme la sienne ? S'il vous plaît, laissez-moi faire sa connaissance ! Je n'ai encore jamais rencontré de débauché !

Belinda soupira. Il lui faudrait trouver un autre angle d'attaque.

— Ma chère enfant, tu as exprimé le désir de vivre en Angleterre, lui rappela-t-elle, et Trubridge vit à Paris.

— N'a-t-il pas une propriété ici ?

— Je crois qu'il possède une demeure dans le Kent, répondit Belinda avec réticence. Honey quelque chose... Mais il n'y met sans doute jamais les pieds. En tout cas, il n'y vit pas, c'est certain.

— Mais s'il était marié, il pourrait en avoir envie.

— J'en doute. Son père et lui sont brouillés depuis des années.

— Cela aussi pourrait changer, s'il était marié.

Rosalie s'arrêta en bas de l'escalier, obligeant Belinda à faire de même. Le petit menton obstiné de la jeune fille semblait à présent la défier. Belinda fut prise d'un doute. Plus elle se montrait intransigeante, plus le marquis apparaissait aux yeux de son amie comme un personnage de légende. Elle avait intérêt à changer complètement de stratégie si elle voulait ternir une fois pour toutes son image.

— J'ai entendu dire..., déclara Belinda, cherchant l'inspiration. On m'a dit qu'il était devenu très gras.

Après tout, ce pouvait très bien être vrai.

— Très gras ?

— Absolument. Extrêmement corpulent, ajouta Belinda en entraînant la jeune fille vers la porte. Et je sais qu'il boit, ce qui lui a probablement donné la goutte. En plus de ça, il fume le cigare, alors je te laisse imaginer son haleine... Brrr ! conclut-elle avec un frisson de dégoût.

— Vous en faites un portrait épouvantable.

— Eh bien, c'est ce qu'il est devenu. Aujourd'hui, il doit avoir dépassé la trentaine.

Mais l'argument ne sembla pas décourager Rosalie.

— Oh ! tante Belinda, ce n'est pas si vieux ! Regardez-vous, vous avez vingt-huit ans et vous

pourriez passer pour une débutante.

— C'est gentil, ma chérie. Mais ce que je veux dire, c'est que Trubridge a toujours une vie dissolue. Et lorsque ce genre d'homme atteint un certain âge, il perd toute espèce de séduction.

— Peut-être avez-vous raison... Quelle déception ! conclut Rosalie, qui semblait bien moins intéressée, au grand soulagement de Belinda.

— Allons, ton dîner chez lord et lady Melville devrait te divertir, ce soir. Roger, leur fils cadet, est tout à fait charmant, et d'agréable compagnie. Samuel, dit-elle à un valet, accompagnez Mlle Harlow à l'hôtel Thomas. Et veillez à ce qu'elle y arrive sans encombre.

— Enfin, je n'ai pas besoin qu'on m'accompagne ! Berkeley Square est juste en face. Je ne comprends ces usages grotesques qui empêchent de faire un pas sans être flanquée d'un chaperon !

— C'est parce que tu es américaine, ma chérie. Ici, les choses sont très différentes.

Elle embrassa la jeune fille sur la joue et la poussa vers son valet, qui attendait sur le trottoir.

— Et pas seulement à l'entrée de Berkeley Square, je vous prie. Vous devez l'accompagner jusqu'à l'hôtel.

— Oui, milady, soyez sans crainte.

— Merci, Samuel.

Son valet était un homme de confiance. Mais Belinda resta tout de même sur le pas de la porte pour regarder Rosalie arriver à bon port. Avec les jeunes Américaines qui sollicitaient son aide, elle devenait plus protectrice qu'une lionne. Et quand il s'agissait de préserver leur réputation, deux précautions valaient mieux qu'une. Surtout pour une demoiselle Harlow, qu'elle considérait presque comme sa famille.

Les pas de Jervis, sur le dallage de l'entrée, lui rappelèrent son autre visiteur. Rosalie étant hors de vue, elle était désormais en état de le recevoir. Après un bref signe de tête à son majordome, elle se hâta de regagner son salon pour attendre le marquis. Elle eut à peine le temps de s'installer sur le canapé devant une tasse de thé que, déjà, Jervis s'avavançait sur le pas de la porte.

— Le marquis de Trubridge, annonça-t-il.

Belinda se leva au moment où l'homme pénétrait dans la pièce, avec l'aisance de ceux qui ne doutent jamais d'être les bienvenus dans un salon féminin.

Pour le bien de Rosalie, elle avait dressé le portrait d'un libertin bedonnant et usé, mais l'homme qu'elle avait sous les yeux était bien différent. Il était grand, sans le moindre soupçon d'embonpoint. Sa stature, servie par de larges épaules, laissait deviner un corps athlétique, de ceux qui donnaient à toute femme le sentiment d'être protégée. Impossible de soupçonner son train de vie licencieux derrière ce visage noble, à l'expression déterminée. Cependant, Belinda savait que les apparences étaient trompeuses. La réputation de Trubridge le rendait aussi rassurant qu'un lion hors de sa cage.

Il avait d'ailleurs la beauté sauvage de ce magnifique animal. Ses yeux noisette étaient pailletés d'or et de vert, et d'une profondeur troublante. Bien que coupés court, ses cheveux étaient épais, légèrement ondulés, et ses boucles d'or foncé brillaient à la lueur de la lampe comme les rayons d'un soleil couchant sur la plaine du Serengeti. Soudain, l'après-midi pluvieux et sombre se teinta d'une nuance exotique. Belinda avait beau savoir qu'il ne fallait pas s'y fier, elle ne put s'empêcher d'admirer ce charme rare.

Contrairement à la plupart des hommes de son rang, il ne portait pas de barbe — et pour une fois, Belinda ne pouvait pas le blâmer d'ignorer les conventions. Car, ainsi, elle pouvait apprécier les traits ciselés de son visage, et sa mâchoire volontaire et bien dessinée. Il y avait de quoi être furieuse ! Pourquoi les pires débauchés étaient-ils si terriblement séduisants ?

— Lady Featherstone, dit-il en s'inclinant devant elle, quel plaisir de vous revoir !

— Me revoir ?

Plus elle le regardait, plus elle était convaincue de ne l'avoir jamais rencontré. Si agaçant qu'il fût de l'admettre, Trubridge n'était pas le genre d'homme qu'on oubliait.

— Il me semble que nous n'avons jamais été présentés, lord Trubridge, reprit-elle, espérant que son ton hautain lui rappellerait qu'il avait déjà enfreint plusieurs règles de bonne conduite.

— Naturellement, vous ne vous souvenez pas de moi, dit-il avec un sourire désarmant, assez innocent pour démentir sa réputation, mais assez séduisant pour laisser planer un doute. Nous avons été présentés au lendemain de votre mariage avec lord Featherstone, au petit déjeuner.

Seigneur, son mariage remontait au moins à une dizaine d'années ! Voilà pourquoi elle ne se souvenait pas de lui. Elle avait à peine dix-huit ans, à l'époque, et sa première incursion dans le labyrinthe de la haute société britannique n'avait pas été à son avantage. Horriblement mal à l'aise, folle amoureuse de son mari et terrifiée à l'idée de faire le moindre faux pas, elle avait été trop nerveuse pour se souvenir de quoi que ce soit, durant cette journée... même d'un homme tel que Trubridge. D'ailleurs, il était à peine croyable qu'il se souvienne d'elle. Cette excellente mémoire concernant les femmes était sans doute une autre raison de ses succès auprès d'elles.

— Bien sûr, veuillez m'excuser, bredouilla-t-elle.

— Il n'y a pas de quoi, je vous assure. C'était il y a fort longtemps, et nous ne nous sommes pas revus depuis, ce dont je suis l'unique responsable. Vous êtes encore plus resplendissante aujourd'hui que lorsque vous étiez jeune mariée.

— Vous êtes trop flatteur.

« L'un de vos plus grands talents, j'imagine », eut-elle envie d'ajouter, mais elle retint cette remarque acerbe.

Le sourire du marquis s'évanouit alors, pour laisser place à une expression contrariée qui semblait parfaitement sincère.

— J'ai été désolé d'apprendre la mort de votre mari. C'était un ami cher.

N'importe qui aurait sans doute partagé cette opinion au sujet de Charles Featherstone, se dit-elle. Il avait fait un mari épouvantable, mais, d'un point de vue masculin, c'était effectivement un *ami cher*, toujours prêt à jouer, à faire la fête et à boire. Jusqu'à cette nuit, cinq ans plus tôt, où il s'était effondré sur sa maîtresse du moment et était mort d'une défaillance cardiaque, à l'âge de trente-six ans.

Belinda se força à garder une expression neutre pour dissimuler le dégoût que lui inspirait feu son époux. En Angleterre, n'était-ce pas une faute de goût que d'étaler ses sentiments ?

— J'apprécie vos condoléances, dit-elle, mais j'imagine que vous n'êtes pas ici pour me parler de mon époux, ni de mon beau-frère ?

— Vous avez raison, répondit-il avec un sourire en coin. Jack était en pleine forme la dernière fois que je l'ai vu, ce qui remonte à quelques jours à peine, dans notre appartement parisien.

— Je vois. Monsieur, je ne suis pas surprise qu'un homme avec votre réputation utilise pareille ruse pour obtenir une entrevue, mais je suis perplexe quant à la raison qui la motive. Pouvez-vous m'éclairer ?

— Je viens pour la même raison qui conduit la plupart des célibataires à vous, bien sûr.

— J'espère qu'il n'y a là aucun sous-entendu inconvenant.

Il sourit de nouveau, cette fois d'un sourire franc, un peu désabusé, qui devait faire mouche chaque fois qu'il cherchait à séduire une femme.

— Lady Featherstone, je voudrais que vous me trouviez une épouse.

Chapitre 2

La première pensée de Nicholas, en voyant Belinda Featherstone, fut de maudire à la fois le mari et le père de la jeune femme. Si Charles Featherstone n'avait pas voué une passion immodérée aux cartes et aux chevaux de course, et si Jeremiah Hamilton n'avait pas joué et perdu toute sa fortune à Wall Street, la solution à tous ses problèmes aurait bien pu se trouver devant lui. Car Belinda Featherstone était sans conteste l'une des femmes les plus ravissantes qu'il eût jamais vues.

Il en était d'ailleurs fort surpris.

La dernière fois qu'il l'avait vue, c'était au lendemain de son mariage. Il avait alors vingt ans, et n'avait vu la jeune mariée que de loin, si bien que ses souvenirs d'elle étaient très vagues : une jeune femme gracile, trop jeune pour Featherstone, enrubannée dans des métrages de soie et parée d'une multitude de diamants. Dix ans s'étaient écoulés, et il ne l'avait pas revue depuis, car il passait peu de temps en Angleterre. Lors de ses séjours occasionnels, ils ne s'étaient jamais croisés. Les cercles où évoluait lady Featherstone étaient bien trop respectables pour un homme comme lui.

En décidant de lui faire part de ses projets matrimoniaux, Nicholas n'avait pas songé un seul instant qu'il pût être troublé par elle. Il l'imaginait comme une version un peu plus âgée de la mariée conventionnelle aperçue dix ans plus tôt. Mais la femme qu'il avait devant les yeux était bien différente : le temps avait transformé la jeune fille gauche de ses souvenirs en superbe lady. Ce que Jack avait omis de mentionner.

Des yeux immenses dans un visage en forme de cœur le fixaient. Des yeux irlandais, d'un bleu de ciel limpide, bordés de cils fournis. Une chose de plus à laquelle il ne s'attendait pas.

Nicholas fit encore appel à ses souvenirs, revenant cette fois neuf ans en arrière, vers une autre jeune fille brune aux yeux bleus irlandais, et son cœur se serra. Pendant un instant, il eut l'impression d'avoir de nouveau vingt et un ans, de bouillonner de rêves et d'idéaux, et de toutes les fariboles que seul un amour de jeunesse peut inspirer.

Il chassa vite ces pensées. Il n'était plus un jeune homme inexpérimenté, cherchant l'aventure dans les collines d'Irlande. Ses rêves et ses idéaux étaient tombés en poussière depuis bien longtemps, avec son premier amour.

Non, décidément, cette femme ne ressemblait en rien à Kathleen. Ses cheveux étaient lissés, pris dans un chignon élégant et compliqué, de toute évidence arrangé par une femme de chambre — rien de commun avec la cascade de boucles ébouriffées par le vent de la mer d'Irlande. Elle portait une belle robe d'après-midi en cachemire bleu, et non une robe pratique, mi-coton mi-laine, protégée par un tablier. Et sa maison avait beau être petite et meublée sans ostentation, elle n'avait aucun rapport avec les cottages aux toits de chaume du comté de Kildare. De plus, il savait que lady Featherstone

était intègre et droite, deux qualités que Kathleen Shaughnessey n'avait jamais possédées.

A Londres, lady Featherstone était auréolée d'une réputation irréprochable. Voilà pourquoi il faisait aujourd'hui appel à elle, même si, à cet instant, il ne put s'empêcher de déplorer cette rigueur. Car avec sa bouche pulpeuse, d'un rose sombre, elle était éminemment désirable, dotée d'une sensualité que son coureur de mari n'avait certainement jamais dû discerner.

D'un œil discret, il détailla sa silhouette. La jeune fille maigrichonne d'autrefois, perdue dans le tulle, avait laissé place à une femme aux formes voluptueuses. Sa robe d'après-midi, pourtant assez ample, laissait paraître le galbe plein de sa poitrine et la courbe ondulante de ses hanches. Non, il n'y avait vraiment plus rien de gauche chez lady Featherstone.

Il s'attarda sur sa gorge, appréciant la peau nue offerte par le décolleté bordé de dentelle, avant de remonter vers son visage. Et quand il plongea de nouveau ses yeux dans les siens, il sentit une chaleur soudaine l'envahir, celle du désir, reconnaissable entre toutes. Cela n'avait rien d'étonnant, du reste — il avait toujours été particulièrement sensible à l'association de cheveux noirs et de beaux yeux bleus. Mais, étant donné l'objet de sa visite, tout désir envers Belinda Featherstone était pour le moins malvenu.

Et l'émoi qu'il éprouvait ne semblait pas flatter son hôtesse, constata-t-il, amusé, en remarquant ces yeux bleus soudain plissés. De toute évidence, son trouble avait été percé à jour, et il n'était pas réciproque. Lady Featherstone ne semblait pas faire partie de ces veuves qui abandonnent allègrement leur méfiance de femmes mariées.

Après tout, cela valait mieux ! Nicholas avait appris par Jack qu'elle vivait à présent dans des conditions modestes, feu le comte ayant dépensé chaque penny de sa dot avant sa mort. Or Nicholas ne pouvait se permettre de se lier à des femmes sans fortune.

— Quelle surprise de vous voir réclamer mes services, lord Trubridge.

Sa voix le tira de sa rêverie. Avec regret, il chassa toute pensée lascive et revint à l'objet de sa visite.

— J'espère au moins qu'elle vous est agréable ?

Elle ne répondit rien, se contentant d'un petit sourire conventionnel qui lui fit regretter d'avoir posé la question. Malgré son étonnement, son expression ne trahissait aucune curiosité, et, tandis que le silence s'installait de nouveau entre eux, Nicholas commença à se sentir embarrassé.

Peut-être était-il présomptueux de sa part de s'attendre à une réaction plus enthousiaste. A présent, le voilà bien puni. Le dédain qu'il lui inspirait était palpable.

A sa décharge, ce n'était pas tous les jours qu'il rencontrait une femme telle que lady Featherstone — celles qu'il fréquentait en général étaient plus légères. La manière plutôt cavalière dont il avait forcé la porte de son salon n'avait sans doute pas plaidé en sa faveur. Mais il n'avait pas trouvé d'autre moyen d'être reçu, après son refus réitéré.

Pourquoi ne disait-elle rien ? Elle connaissait le motif de sa visite, elle aurait donc dû le prier de s'asseoir. Mais il avait beau attendre, elle ne dit pas un mot, si bien que le silence se prolongeait, rythmé par le tic-tac de l'horloge murale. C'en était trop. Il lui fallait prendre l'initiative. Il toussa légèrement, avant de demander :

— Allons-nous nous asseoir ?

— S'il le faut.

Réponse peu engageante, mais c'était apparemment ce qu'il obtiendrait de mieux. Il fit un geste en direction du canapé vert céladon. Elle sembla hésiter. Essayait-elle de trouver un moyen d'écourter sa visite ? Au bout de quelques instants, elle finit par prendre place tout au bord, comme si elle était à l'affût du premier prétexte pour se relever et lui montrer la porte.

Nicholas sentit que le tact s'imposait.

— Lady Featherstone, déclara-t-il en s'asseyant dans le fauteuil en face d'elle, j'ai eu trente ans il y a quatre jours.

— Mes meilleurs vœux.

La sécheresse de cette réponse conventionnelle ne lui échappa pas, mais il choisit de persévérer.

— Quand un homme aborde la trentaine, poursuivit-il, il se doit de considérer son avenir. Je suis à un tournant de ma vie.

— Je vois, dit-elle avant de regarder ostensiblement l'horloge.

— D'où ma décision. Il est temps pour moi de me marier.

Elle s'adossa contre le canapé, croisa les bras et le regarda d'un air sceptique.

— D'après ce que j'ai entendu dire, vous n'êtes pas du genre à vous marier, commenta-t-elle.

— J'imagine que c'est Jack qui vous l'a dit.

— Il n'a pas eu besoin de le faire. Votre réputation vous précède, monsieur.

Ayant consacré beaucoup d'efforts à asseoir cette réputation, il lui était aujourd'hui difficile de la nier. Il y a encore quelques jours, Nicholas aurait été heureux d'être considéré par une marieuse comme un candidat irrecevable à la vie conjugale. Mais tout était différent, à présent.

— Je n'avais aucune inclination pour le mariage, c'est exact, avoua-t-il, mais j'ai changé d'avis.

— Vraiment ? fit-elle en levant légèrement un sourcil. Un simple anniversaire aurait suffi à motiver ce... changement de perspective ?

Nicholas décida de se passer des précautions oratoires.

— Lady Featherstone, je comprends que les usages commandent la délicatesse dans ce genre de discussion, mais j'ai l'habitude d'être plutôt direct. Pourrions-nous parler en toute franchise ?

Sans attendre de réponse, il s'éclaircit la gorge et se jeta à l'eau :

— Il y a quatre jours, mon père, le duc de Landsdowne, m'a coupé les vivres. Je me trouve donc dans l'obligation de me marier.

— Comme c'est terrible, murmura-t-elle avec une commisération qui lui parut tout à fait fausse. Et le jour de votre anniversaire, en plus.

— C'est plus que terrible, lady Featherstone, c'est abominable. Personne ne devrait être obligé de se marier pour des raisons matérielles. Mais je n'ai pas le choix. Mes revenus proviennent d'un fidéicommiss qui m'a été attribué de par la volonté de ma mère, sur ses biens propres. Elle est morte quand j'étais enfant, mais ce que j'ignorais, c'est que mon père avait réussi à la persuader d'ajouter un codicille à son testament juste avant sa mort, le désignant unique administrateur de ce fonds. Je ne connaissais pas l'existence de ce codicille il y a encore quatre jours, quand l'avocat de Landsdowne m'a écrit pour m'en informer, et m'annoncer que le duc avait choisi de cesser les versements à mon nom.

— Ah, c'est donc un changement dans l'état de vos finances, et non de votre état d'esprit, qui vous a conduit à ces réflexions sur votre avenir ?

Il s'agita dans son fauteuil, soudain sur la défensive.

— Le premier a conditionné le suivant, dit-il. Le célibat n'est plus une option pour moi, voilà pourquoi je suis venu à vous.

— Je ne suis pas certaine de vous comprendre. Qu'ai-je à voir là-dedans ?

— Lady Featherstone, tout le monde, dans la bonne société de Londres, sait que vous pouvez arranger ces choses-là.

Elle décroisa les bras, se pencha en avant et le toisa d'un air glacial.

— Quand vous dites « arranger ces choses-là », vous voulez signifier : vous trouver une épouse assez riche pour compenser votre perte de revenu ?

Nicholas en resta interloqué. Comment cette femme pouvait-elle exceller dans l'art de former des unions, si elle voyait les choses avec un tel cynisme ?

— Eh bien, c'est bien votre métier, n'est-ce pas ? insista-t-il. Vous faites venir d'Amérique des jeunes filles riches mais sans pedigree, et vous les associez à des pairs du royaume qui ont besoin d'argent.

Elle se raidit, manifestement piquée de cette description. Était-il allé trop loin ?

— Ne vous offusquez pas, lady Featherstone. Vous vous êtes rendue indispensable au sein de la haute société, et c'est tout à votre honneur. Il devient de plus en plus difficile pour les familles nobles de vivre du rendement de leurs terres, et j'imagine que de nombreux domaines ont été sauvés par votre intervention.

Elle haussa légèrement le menton.

— Je ne fais que faciliter l'introduction de mes connaissances dans la société britannique, afin d'améliorer leur situation, répondit-elle avec modestie. Que ces présentations se terminent par l'heureux dénouement d'un mariage, ce n'est pas de mon ressort.

— Le mariage est-il jamais un heureux dénouement ? ironisa-t-il sans réfléchir.

A ces mots, le regard de lady Featherstone devint franchement polaire. Nicholas comprit que moquer l'institution du mariage devant elle n'était sans doute pas la meilleure des idées.

— Je dois me marier, reprit-il plus sérieusement. Je n'ai pas d'autre choix si je veux disposer d'un revenu.

— Mais vous possédez un domaine.

— Lady Featherstone, vous devez savoir que les revenus qu'on tire d'un domaine ne sont pas toujours suffisants pour en couvrir les frais de gestion. Entre la vente de l'orge, du blé et du houblon cultivés à Honeywood, les fermages des terres et les loyers des cottages, j'arrive à peine à payer les dépenses de fonctionnement. Mais il ne me reste rien pour vivre.

Elle haussa les épaules avec indifférente.

— Je n'ose vous suggérer d'essayer de gagner votre vie.

— Obtenir un poste, vous voulez dire ? Vous vous oubliez, lady Featherstone, c'est votre sang américain qui parle ! Un fils de duc n'est pas censé travailler, cela ne se fait pas.

— Et ce que les gens pensent de vous est tellement important...

Il sourit à ce sarcasme.

— En fait, je ne m'en soucie pas le moins du monde, avoua-t-il. Quant à trouver un emploi, je suis ouvert à tout. Mais, entre nous, qui aurait envie d'employer quelqu'un comme moi ?

— En effet, répondit-elle.

Etrangement, sa réaction l'affecta. Il ne la connaissait pas et, pourtant, ses paroles le blessèrent au plus profond de lui, pile dans le coin de son esprit qui débordait autrefois de rêves et d'idéaux. Mais, du fait de l'acharnement de son père, ses rêves avaient aujourd'hui disparu. Il tâcha néanmoins de ne rien laisser paraître, car son éducation l'incitait à ne jamais dévoiler ses sentiments. Il continua donc à sourire, imperturbable.

— Vous avez tout à fait raison, dit-il. Et même si j'obtenais un travail, il ne suffirait sans doute pas à subvenir à mes besoins.

— Vu votre style de vie, je veux bien le croire.

De toute évidence, elle le prenait pour un dépravé.

— Lady Featherstone, je me rends bien compte que ma réputation est quelque peu... contestable,

mais cela ne fait pas de moi une cause perdue. Je suis marquis, après tout, et fils unique d'un duc.

— Et vous ne pensez pas pouvoir convaincre votre père de rétablir votre rente ?

— Connaissez-vous mon père, lady Featherstone ? répliqua-t-il en riant.

— Je l'ai seulement croisé. Mais, quels que soient vos différends, je ne vois pas comment une discussion pourrait être plus pénible qu'un mariage exclusivement motivé par des questions d'argent.

— Je ne suis pas le premier à devoir me marier par besoin, madame, répliqua-t-il, agacé. Quant à mon père, lui et moi ne nous sommes pas adressé la parole depuis plus de huit ans, et je vous assure que c'est pour le mieux.

Nicholas s'interrompit, et se pencha pour plonger son regard dans celui de son interlocutrice.

— Je préférerais rôtir en enfer plutôt que de lui demander ne serait-ce qu'une livre, reprit-il. Je suis bien conscient qu'un mariage d'intérêt n'a rien d'idéal, mais si les deux parties sont honnêtes sur leurs motivations et décident de s'unir en toute connaissance de cause, la chose n'a rien de déshonorant. De plus, comme je vous l'ai déjà dit, je n'ai pas le choix. Je peux vivre à crédit quelque temps, mais, après cela, je serai réduit à l'indigence. Dans une situation normale, je n'aurais jamais eu l'idée de m'adresser à vous pour trouver une épouse, mais...

— Et comment feriez-vous ? l'interrompit-elle. Pour trouver une femme, dans une situation normale ?

— Je ne ferais pas selon les usages.

Avant qu'elle puisse lui demander de préciser, il poursuivit :

— Mais ce n'est pas la question. Comme je l'ai déjà dit, je dois me marier, et aussi vite que possible. Je n'ai ni le temps ni l'envie de m'engager dans les rituels fastidieux qu'imposent les usages.

— Et vous vous imaginez que de venir à moi vous dispense d'observer les usages ?

Elle le regardait à présent comme s'il était naïf.

— N'ai-je pas raison de faire appel à vous ? demanda Nicholas. Vous êtes connue pour arranger des mariages. Je suis fils de duc. Je souhaite vous engager pour que vous me trouviez une épouse qui me convienne, c'est-à-dire qui soit riche, de préférence jolie, et désireuse de céder une partie de sa fortune afin de s'élever sur l'échelle sociale. Je vous verserai, bien sûr, une commission généreuse, proportionnelle au montant de la dot apportée. Cela me semble un arrangement très simple, que vous avez sans doute pratiqué à de nombreuses reprises. Je ne vois vraiment pas ce qui vous choque dans ma demande.

— Monsieur, vous n'êtes qu'un chasseur de dot, répondit-elle avec dédain.

— Certes, mais au moins je suis honnête, répliqua-t-il. Je suis prêt à exposer ma situation à ma future épouse, sans rien lui cacher. Si vous réussissez à m'en dénicher une qui y trouve son compte, il ne devrait y avoir aucun problème. Ce n'est pas comme si vous n'aviez jamais arrangé de tels mariages, dans le passé. Le duc et la duchesse de Margrave, par exemple, ou...

— Le duc et la duchesse n'ont obéi à aucune considération matérielle ! Ni aucun des couples que j'ai réunis.

— Vous n'êtes quand même pas assez naïve pour le croire ! rétorqua-t-il.

Elle le foudroyait du regard, et il éclata de rire, incrédule.

— Dieu du ciel, peut-être que si ! Lady Featherstone, vous qui vivez depuis si longtemps en Angleterre, comment pouvez-vous encore penser que le mariage, de ce côté-ci de l'Atlantique, soit autre chose qu'une affaire d'argent ? Ce n'est absolument pas une question de sentiments, croyez-moi ! Je suis bien placé pour le savoir, conclut-il, incapable de cacher son amertume.

— Je sais tout des mariages de ce côté de l'Atlantique, monsieur. Je n'ai pas besoin que vous

me l'expliquiez. Et sachez que je ne suis pas le moins du monde romantique. Je suis pragmatique. Je ne nie pas que l'argent joue un rôle dans l'institution du mariage, mais les unions que j'ai suivies sont fondées sur bien plus que des considérations matérielles. Les mariés éprouvent de l'estime...

— De l'estime ? coupa-t-il, amusé par le choix de ces mots. Je ne pense pas que l'estime soit suffisante pour conduire un homme devant l'autel...

— Riez si cela vous amuse, lança-t-elle en crispant la mâchoire.

Nicholas se reprit aussitôt.

— Non, non, votre approche semble très logique, répondit-il en essayant d'afficher une certaine gravité. Je me demande seulement...

Il s'arrêta et laissa errer son regard sur sa bouche terriblement sensuelle.

— Qu'en est-il du désir ? demanda-t-il.

Elle rosit légèrement, indiquant sans le vouloir qu'il avait touché un point sensible.

— Le désir n'a pas grand rapport avec le mariage, répondit-elle.

Il éclata de rire une fois de plus. Il en devenait impossible de rester sérieux !

— Vu que la majorité des pairs du royaume se marient dans l'espoir d'avoir des héritiers, je pense que le désir est au cœur de la question, objecta-t-il avec fermeté.

Les traits de la jeune femme se durcirent.

— Le désir ne dure pas. A ceux qui sollicitent mes services, je recommande de fonder leur union sur des bases plus solides : une affection sincère, des intérêts partagés, une vision commune de l'avenir.

Nicholas jugea préférable de taire le fond de sa pensée. La taquinerie ne servirait pas sa cause.

— Convenez au moins que la question mérite réflexion, insista-t-il. Si vous procédez selon vos habitudes, je suis certain que vous pourriez m'organiser des rencontres tout à fait satisfaisantes.

— Je ne pense pas, répondit-elle en se levant. Je ne prête pas assistance aux coureurs de dot, même s'ils sont honnêtes. Je ne peux pas vous aider, lord Trubridge. Et je me demande pourquoi vous avez cru bon de faire appel à moi.

Nicholas releva la tête pour la dévisager.

— Et moi, je me demande pourquoi je suis si sèchement congédié.

Elle ne répondit pas, et il était évident, à son air fermé, qu'il n'avait aucune chance de la faire changer d'avis. Quel dommage... Avec son aide, il aurait pu se réintroduire en douceur dans la bonne société. Mais il n'en serait pas ainsi. Il lui faudrait procéder autrement pour trouver une épouse.

— Très bien, dit-il en se levant, je ferai donc sans vous.

— Je suis vraiment navrée. C'est vrai qu'il est terrible de devoir se trouver une épouse tout seul, dit-elle avec une pointe de sarcasme. Je crains que vous ne soyez obligé d'endurer les rituels fastidieux d'une cour en bonne et due forme. Et je dois avouer que je serais curieuse d'observer vos tentatives, lord Trubridge.

— Dans ce cas, je m'efforcerai d'être aussi divertissant que possible.

— Je vous fais confiance, dit-elle avec un sourire satisfait. Mais je dois vous avertir que je ne vous faciliterai pas la tâche.

— Alors, non seulement vous refusez de m'aider, mais encore vous avez l'intention de me mettre des bâtons dans les roues ?

— Oui, et par tous les moyens, répondit-elle d'un ton jovial.

Si elle espérait l'intimider pour qu'il abandonne, elle se trompait lourdement.

— Est-ce une menace, lady Featherstone ?

— Prenez-le comme vous voulez.

— Très bien, je le prends donc comme un défi. Et je ne résiste jamais aux défis. Même si, pour être honnête, je ne vois pas comment vous pourriez m'arrêter, ajouta-t-il en espérant qu'elle dévoilerait sa stratégie.

Le sourire de son interlocutrice disparut, et ses yeux prirent un éclat métallique.

— Je ferai en sorte que toute jeune lady que vous approcherez sache quel genre d'homme vous êtes, qu'elle connaisse votre passé scandaleux, vos intentions mercantiles, et n'ignore pas quel horrible mari vous feriez.

Nicholas sentit une bouffée de colère monter en lui, tant ce compte rendu cinglant était injuste. Mais il ne laissa rien paraître.

— Vous devez agir selon ce que le devoir vous dicte, bien sûr, dit-il du ton le plus aimable possible. Mais je doute que votre stratégie rencontre le succès escompté.

— Ah non ?

— Vous croyez que je vais me conformer aux usages pour faire ma cour, mais je n'en ai pas la moindre intention.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh bien, je crois que je serai un prétendant délicieusement inconvenant, expliqua-t-il, son sourire s'élargissant à mesure qu'il la voyait se rembrunir. Ce sera plus amusant ainsi, conclut-il avec un clin d'œil.

— Oh ! vous êtes impossible ! marmonna-t-elle en serrant les poings. Si vous croyez que je ne vois pas ce que vous avez en tête ! Vous n'êtes qu'un débauché sans cœur.

— Je n'ai jamais dit le contraire, dit-il en haussant les épaules. D'ailleurs, vous n'êtes pas la seule à le penser, bien des gens sont arrivés à cette conclusion.

— C'est qu'il doit y avoir de bonnes raisons, monsieur !

Elle ne savait rien des circonstances qui avaient forgé cette mauvaise réputation, ni des motifs pour lesquels il refusait de la démentir. Et il n'allait sûrement pas se lancer dans des explications maintenant.

— De toute façon, vos interventions ne changeront rien, assura-t-il. Les femmes adorent les mauvais garçons qui renoncent à leur vie dissolue pour se marier. Surtout s'ils éveillent en elles du désir, ajouta-t-il en regardant ses lèvres. L'affection mutuelle, les intérêts partagés et la vision commune de l'avenir ? Qu'ils aillent au diable !

Sur ces mots, il lui tourna le dos et quitta la pièce, sans laisser à lady Featherstone le temps de réagir.

* * *

A l'arrivée de Belinda en Angleterre, dix ans plus tôt, la vicomtesse de Montcrieffe — anciennement Nancy Breckenridge, de New York — avait été assez bonne pour guider ses pas dans la bonne société. Elle avait inculqué à Belinda les trois préceptes fondamentaux qu'une lady se devait de respecter : ne jamais montrer qu'elle était choquée ou surprise, ne jamais s'emporter et, surtout, ne jamais contrarier un gentleman avant le dîner.

Belinda, qui était à l'époque une jeune fille réservée et peu sûre d'elle, n'avait eu aucune difficulté à appliquer ces préceptes. Mais, en cet instant précis, alors qu'elle fixait le couloir vide que venait d'emprunter le marquis de Trubridge, elle s'aperçut qu'elle avait enfreint ces trois règles d'un coup, aussi facilement qu'on casse un œuf.

Et pourtant, elle ne le regrettait pas. Quand il s'était présenté comme « un prétendant

inconvenant », elle avait bien compris ce que cela signifiait : ce monstre avait l'intention de séduire une héritière et de la compromettre pour qu'elle soit obligée de l'épouser. Ce genre de déclaration aurait suffi à mettre hors d'elle n'importe quelle femme, bonne société ou non. Mais Belinda savait que la colère ne lui rendrait pas service. Il fallait qu'elle ait les idées claires, qu'elle établisse une stratégie pour trouver un moyen de l'arrêter.

Les femmes aiment les débauchés...

Pourquoi ces mots revenaient-ils en boucle dans son esprit, comme pour la narguer ? Avec un soupir, elle se laissa tomber sur le canapé. Trubridge avait raison, et elle le savait mieux que quiconque.

Charles était le même genre d'homme : beau à se damner et terriblement séducteur, doté d'un sang bleu à faire pâlir tous ceux qui avaient jadis dédaigné Mlle Belinda Hamilton, de Cleveland.

A l'époque, les courses de Saratoga comptaient parmi les rares événements où une jeune fille riche mais sans pedigree pouvait se mêler à la haute société. Pour Belinda, cependant, de telles opportunités n'étaient pas d'un grand secours, car elle était alors bien trop timide pour en tirer avantage.

Quand le comte de Featherstone, en visite aux Etats-Unis, l'avait remarquée dans la véranda du Saratoga Grand Union Hotel, il n'avait fallu qu'un quart d'heure de conversation — dont il avait monopolisé la majeure partie — pour qu'elle tombe folle amoureuse de lui.

Quand il l'avait attirée dans un coin sombre du jardin, lors d'un bal, six semaines à peine après leur rencontre, et couverte de baisers sensuels, elle l'avait vécu comme l'expérience la plus enivrante de sa vie. Très vite, après une cour brève mais passionnée, il lui avait demandé de devenir la comtesse de Featherstone et de venir vivre dans son château en Angleterre. Il avait présenté les choses d'une façon si romantique qu'elle avait accepté aussitôt, sans même remarquer qu'il ne lui avait pas fait la moindre déclaration d'amour.

Mais il avait assuré au père de Belinda que son désir d'épouser sa fille n'avait rien à voir avec sa fortune. N'ayant jamais été très méfiant, ce dernier l'avait cru sur parole. Quant à Belinda, elle était jeune et très éprise de Charles, séduite par son titre de noblesse, si bien qu'elle s'était convaincue qu'un merveilleux avenir l'attendait en tant qu'épouse et comtesse.

Ni le père ni la fille n'avaient connaissance de la nature précaire des finances de Featherstone et de son mode de vie dissolu, jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Après le mariage et l'installation de Belinda en Angleterre, elle apprit l'existence des quatre propriétés hypothéquées de son nouveau mari, de ses deux maîtresses et de trois cent mille livres de dettes. N'ayant d'autre choix que d'honorer le contrat de mariage, son père avait remboursé les dettes de Featherstone et lui avait versé le reste de la dot. Et son gendre avait pris grand soin de la dilapider selon son bon plaisir.

Quand Jeremiah Hamilton avait perdu sa fortune, l'argent de la dot s'était évaporé. A ce stade, Charles avait depuis longtemps renoncé à se comporter en gentleman envers son épouse. Il lui avait même fait savoir qu'il n'avait aucune intention de lui octroyer une rente.

Livrée à elle-même, Belinda avait réussi à canaliser sa colère et ses désillusions et à trouver une source de revenus très lucrative. Mais ce n'était pas l'unique raison pour laquelle elle s'était mise à arranger des mariages. Les coureurs de dot étaient le fléau des héritières, et elle s'était donné pour mission de mettre en garde les jeunes Américaines qui s'en remettaient à elle, afin qu'elles ne reproduisent pas ses propres erreurs.

Ainsi, elle informait leurs mères sur le caractère et la réputation des gentlemen britanniques, et renseignait leurs pères sur l'état de leurs finances. Elle faisait de son mieux pour guider les candidates au mariage vers des gentlemen honorables, ceux qui étaient le plus susceptibles de leur

apporter un statut social, mais aussi un avenir paisible. Et aujourd'hui, elle était fière de constater que toutes les héritières américaines désireuses de se marier en Angleterre se précipitaient, dès leur arrivée à Londres, chez lady Featherstone, à Berkeley Street.

Oui, ce Trubridge lui rappelait par trop d'aspects son opportuniste de mari, et cela ne faisait que la conforter dans ses devoirs. Elle devait par tous les moyens possibles empêcher cet homme d'accomplir ses desseins. Mais, en repensant à ses yeux fauves et à son sourire ravageur, elle sentit malgré elle que ce ne serait pas une tâche facile.

Car il fallait être honnête : bon nombre d'héritières seraient heureuses de donner leur cœur et leur dot à un homme séduisant et titré, avec l'espoir que leur amour soit payé de retour.

Perdue dans ses pensées, Belinda mit un moment avant de remarquer Jervis, qui traversait la pièce pour venir déposer une pile de journaux à côté de sa chaise. Elle avait l'habitude de dépouiller la presse du matin et celle du soir, afin qu'aucune information cruciale sur un gentleman en vue ne lui échappe. C'était un passe-temps particulièrement divertissant, car, en vérité, la presse était souvent moins renseignée qu'elle !

Mais aujourd'hui, la joie avait laissé place à l'anxiété. Après l'avoir remercié, elle congédia Jervis d'un geste de la main et inspecta les journaux avec attention. Certains avaient déjà relaté l'arrivée de Trubridge à Londres, on devait spéculer sur les raisons de son retour.

En dépit de la hardiesse qu'elle avait montrée devant lui, Belinda savait qu'il serait difficile de l'empêcher de trouver une épouse. Surtout s'il était aussi pressé, et prêt à faire usage de procédés peu honorables, comme il l'avait laissé entendre. Néanmoins, elle était déterminée à ce que chaque héritière à Londres soit avertie de son caractère et de ses intentions. Mais ce genre de mise en garde devrait passer par des moyens subtils, sans quoi on pourrait penser qu'elle obéissait à des motifs personnels, ce qui ôterait tout poids à ses avertissements. De plus, elle le croyait parfaitement capable de la poursuivre pour diffamation, si elle agissait trop ouvertement.

Faire venir les mères chez elle, répandre des bruits... Oui, cette méthode avait fait ses preuves, mais cela prendrait du temps. S'il était décidé à compromettre une jeune fille pour atteindre son objectif, le temps était précisément ce dont elle manquait. Et en dehors de sa parole, de quelles armes disposait-elle ?

Belinda se redressa sur sa chaise, soudain traversée par une illumination. Il pourrait y avoir un moyen, se dit-elle en regardant son horloge. Oui, elle avait juste assez de temps pour faire une visite qui suffirait peut-être, à elle seule, à empêcher le marquis de Trubridge de s'approprier la vertu et la fortune d'une jeune fille innocente.

Chapitre 3

C'était une erreur commune de s'imaginer qu'il fallait avoir de l'argent pour séjourner dans un hôtel de luxe à Londres, et Nicholas le savait fort bien. L'un des avantages liés au statut de lord, c'était qu'on n'avait pas besoin d'argent pour réserver une suite. Et le Claridge était l'hôtel attitré de tous les membres de la famille Landsdowne. Le personnel n'aurait jamais osé demander au duc de Landsdowne de payer d'avance — et vu qu'il n'avait plus que dix-sept livres, quatre shillings et six pence sur son compte en banque, Nicholas était heureux de pouvoir faire valoir le nom de sa famille pour obtenir une suite.

La lettre de son père, qui lui supprimait sa rente jusqu'à ce qu'il trouve une épouse convenable, lui avait causé un choc, mais seulement parce qu'il ignorait que celui-ci disposait d'un tel pouvoir sur son héritage. Néanmoins, il aurait dû s'attendre à ce genre de coup bas. Après tout, contrôler son argent, c'était le contrôler lui, et cela avait toujours été la grande obsession du vieil homme. Ce que son père ne semblait pas supporter, c'était qu'il ne veuille plus se plier à cette domination. Et malgré la pression qu'il exerçait sur lui, Nicholas avait toujours la ferme intention de trouver une épouse de son choix, et non une femme que sa famille lui aurait désignée.

Evidemment, le refus de lady Featherstone de l'aider dans ses recherches rendait sa mission plus compliquée que prévu, mais cela ne changeait rien à sa résolution. Il fallait qu'il se marie, et la seule question était de savoir comment s'y prendre sans son aide.

Le lendemain de sa visite à Berkeley Street, il n'eut que peu d'occasions d'y réfléchir. A peine venait-il de s'asseoir pour prendre son repas qu'on frappait à la porte de sa suite.

Son valet, Chalmers, arrêta de remplir son assiette de rognons et de bacon qui attendaient sur des chauffe-plats, et jeta un regard interrogateur à son maître.

Nicholas lui fit un signe de tête, et Chalmers partit accueillir le visiteur. Un instant plus tard, il introduisit un petit homme qui serrait contre lui une serviette en cuir, et dont le visage ridé était tout à fait familier à Nicholas.

— Il n'a pas fallu longtemps, marmonna-t-il en se levant. Monsieur Freebody, comme c'est gentil à vous de venir prendre de mes nouvelles !

— Milord..., répondit celui-ci en jetant un coup d'œil sur la table. Pardonnez-moi d'interrompre votre repas.

— Je vous en prie. En fait, j'attendais votre visite.

— Vraiment ?

Le petit homme, qui s'occupait avec précision des affaires juridiques du duc de Landsdowne depuis près d'un demi-siècle, sembla quelque peu surpris.

— Oui. J'ignorais quand vous viendriez, bien sûr, mais je vous attendais dès mon arrivée. La lettre de mon père était censée me faire revenir ventre à terre, n'est-ce pas ? Donc, me voici. Vous pourrez lui dire que je suis arrivé, comme prévu. Asseyez-vous, je vous prie, dit-il en indiquant une chaise de l'autre côté de la table. Désirez-vous un thé ? Ou souhaitez-vous que je demande à Chalmers d'aller vous chercher du café ?

— Non merci, milord, répondit son interlocuteur en s'asseyant. A la demande de votre père, je suis ici pour parler plus en détail de cette lettre.

— Evidemment, dit Nicholas en piquant dans son bacon. Vous savez, j'aimerais parfois que mon père soit moins prévisible. Mes rapports avec lui gagneraient en intérêt.

Un lourd silence s'installa. Nicholas attendit encore une dizaine de secondes avant de lever les yeux de son assiette.

— Eh bien ? s'enquit-il. Vous êtes venu ici pour m'informer des termes selon lesquels le versement de ma rente va être rétabli, c'est bien cela ?

M. Freebody lui offrit un sourire sans joie.

— Nous n'avons pas besoin d'entrer maintenant dans le vif du sujet, milord. Terminez votre repas. Comptez-vous séjourner longtemps en ville ?

Nicholas n'avait pas l'intention de dévoiler quoi que ce soit, et garda à dessein un ton léger.

— Oh ! A part profiter des plaisirs de la saison, je n'ai pas de projets précis.

— Mais vous allez sans doute vous rendre à Honeywood, pendant que vous êtes ici ?

— Je n'y avais pas encore réfléchi. Pourquoi me posez-vous la question ?

Il adressa un sourire au vieil homme et mordit dans un bout de pain, avant d'ajouter :

— Mon père craint-il que j'y mette le feu pour toucher la prime d'assurance ?

Freebody le regarda d'un air inquiet, et il se souvint que les avocats n'avaient aucun sens de l'humour. Ils ressemblaient beaucoup aux marieuses, de ce point de vue...

Cette pensée lui fit venir à l'esprit le visage de lady Featherstone, ses beaux yeux bleus marqués par un dédain glacial. Les glaciers étaient d'ailleurs plus chauds que cette femme : au moins, ils pouvaient fondre, si on les exposait à la chaleur ! Quant à lady Featherstone, il doutait que le moindre dégel fût possible. D'un autre côté, avec ces lèvres roses pulpeuses et cette silhouette voluptueuse, un homme déterminé pourrait peut-être...

Une toux discrète le tira de ses rêveries. Nicholas cessa de penser aux différentes manières de dégeler lady Featherstone et revint à son visiteur. Il reposa sa fourchette et son couteau, avant de reprendre :

— Allons droit au but, Freebody, si vous voulez bien. Vous me connaissez depuis toujours, alors je vais être direct. Mon père me prive de ma rente pour m'obliger à épouser une femme digne de notre noble famille. Ai-je bien compris ?

— Oui, et il est vrai que le procédé est plutôt rude, concéda l'avocat avec un regard d'excuse.

— Landsdowne est dur. Ne l'aviez-vous pas remarqué ?

— Je suis certain que votre père désire sincèrement que votre mariage vous apporte le bonheur.

Nicholas éclata de rire.

— Mon cher monsieur, faites-moi la grâce de ne pas mentir. Mon père ne s'est jamais soucié de mon bonheur ! Il veut un héritier, un autre pion à utiliser pour agrandir son empire. C'est tout.

L'avocat ignora cette analyse, et reprit :

— Comme vous l'avez déjà compris, votre père est prêt à rétablir le versement de votre rente, pris sur le fonds de votre mère. Cela quand vous vous marierez, si certaines conditions sont remplies. Je suis ici précisément pour vous informer de ces conditions, et de ce qu'il est prêt à vous offrir si

vous les acceptez.

— Il met du baume sur la plaie, c'est cela ? ironisa Nicholas.

— Il vous versera une pension trimestrielle...

— Non, coupa Nicholas.

— Milord, je sais très bien que vous n'avez accepté aucune pension de votre père depuis que vous êtes entré en possession de l'héritage de votre mère. Mais son soutien est un devoir, non seulement pour vous, mais aussi pour votre épouse et vos enfants. Il est désireux de rétablir votre rente au double du précédent montant, et de l'augmenter de dix pour cent à chaque nouvelle naissance.

Nicholas laissa échapper un rire sans joie. Son père était aussi avare qu'impitoyable, ce qui expliquait pourquoi il restait si riche alors que tous les pairs d'Angleterre s'appauvrirent. Mais qu'il offre une somme si considérable, et sans marchander, était tout à fait inhabituel de sa part. Qu'avait-il en tête ?

— Votre épouse sera un jour duchesse de Landsdowne, poursuivit Freebody. C'est une position qui implique de grandes responsabilités. La femme que vous épouserez devra être à la hauteur de ses futurs devoirs.

Nicholas essaya d'ignorer l'amertume qui l'envahissait et se cala sur sa chaise en se forçant à rire.

— Je connais une charmante petite crémère à Paris qui livre le lait à domicile tous les matins, dit-il d'un ton jovial. Je devrais peut-être la faire venir et l'emmener à Gretna Green, en Ecosse, où l'on peut se marier à sa guise sans le consentement des familles. Le vieux mourrait d'apoplexie en l'apprenant et tous mes problèmes seraient résolus.

Ce langage n'entama en rien la réserve professionnelle de Freebody, qui poursuivit imperturbablement :

— Aucune fuite à Gretna Green, pas de crémères, qu'elles soient françaises ou non. Ni vendeuses ni bonnes.

L'avocat fit une pause avant de le regarder droit dans les yeux.

— Et pas d'actrices, ajouta-t-il.

Ah, c'était donc cela... Le sourire de Nicholas s'élargit.

— Si tentant qu'il serait d'épouser ma dernière maîtresse et de faire tourner le duc en bourrique, Mignonnette ne sera pas la prochaine duchesse de Landsdowne. C'est une Parisienne qui a les pieds sur terre, et bien trop de bon sens pour vouloir de ce rôle... ou de moi en tant que mari. Et je crois que le cœur de la petite crémère est déjà pris. Vous pouvez donc rassurer mon père : aucune d'elles ne sera la future duchesse de Landsdowne.

— Il faut qu'elle soit anglaise, aristocrate, de confession anglicane, et que son père ne soit pas moins que comte. Elle doit aussi disposer d'une dot considérable.

Nicholas ne mentionna pas qu'il était à la recherche d'une femme qui ne remplirait aucun de ces critères, le dernier excepté. Mais il ne put retenir sa curiosité.

— Mon père est déjà riche comme Crésus. Que lui importe que ma femme soit richement dotée ou non ?

L'avocat se redressa aussitôt.

— Mon cher lord Trubridge, vous ne pouvez pas épouser une femme sans dot ! s'exclama-t-il. Elle pourrait se marier uniquement pour l'argent.

— Ah, c'est cela... J'imagine qu'elle ressemblerait trop à la dernière en date, n'est-ce pas ? demanda-t-il en souriant.

Freebody ignore l'allusion à Kathleen.

— Votre future femme doit également avoir d'excellentes relations, et une réputation sans tache. Avec toutes ces exigences, son père aurait tout aussi bien pu lui demander d'épouser une sirène.

— Je vois... Et le duc a-t-il la moindre idée de l'endroit où je pourrais trouver une femme qui réponde à votre description ? Je crains que l'héritière anglaise aristocrate pourvue d'une dot importante ne soit une créature appartenant à des temps révolus. Aujourd'hui, la plupart des hommes de notre qualité sont pauvres comme Job et ne sont pas en position de doter généreusement leurs filles.

— Votre père pense à quelqu'un.

— Et qui est ce parangon de vertu ?

— Lady Harriet Dalrymple.

— Seigneur..., marmonna Nicholas en regardant l'avocat, horrifié. Mon père me hait. Si j'en ai jamais douté, en voici la preuve irréfutable.

— Lady Harriet est une héritière fortunée, d'excellente famille et de sang bleu, poursuit M. Freebody, déterminé à venir à bout de ce simulacre de négociation. Elle répond à toutes les exigences de votre père.

— Mais pas aux miennes. Lady Harriet pèse plus lourd que moi. Du moins, c'était le cas la dernière fois que je l'ai vue. Dieu du ciel, elle a de la moustache ! Et sa voix..., ajouta-t-il en frissonnant.

M. Freebody lui lança un regard réprobateur, comme si ce genre de considération était totalement hors de propos.

— Le père de lady Harriet est comte. Sa fortune est immense, sa famille n'a ni dettes ni hypothèques, et ses relations sont parmi les meilleures du pays. De plus, sa moralité est irréprochable.

— Bien évidemment. Quel malheureux voudrait se risquer à la débaucher ? rétorqua Nicholas.

— Lady Harriet a également laissé entendre qu'elle serait prête à oublier certaines... peccadilles de votre passé, dirons-nous. C'est une excellente union, et votre père a le sentiment qu'elle fera une parfaite duchesse.

— Si Landsdowne estime que lady Harriet est parée de toutes les grâces, je lui conseille de l'épouser. Quant à moi, je ne le ferai pas.

— Si vous voyez une autre jeune fille qui conviendrait, je suis certain que votre père approuverait aussi.

— J'en doute... Comme vous le savez, mon père et moi avons des opinions très divergentes. Vu que nous n'avons jamais été d'accord sur rien, il semble impossible que nous nous accordions sur le choix de mon épouse.

— Vous avez tout à fait raison. Puisque lady Harriet n'est pas de votre goût, votre père suggère que vous établissiez une liste de jeunes filles qui vous plairaient davantage. Il sera heureux d'y sélectionner pour vous l'épouse adéquate.

Nicholas en avait assez entendu. Dès sa plus tendre enfance, sa vie avait été contrôlée et manipulée par un homme qu'il connaissait à peine, et qui ne s'était jamais comporté comme un père avec lui. Il n'avait eu d'autre choix que d'accepter cette situation, mais il s'était rebellé le jour où Kathleen était partie en Amérique, pourvue d'une somme substantielle venant du compte en banque ducal. Depuis, il considérait qu'il n'avait plus à écouter le vieil homme.

— Soyez certain que j'apprécie l'offre de mon père de choisir mon épouse, répondit-il avec un sourire chaleureux, mais ce ne sera pas nécessaire. Je pense pouvoir me charger seul de cette tâche.

— Vraiment ? Suivre la saison à Londres est très coûteux, fit remarquer M. Freebody. Il vous faudra louer une maison, une voiture, recevoir et sortir très souvent. Comment y arriverez-vous sans votre rente ?

— A crédit, bien sûr. Quel autre recours me reste-t-il ?

Nicholas haussa les épaules et replongea dans son assiette de rognons et de bacon.

— Le crédit est une chose merveilleuse, monsieur Freebody, continua-t-il. Les banquiers se bousculent pour en proposer à quiconque porte un titre.

— C'est exact. Avez-vous...

L'avocat s'arrêta pour tousser légèrement.

— ... avez-vous rendu visite à vos banquiers depuis votre arrivée ?

Nicholas sentit un frisson d'appréhension le parcourir.

— Non, pourquoi ? demanda-t-il en levant les yeux de son assiette pour scruter M. Freebody.

— Ils pourraient bien se montrer réticents.

L'appréhension le gagna soudain. Cependant, mieux valait ne pas montrer son inquiétude.

— Mes banquiers n'ont jamais mégoté pour m'accorder du crédit quand j'en avais besoin.

— Mais aujourd'hui, vous avez des dettes.

— Oui, et la réputation de les honorer.

Renonçant à manger, Nicholas reposa bruyamment ses couverts et écarta son assiette.

— Où voulez-vous en venir, Freebody ? Lâchez le morceau. Landsdowne menace-t-il d'inciter mes banquiers à me refuser tout crédit ?

— Je ne pense pas qu'il aura à aller jusque-là.

L'avocat fouilla dans sa serviette en cuir et en sortit un journal.

Nicholas découvrit le titre de la publication et émit un reniflement méprisant.

— *Haute Société* ? J'ignorais que vous lisiez la presse à scandale ! J'admets qu'on y parle souvent de moi, mais je ne vois pas comment un ragot de plus à mon sujet aurait la moindre influence sur mon crédit.

— Celui-ci le pourrait.

L'avocat plia le journal à une page précise et le plaça devant Nicholas.

Le duc de Landsdowne interrompt le versement de la rente de son fils ! Le marquis, réduit à l'indigence, cherche désespérément à épouser une héritière pour faire main basse sur son argent.

Nicholas relut l'article, et son appréhension laissa la place à une sensation beaucoup plus violente, celle d'un coup de poing dans les gencives. Comment *Haute Société* avait-il découvert si vite sa situation ? Par son père ? Nicholas savait depuis toujours que le duc était assez impitoyable pour chercher par tous les moyens à arriver à ses fins, mais c'était un peu fort ! Avant qu'il puisse y réfléchir plus longtemps, M. Freebody reprit la parole :

— Avec cet article, votre situation devient publique. Vos banquiers doivent l'avoir appris, et je doute qu'ils vous proposent des crédits supplémentaires quand vous n'avez aucune garantie pour rembourser.

Freebody avait raison, évidemment. Les banquiers exigeraient un garant, et il n'en avait aucun.

— Je peux emprunter en leur faisant part de mes projets d'avenir. Comme la presse l'a déjà révélé, je suis à Londres pour trouver une épouse. Même si je crains qu'elle ne soit pas à la hauteur des exigences de mon père, elle apportera une dot suffisante pour apaiser mes banquiers et garnir mes

finances.

— Pour les convaincre, il faudrait qu'une riche fiancée attende déjà en coulisse. Est-ce le cas ?

Comme Nicholas ne répondait pas, il poursuivit :

— Vous allez peut-être trouver malaisée la quête d'une épouse...

Malaisée ? Nicholas pensa au refus de lady Featherstone et à sa promesse de faire tout son possible pour lui mettre des bâtons dans les roues. Il se frotta les tempes avec un soupir d'irritation, puis releva la tête pour s'obliger à ignorer ses craintes.

— Ce ne sera pas facile, j'en suis conscient, répondit-il, mais je me battraï jusqu'au bout, comme on dit.

— Pardonnez ma franchise, mais votre réputation ternie..., déclara l'avocat avec un sourire fielleux.

— Et qui en est responsable ? répliqua Nicholas, fatigué qu'on le lui rappelle sans cesse. Saviez-vous que le duc avait de tels procédés ? J'en doute, car vous êtes bien plus droit que votre employeur.

Un soupçon d'incertitude sembla traverser le visage du petit homme, mais ce fut si bref que Nicholas n'aurait pu en jurer.

— Les circonstances de cet accident ont-elles la moindre importance ? répliqua l'avocat. Votre refus d'épouser lady Elizabeth, il y a neuf ans, après qu'on vous eut surpris dans une situation compromettante, a suffi à ruiner votre réputation. Ce sera un handicap sérieux dans votre quête matrimoniale, d'autant que vous n'avez pas fait d'effort, depuis, pour redorer votre blason dans la bonne société.

Nicholas était conscient de tout cela, mais il était impossible de revenir sur le passé. Il ne pouvait qu'essayer de faire de son mieux pour tenter de réparer les dégâts.

— Votre père pourrait vous être d'une grande aide, murmura Freebody, comme s'il lisait dans ses pensées. Si lady Harriet ne vous convient pas, cela ne fait rien. Avec son soutien, aucune femme convenable n'oserait vous refuser.

Plus l'avocat parlait, plus Nicholas sentait ses vieilles rancœurs remonter du plus profond de lui et, avec elles, ce sentiment terrible de rage impuissante qu'il avait sans cesse éprouvé en grandissant sous la tutelle de son père. Ne serait-il donc jamais libéré du tyran qui l'avait engendré ?

Il ferma les yeux et se concentra pour refouler tous ces sentiments.

— Eh bien, cela a été une conversation des plus fascinante, Freebody, conclut-il en ouvrant de nouveau les yeux. Mais il est vrai qu'il est toujours fascinant de découvrir ce que mon père cache dans sa manche. Merci de m'en avoir informé. Je vous souhaite une bonne journée, dit-il en se levant pour signifier que l'entretien était terminé.

L'avocat se leva également.

— Votre père souhaite une réponse à sa proposition. Que désirez-vous que je lui dise ?

— Dites-lui... dites à ce vieux grigou autocrate qu'il peut aller en enfer et y emporter mon héritage, lança-t-il avec un sourire forcé.

M. Freebody ne sembla pas surpris par sa réponse — il était habitué à ce type d'échange entre père et fils. Ce dernier éclat n'avait rien de nouveau.

— Très bien, milord, dit-il en s'inclinant avant de quitter la pièce.

Si sa dernière réplique avait défoulé Nicholas, cela ne résolvait pas ses problèmes, qui venaient d'être aggravés par une sordide feuille à scandale.

Il se rassit avec un soupir et s'empara de *Haute Société*, que l'avocat avait laissé sur la table. Qu'avait-on colporté sur lui dans ce torchon ?

Il lut tout l'article, et chaque mot amplifia sa colère. Elizabeth Mayfield était mentionnée, bien sûr. Et Mignonette, même si le fait qu'il ait rompu avec elle avant de quitter Paris leur avait échappé. Apparemment, les amateurs de scandale à *Haute Société* n'avaient pas apprécié le fait qu'un lord désargenté ne puisse plus s'offrir une courtisane parisienne de haute volée. Il y avait aussi des allusions à quelques-unes de ses relations féminines des dernières années, mais, Dieu soit loué, aucune mention de Kathleen.

A la fin de sa lecture, il était au comble de la rage, mais convaincu que son père n'était aucunement responsable. Il n'aurait jamais étalé ainsi le linge sale de la famille. Comment la nouvelle de sa situation était-elle donc arrivée jusqu'à la presse à scandale ?

Je vous arrêterai de toutes les manières possibles...

La voix de lady Featherstone résonna à ses oreilles, avec la réponse à sa question.

La veille, il avait été persuadé que toute tentative de sa part pour mettre en garde les jeunes filles échouerait. Mais il s'agissait là d'une tactique différente, il n'avait pas eu la présence d'esprit de l'envisager. Que pouvait-il faire, à présent ?

Impossible de passer la saison en ville à la recherche d'une épouse sans argent et sans crédit ! Et comment décrocherait-il cette épouse, avec ses intentions étalées dans la presse, sa réputation diffamée de nouveau dans le plus gros journal à scandale de Londres, que chaque famille américaine fortunée pouvait lire ?

Tout le monde savait que bien des mariages transatlantiques étaient un échange de position sociale contre de l'argent. Mais aucune jeune fille ne souhaitait que ses ambitions d'ascension ou les motifs mercantiles de son futur mari soient ainsi étalés. On s'attendait à un simulacre d'amour de chacune des parties, ce qui était désormais hors de question pour lui et sa future épouse, grâce aux bons soins de Belinda Featherstone. Quand bien même une héritière accepterait d'ignorer les ragots et son passé sulfureux, et même si, par chance, il réussissait à obtenir son consentement, qu'en serait-il de la famille de celle-ci ? Aucun père digne de ce nom n'approuverait l'union. La fuite à Gretna Green deviendrait sa seule option.

Il était loin de se douter que sa visite à Belinda Featherstone aurait un effet aussi désastreux. En révélant tout de ses motivations et de sa situation en public, elle avait bel et bien saboté ses projets.

Non seulement elle avait trahi sa confiance en divulguant leur conversation privée à la presse, mais elle avait du même coup compromis ses chances de faire un bon mariage. Et il n'allait pas la laisser s'en sortir ainsi, sans se battre. D'un geste décidé, il s'empara du journal et se leva. Lady Featherstone voulait donc la guerre ? Par Dieu, elle l'aurait !

Un quart d'heure plus tard, il trépignait déjà devant sa porte, et son insupportable majordome lui expliquait qu'elle n'attendait aucune visite. Mais Nicholas était certain qu'elle finirait par le recevoir. Sans cela, quelle autre occasion aurait-elle de savourer son triomphe ?

Il avait vu juste. Le domestique refit bientôt son apparition.

— Si vous voulez bien me suivre, milord, dit-il avant de le conduire dans le salon.

Lady Featherstone se tenait devant la table à thé quand il entra. Elle se leva pour le saluer, déposant avec ostentation un journal à côté d'elle. Elle avait l'air froid et impassible, comme à son habitude, mais ses lèvres esquissaient un petit sourire qui en disait long.

— Lord Trubridge.

— Lady Featherstone, dit-il en ôtant son chapeau, s'obligeant à s'incliner.

— Aimeriez-vous une tasse de thé ? demanda-t-elle en désignant le service à thé en argent.

— Non.

Il s'avança vers elle d'un pas résolu, sans perdre plus de temps en civilités.

— Vous avez renseigné la presse à mon sujet !

— La presse à scandale, corrigea-t-elle.

Elle ne le niait pas, ne tentait pas de feindre la surprise, et il y avait assez de plaisir dans son intonation pour que, de nouveau, Nicholas s'enflamme de rage. Néanmoins, il se contrôla quand il prit la parole :

— Ce que je vous ai révélé sur moi et ma situation, je l'ai fait en privé, madame.

— J'ai estimé que les cœurs, la vertu et la réputation de jeunes filles étaient plus importants que votre vie privée.

— Ce n'était pas à vous de faire ce choix.

Il sentit un petit muscle se contracter au coin de sa mâchoire. Ses mains étaient si serrées sur le rebord de son chapeau qu'elles commençaient à lui faire mal.

— Vous n'aviez pas le droit, insista-t-il.

— J'avais tous les droits ! Le bonheur futur d'une jeune fille dépend du choix d'un mari honorable. Vous n'êtes pas de ceux-là, monsieur. Et je ne vois pas en quoi cet article vous dérange.

— Me *dérang*e ? Lady Featherstone, je suis bien plus que dérangé, je suis outragé !

— Mais pourquoi ? D'après ce que vous m'avez dit hier, vous êtes prêt à assumer votre situation de coureur de dot. Si c'est exact, pourquoi importe-t-il que votre situation financière soit révélée maintenant plutôt que demain ?

— Parce que, si elle n'avait pas été étalée en public, cela m'aurait laissé le temps d'obtenir un prêt de mes banquiers. Cela aurait suffi à me faire tenir jusqu'à la fin de la saison, et alors j'aurais eu bon espoir d'être marié, du moins fiancé. Désormais, grâce à vous, je n'ai même pas cette brève opportunité. Je ne pourrai pas assumer la location d'une maison, honorer mes factures ni payer mon personnel. Comment puis-je espérer nouer des relations, si je ne peux même pas organiser une maison où recevoir ?

— Ce n'est pas mon problème. Peut-être auriez-vous dû économiser un peu, pendant que vous touchiez votre rente ? Et disposer ainsi d'un bas de laine pour les mauvais jours ?

— Peut-être, concéda-t-il, mais c'est un peu tard pour y penser.

— C'est exact. Pour ma part, je ne peux éprouver autre chose que du soulagement, maintenant que je sais qu'aucune jeune fille ne se laissera leurrer par un vaurien à la faveur d'un dîner aux chandelles.

— Un dîner ? s'exclama-t-il, les dents serrées. Je doute de pouvoir me procurer le moindre rôti de bœuf chez le boucher, grâce à vos bons soins ! Quant à l'honnêteté, j'étais prêt à être franc sur ma situation avec ma future femme et sa famille. Vous prétendez vous soucier des réputations, madame, mais ce n'est pas tout à fait vrai, n'est-ce pas ? Seules certaines d'entre elles vous importent.

Pendant un instant, une ombre qui aurait pu passer pour de la culpabilité traversa son visage, mais elle disparut avant qu'il en ait la certitude.

— Vous-même ne semblez pas vous soucier de votre propre réputation, objecta-t-elle après un moment. Pourquoi le devrais-je ?

— Parce que vous avez des principes. Vous donnez à tous l'image d'une femme intègre. Cependant, vous n'hésitez pas à ternir un homme dont vous n'approuvez pas le comportement, sans autre justification que vos préjugés sur son caractère.

— Votre réputation était déjà ternie, par vos soins. Vous semblez, de plus, fort désireux d'entraîner une jeune femme dans votre chute. Et votre style de vie ne joue pas vraiment en votre faveur. Si l'on y ajoute votre discours d'hier, cela dépeint tout à fait votre caractère.

— Vous ne savez rien de moi ou de mon caractère, madame, vous...

Nicholas s'interrompit, trop contrarié par l'allusion à l'épisode d'Elizabeth pour poursuivre. Quelle ironie ! Avec tout ce qu'il avait fait dans sa vie, elle avait choisi la seule chose dont il n'était pas coupable pour le condamner.

— Et aujourd'hui, reprit-elle, vous avez l'intention de séduire une autre jeune fille innocente, de salir sa réputation et de l'obliger à vous épouser. Je vous en prie, ne prétendez pas avoir des motifs honorables !

— Comment ?

Il la regarda, stupéfait. Peu à peu, l'étonnement laissa la place à une rage absolue.

— Dieu du ciel, c'est ce que vous pensez ? s'écria-t-il.

— Vous avez confessé vos intentions sordides ici même : que pourrais-je penser d'autre ? Vous avez dit que vous ne feriez pas une cour dans les formes, vous avez même proclamé être un prétendant aussi *inconvenant* que possible !

— Et vous avez cru que cela signifiait que je compromettrais une jeune fille en public, pour l'obliger à m'épouser ? Je...

Il se tut. Que l'on s'imagine chose pareille à son sujet était si insultant que sa fureur le privait de toute répartie.

Baissant les yeux, il s'aperçut qu'il écrasait son chapeau. Cette conversation le faisait sortir de ses gonds, ce qui n'était pas arrivé depuis très longtemps. Il déposa avec précaution son chapeau déformé sur la table et, quand il reprit la parole, il fit un effort considérable pour rester poli :

— Que vous puissiez croire que je compromettrais délibérément une jeune personne pour de l'argent en dit plus long sur votre façon de penser que sur mon caractère.

— Vraiment ? Je me demande si Elizabeth Mayfield serait d'accord.

— J'en doute, répliqua-t-il. Elle me maudit sûrement encore de ne pas avoir été une victime plus docile. En me piégeant dans une situation compromettante, arrangée par ses soins, avec l'assistance de sa mère et de mon père, Elizabeth pensait que je me sentirais obligé de lui faire une demande. Ce qui ne s'est pas produit, à la grande contrariété de mon père et au désespoir d'Elizabeth. Les commérages m'ont attribué le vilain rôle et, depuis, ma réputation en souffre. Mais cela m'importe peu. Comme je vous l'ai déjà dit, je me fiche de ce que les gens pensent de moi.

— Vous auriez été victime d'une manipulation orchestrée par votre père ?

Il éclata de rire en détectant le scepticisme dans sa voix.

— Vous ne connaissez pas mon père, c'est évident, sans quoi vous ne seriez pas étonnée !

Il se pencha vers elle aussi près que le permettait la table entre eux, plaquant ses paumes sur l'acajou ciré.

— Pas plus que vous ne connaissez Elizabeth. Si tel était le cas, vous auriez été plus méfiante. Vous auriez pris le temps d'étudier son caractère, ainsi que celui de sa mère. Dieu sait que je regrette de ne pas l'avoir fait moi-même ! En réalité, je n'ai jamais eu l'intention de me retrouver seul avec elle, lors de cette soirée chez mon père. Lorsqu'elle m'a rejoint dans la bibliothèque, même s'il était très tard, je n'ai vu aucun mal à ce que nous lisions tous les deux au même moment. Je n'avais que vingt et un ans, et j'étais fou amoureux de quelqu'un d'autre, à l'époque. Une aventure avec Elizabeth ne m'était jamais venue à l'esprit. Vous me jugerez naïf, mais je n'imaginai pas une seconde qu'elle se jetterait dans mes bras au moment où sa mère entrerait.

De sceptique, lady Featherstone devint perplexe. Doutait-elle toujours de sa sincérité ?

— C'est la version authentique de l'histoire, en dépit des ragots que vous avez pu entendre. J'ai compris bien trop tard qu'on m'avait piégé... mais j'étais encore bien jeune. Vous, madame, n'avez pas cette excuse. Si vous aviez mené une enquête plus approfondie, vous m'auriez peut-être jugé plus

justement. Mais non, vous avez voulu faire de moi le pire des goujats !

Elle se mordit la lèvre, visiblement piquée, mais finit par se reprendre.

— Alors qu'aviez-vous à l'esprit hier, quand vous vous êtes présenté comme un « prétendant inconvenant » ?

— Je n'ai pas la patience de suivre les règles idiotes qu'on doit respecter pour courtiser une jeune femme. Les promenades avec chaperon, les papotages interminables où personne ne peut dire ce qu'il pense réellement, les dîners où la bienséance nous place chacun à un bout de table, les bribes de conversation privée derrière des partitions dans le salon, ne pas danser plus de deux fois ensemble au bal... tout cela est lamentable. Rien de ce que je pourrais apprendre d'une femme à travers le filtre des usages ne m'aidera à décider si je l'épouserai ou non. Les chaperons sont un obstacle à la formation d'un couple, non une caution.

— Je vois, dit-elle d'une voix posée. Ainsi, vous ne compromettriez pas une jeune fille à dessein. Mais vous risqueriez tout de même sa réputation, avec votre vision personnelle de la cour. Et s'il en résultait une situation compromettante qui la forçait à vous épouser, cela arrangerait bien vos affaires, n'est-ce pas ?

— Dieu du ciel, je vous l'ai dit, jamais je ne...

Il s'arrêta, réellement à bout. Il ne se souvenait pas de la dernière fois où quelqu'un l'avait mis dans un pareil état. Le fait de venir ici pour se répandre en explications avait été une erreur stratégique.

Etre le fils de Landsdowne ne lui avait donc rien appris ? Se défendre, expliquer, se justifier... tout cela rendait vulnérable. Et puis ses intentions, sa conception de la cour et son honneur n'avaient pas besoin d'être défendus. Ni devant elle ni devant personne.

— Pensez de moi ce que vous voulez, conclut-il en prenant son chapeau. Dites ce que bon vous semble. Je suis déterminé à trouver une épouse, en dépit de tous vos efforts. Essayez donc de m'en empêcher.

— C'est ce que je ferai.

— Très bien. Mais vous comprenez ce que cela signifie ?

— Non, répondit-elle en haussant un sourcil hautain. Eclairiez-moi. Qu'est-ce que cela signifie ?

— La guerre, lady Featherstone. Cela signifie la guerre.

Quand il croisa son regard, il eut l'impression qu'ils croisaient le fer.

Chapitre 4

Quand Belinda plongea dans les yeux fauves de lord Trubridge, elle y vit un lion traqué et furieux. Il avait beau sourire, sa déclaration de guerre était sérieuse, et elle savait qu'il ferait un adversaire redoutable.

Evidemment, si ce qu'il avait dit d'Elizabeth Mayfield était vrai, si elle s'était trompée sur ses propos de la veille, il y avait de quoi être furieux.

Néanmoins, il restait un coureur de dot, qui pouvait ruiner la réputation d'une jeune fille et l'obliger à l'épouser, et cela justifiait la vigilance de Belinda. A la lumière de cette conviction, elle répondit la seule chose que lui dictait sa conscience.

— Alors, ce sera la guerre.

Avant qu'il puisse répliquer, Jervis entra dans le salon.

— Mlle Rosalie Harlow, annonça-t-il.

La détermination de Belinda s'effondra aussitôt. Elle se tourna vers la porte, mais il était trop tard pour empêcher Rosalie d'entrer.

— Tante Belinda ! C'était un tel désastre, hier soir, il faut que je vous raconte... Oh !

Rosalie se tut quand elle remarqua que Belinda n'était pas seule. En considérant Trubridge, ses yeux s'agrandirent et elle entrouvrit légèrement la bouche. Au moment où elle portait une main tremblotante vers sa gorge et esquissait un sourire, le désarroi de Belinda céda la place à la panique.

— J'ignorais que vous aviez de la visite, lança Rosalie sans la regarder. Je suis vraiment désolée. J'espère ne pas avoir enfreint l'étiquette anglaise.

Belinda ne sut que répondre. Impuissante, elle se contenta de regarder la jeune fille baisser les yeux, puis les relever pour admirer ouvertement Trubridge.

Belinda avait bien envie de la prendre par le bras et de l'expulser du salon *manu militari*. Un agneau tel que Rosalie dans la même pièce qu'un prédateur tel que Trubridge signifiait un désastre programmé, et elle se maudit de ne pas avoir été plus explicite avec son majordome. Pour aggraver les choses, un coup d'œil vers le marquis lui confirma ce qu'elle craignait.

Ses cils bruns épais s'étaient baissés tandis qu'il scrutait la jeune fille, du même air approbateur qu'il avait eu avec elle, la veille. Il s'inclina et, lorsqu'il se redressa, sa bouche esquissait cet irrésistible sourire juvénile qui aurait fait tourner n'importe quelle tête.

Belinda fut aussitôt en proie à un féroce instinct protecteur. Elle réussit, au dernier moment, à réprimer un rictus tout à fait inconvenant.

— Pas du tout, répondit Trubridge à la jeune fille, profitant du silence de Belinda pour occuper le terrain. Une irruption aussi charmante que celle-ci se pardonne toujours. Ma chère lady

Featherstone, dit-il en se tournant vers Belinda, où aviez-vous caché cette adorable créature ?

Elle le foudroya du regard, mais, bien évidemment, il était imperméable à son hostilité.

— Allez-vous me présenter à votre amie ? insista-t-il, visiblement amusé, la défiant de refuser.

Quel homme insupportable ! Il savait parfaitement qu'elle ne pouvait le lui refuser, puisqu'il était planté en plein milieu de son salon. Ils le savaient tous deux. N'ayant pas le choix, elle se tourna vers Rosalie.

— Mademoiselle Harlow, puis-je vous présenter le marquis de Trubridge ? Lord Trubridge, Mlle Rosalie Harlow.

Elle avait espéré que Rosalie percevrait son ton sec et désapprobateur, mais il n'en fut rien. Manifestement, sa nièce n'y prêta pas la moindre attention.

— Lord Trubridge ? s'exclama-t-elle avec enthousiasme. Dieu du ciel, vous n'êtes pas du tout tel que je vous avais imaginé ! Je ne comprends pas, tante Belinda, dit-elle en se tournant vers elle, vous aviez dit qu'il était...

Elle s'arrêta juste à temps quand elle vit le signe d'avertissement de sa tante, et reporta son attention sur Trubridge.

— Milord, dit-elle avec une petite révérence, retrouvant ses manières. Comment allez-vous ?

Naturellement, Trubridge sauta sur l'occasion de l'embarrasser.

— Il semblerait que lady Featherstone vous ait parlé de moi, fit-il remarquer d'un ton suave. Comme c'est indiscret... Qu'a-t-elle dit, mademoiselle Harlow ? Racontez-moi.

— Je ne peux pas, je trahirais une confiance, répliqua-t-elle en riant.

— Ah, mais les confidences sont faites pour être partagées. N'est-ce pas, lady Featherstone ?

Belinda se crispa, mais, par bonheur, il n'insista pas. Au lieu de quoi, il s'approcha de Rosalie.

Dieu du ciel, à quoi jouait-il ? Terriblement anxieuse, Belinda lui emboîta le pas, poussée par un instinct de protection. Que pouvait-elle faire pour expédier Trubridge avant qu'il puisse user de ses charmes avec Rosalie ? Hélas, l'expression de la jeune fille lui indiqua qu'il était peut-être trop tard. Rosalie le dévorait des yeux comme si elle se tenait devant un preux chevalier en armure. Belinda seule savait à quel point elle s'illusionnait. S'il avait jamais possédé le moindre sens de la chevalerie, Trubridge l'avait perdu depuis longtemps.

— Je détecte chez vous une pointe d'accent américain, mademoiselle Harlow, reprit-il. Etes-vous originaire de New York ? Ou de Philadelphie ? Ou peut-être êtes-vous l'une de ces créatures exotiques du Middle West ?

— Du Middle West ? s'exclama Rosalie, amusée. Je suis originaire de New York, milord. De Schenectady, plus précisément. Mais j'ai passé l'année dernière en France, pour terminer mes études.

— Et que pensez-vous de Londres ? demanda-t-il en la détaillant des pieds à la tête, d'un air gourmand qui donna à Belinda l'envie soudaine de le frapper.

— C'est plus calme que je ne m'y attendais, répondit Rosalie. Je pensais que la saison serait plus animée.

— Mais nous n'en sommes qu'au début. L'animation ne commence qu'après la Royal Exhibition, et elle n'a débuté qu'hier. Vous serez heureuse de savoir que jusqu'au mois d'août, la vie mondaine devient une course haletante. Vous n'aurez aucun moment pour souffler.

Jervis entra dans le salon avant que la jeune fille puisse répondre.

— Mme Harlow est venue chercher sa fille en voiture, milady, annonça-t-il.

Cette chère Mme Harlow ! Belinda eut l'impression d'être sauvée par le gong.

— Elle s'excuse de ne pas monter, poursuivit Jervis, mais elle est un peu pressée. Elle vient de se rappeler qu'elle doit emmener Rosalie prendre le thé chez la comtesse douairière d'Esmonde, et

elle craint d'être déjà en retard.

— Bien sûr, répondit aussitôt Belinda, ignorant la protestation étouffée de Rosalie. Dites à Mme Harlow que sa fille descend tout de suite.

Elle se tourna vers Rosalie quand le majordome quitta la pièce.

— Il est temps de partir, ma chérie.

— Vraiment ? Maman m'a pourtant dit que je pouvais prendre le thé avec vous.

— Comme Jervis vient de nous le dire, ta mère a oublié que vous aviez un engagement.

— Oh... Mais est-ce bien important ? Ce n'est qu'un thé, et maman peut m'excuser auprès de lady d'Esmonde.

— Ce serait malpoli, Rosalie, et tu ne veux pas paraître grossière devant lady d'Esmonde.

— Bien sûr que non. Même si elle ne s'est pas privée de l'être avec moi, lors de ma dernière visite. Elle vous bombarde de questions et répond à votre place ! Je n'ai pas pu placer un mot et, malgré ça, elle clame à tout bout de champ que les Américaines affichent librement leurs opinions et ont de belles dents. C'est très déconcertant. En plus, elle croit que nous vivons tous dans des tipis et des wigwams.

Trubridge se mit à rire, aussitôt imité par Rosalie.

Belinda, qui était la seule à ne pas trouver la chose plaisante, lança un regard impérieux à la jeune fille, et la prit par le coude pour l'attirer vers la porte.

— Cela suffit, dit-elle en étouffant ses protestations, il est presque 17 heures et, si tu t'attardes encore ici, vous serez en retard. Etre en retard à un thé chez une comtesse est impensable.

— Je ne vois pas pourquoi. Nous sommes censées être en retard aux bals. Pourquoi pas pour le thé ? En parlant de bal...

Elle se dégagea de la poigne de Belinda pour se tourner vers Trubridge.

— Allez-vous au bal de lady Montcrieffe ce soir, milord ?

— J'y vais, mademoiselle Harlow, répondit-il aussitôt.

Belinda ne put retenir un cri de protestation. Elle savait parfaitement que lady Montcrieffe n'inviterait jamais un homme tel que lui à ses bals.

— Je brûle déjà de vous y retrouver, poursuivit-il avec un sourire. Et j'espère que vous me ferez l'honneur de m'accorder une danse ?

— Oh ! ce serait merveilleux ! s'exclama Rosalie avant que Belinda ne puisse intervenir. La troisième valse sur mon carnet est disponible.

Belinda s'apprêta à lui saisir de nouveau le bras, mais elle l'esquiva et fit un pas vers Trubridge.

— Je réserve toujours la troisième valse pour quelqu'un de spécial.

— Je suis donc honoré que vous me considériez ainsi, dit-il en lui prenant la main.

Belinda faillit s'étrangler, mais les deux autres ne semblèrent pas le remarquer. A son grand désarroi, elle vit Trubridge embrasser la main gantée de Rosalie. Quand il la relâcha, il se dirigea enfin vers la porte, son chapeau déjà à la main.

— J'allais prendre congé. Puis-je vous raccompagner en bas et vous conduire jusqu'à la voiture de votre mère ?

— Bien sûr, répondit-elle en prenant le bras qu'il lui offrait.

— Ce n'est pas nécessaire, je vous assure ! lança désespérément Belinda en les suivant. La voiture est juste devant l'entrée.

Mais on l'ignora de nouveau.

— Bonsoir, lady Featherstone, dit Trubridge en lui souriant par-dessus son épaule.

A cet instant, Belinda fut frappée par l'intensité de la rage qu'elle éprouvait. Personne, pas même son défunt mari, n'avait réussi à susciter en elle une telle indignation. La paume de la main lui démangeait, tant elle aurait voulu effacer d'un soufflet le sourire satisfait du marquis !

Ils quittèrent le salon, et Belinda dut les laisser descendre seuls. Si jamais elle se montrait à sa porte, elle serait obligée de présenter Trubridge à la mère de Rosalie. Ce qui serait interprété comme une bénédiction — et cela, elle voulait l'éviter à tout prix. Elle se contenta donc d'observer du haut des marches, tandis que Rosalie se chargeait des présentations à sa place. Quand le trio s'éloigna, elle se précipita de nouveau dans le salon pour espionner par la fenêtre.

Mme Harlow avait beau prétendre être pressée, il était évident qu'un petit retard ne la gênait guère. Belinda bouillonnait en voyant Trubridge, tout sourires, user de son charme sur Rosalie.

Cette jeune fille était d'une telle innocence ! S'il le désirait, il pourrait obtenir un tête-à-tête d'un claquement de doigts, et alors il lui ferait subir Dieu sait quel outrage qui l'exposerait au scandale.

Et si Rosalie tombait folle amoureuse de lui ? Belinda savait à quelle vitesse les jeunes filles s'amourachaient, et le tempérament de Rosalie la rendait particulièrement vulnérable aux manipulations d'un libertin. Trubridge lui ferait tourner la tête avant que Belinda ne réussisse à lui faire comprendre pourquoi elle devait le fuir comme la peste. L'unique danse qu'elle lui avait accordée pourrait même suffire à chambouler son cœur si tendre, et à fermer ses oreilles à toute critique.

Et alors, plus Belinda tenterait de l'éloigner de Trubridge, plus sa fascination augmenterait. Les jeunes filles pouvaient devenir si obstinées !

Belinda fronça les sourcils, traversée par une pensée soudaine. Comment diable allait-il s'y prendre pour assister au bal de lord et lady Montcrieffe ? Entrer au culot, sans être invité, ne l'aiderait pas à redorer son image dans la bonne société. Et elle ne pouvait pas imaginer une seconde que Nancy l'eût invité. Mais il avait semblé très sûr de lui...

Il fallait en avoir le cœur net. Belinda décida de se rendre aussitôt chez Nancy pour clarifier la situation. S'il n'avait pas encore reçu d'invitation, du moins l'empêcherait-elle d'en obtenir une à la dernière minute. Elle ne pouvait peut-être pas se battre ouvertement contre lui, sous peine de renforcer la détermination de Rosalie, mais elle avait la possibilité d'agir en coulisse. De toute façon, elle ne pouvait rester sans rien faire en regardant sa nièce, si naïve et romantique, se faire briser le cœur et perdre tout espoir d'un bon mariage, à cause d'un homme comme Trubridge ! Cette romance devait être étouffée dans l'œuf avant qu'elle ne la conduise au désastre.

* * *

S'il était physiquement possible à un corps humain de se consumer de rage, Nicholas ne doutait pas que lady Featherstone fût réduite, en cet instant, à un amas de charbons incandescents. Il était parfaitement conscient de son regard fixé dans son dos, depuis la fenêtre du premier étage, et éprouvait une intense satisfaction à l'idée que sa conversation avec Mlle Harlow et sa mère faisait grandir sa colère et son inquiétude. Bien fait. Maintenant, au moins, elle savait ce qu'il avait ressenti quand elle avait insulté son honneur.

Et puis, la leçon était loin d'être une torture, car Rosalie Harlow était une très jolie jeune fille. Certes, avec des cheveux blond miel, des yeux marron et des joues rondes, son charme était peut-être un peu mièvre, et sa luxueuse robe de soie ornée de dentelle blanche renforçait cette impression. Mais, même si elle n'était pas son genre, il ne pouvait se permettre d'être difficile. Et une jolie fille

était toujours préférable à un laideron. Finalement, sa visite à lady Featherstone n'avait peut-être pas été une erreur...

A présent, il était temps de mettre un terme à cette conversation. C'était sa règle d'or : un homme qui voulait séduire une femme ne devait jamais arriver trop tôt, ni rester trop longtemps au même endroit. Après un entretien agréable, quoiqu'un peu décousu, Nicholas prétextait un autre engagement, exprima son regret de ne pouvoir passer l'après-midi en leur compagnie, et sa crainte de les avoir mises en retard pour leur thé. A peine eut-il prononcé ces mots que les deux femmes se précipitèrent, affolées, dans la luxueuse voiture garée au bord du trottoir. Il les aida à monter et referma la portière derrière elles.

Rosalie se pencha aussitôt à la fenêtre.

— La troisième valse, milord ?

Au ton faussement innocent de la jeune fille, Nicholas comprit qu'elle espérait une confirmation de sa part, craignant probablement qu'il n'oublie.

— La troisième, mademoiselle Harlow.

Cette réponse lui attira un sourire rayonnant. Oui, décidément, Rosalie était très jolie. Elle était également charmante, aimable et de toute évidence fortunée. Et il semblait lui plaire, contrairement à la harpie au premier étage.

— Allez-y, dit-il au cocher, avant de porter un doigt à son chapeau pour saluer Mlle Harlow.

Il patienta sur le trottoir jusqu'à ce que la voiture disparaisse au coin de la rue. Avant de se diriger vers le cab qui l'attendait, il jeta un coup d'œil à la fenêtre de lady Featherstone, mais celle-ci ne s'y trouvait plus.

En lui déclarant la guerre cet après-midi, Nicholas n'aurait pas cru pouvoir gagner si rapidement la première bataille. Quand elle lui avait présenté sa jeune amie, il avait senti une vulnérabilité en elle qu'il n'avait encore jamais perçue, une entaille dans son armure lisse et froide, qui lui avait indiqué que Rosalie Harlow n'était pas seulement une cliente. C'était une amie.

Cette pensée le déranga quelque peu, mais il s'obligea à ne pas s'y attarder. Il n'avait pas le loisir de se pencher sur les sentiments de lady Featherstone et, à vrai dire, il n'y était pas enclin, après ce qu'elle lui avait infligé. De plus, il ne pouvait pas écarter une fiancée potentielle sous prétexte que c'était l'une de ses amies. Non, c'était décidé : il danserait avec Mlle Harlow à la troisième valse. Et si elle était sensible à ses charmes, et lui aux siens, pourquoi ne pas persévérer ?

Une toux le tira de sa rêverie. Nicholas se rendit compte qu'il restait planté sur le trottoir avec le cab devant lui, et un cocher qui, sans aucun doute, lui prendrait une fortune pour chaque minute passée à l'attendre. Mais avant de pouvoir donner une adresse, il fallait qu'il décide de l'endroit où il se rendrait.

Sa préoccupation le plus urgente était de renflouer ses caisses, mais, à cause de Belinda Featherstone, ses moyens d'y parvenir s'étaient considérablement réduits. Il ne lui restait donc qu'un seul choix : Denys. Il ordonna au cocher de le conduire à la résidence de son ami, à South Audley Street.

A la différence de la plupart de ses amis, Denys avait décidé de devenir respectable. Il n'était pas fortuné, mais, comme la majorité des célibataires de l'aristocratie, il recevait une pension trimestrielle, qu'il ne cherchait plus à dépenser jusqu'au dernier cent avant le versement de la suivante. De plus, il avait le libre usage des voitures de son père, de son personnel et de sa maison de Londres. Ayant renoncé à la prodigalité, il aurait certainement quelques sous à prêter à un vieil ami.

Nicholas ne pouvait qu'espérer que Denys avait oublié cette stupide histoire avec la danseuse

de french cancan. Après tout, cela s'était passé trois ans plus tôt, et ils étaient amis depuis bien plus longtemps. Denys ne lui en tiendrait sans doute pas rigueur.

* * *

— Espèce de salopard !

Le coup l'atteignit en plein visage avant qu'il ait eu le temps de se baisser, et Nicholas vacilla d'un pas en arrière.

« Bon sang... », se dit-il, en se touchant la joue avec une grimace. Il avait oublié que Denys avait un formidable crochet du droit.

— Toujours fâché à cause de Lola, à ce que je vois ?

— Fâché ? Pas du tout, répondit Denys, dont les yeux noirs hérités d'une aristocrate italienne se plissèrent, signe qu'un autre coup se préparait.

Cette fois, Nicholas l'esquiva à temps.

— Alors, pourquoi m'as-tu frappé ?

— Parce que tu es là, et que tu respirez encore.

Il recommença, mais Nicholas avait déjà fait un bond en arrière pour se mettre hors d'atteinte.

— Ne bouge pas, sale type ! cria Denys.

— De l'eau a coulé sous les ponts depuis Lola !

Nicholas balaya le salon de Denys du regard, à la recherche d'un obstacle à placer entre eux. Décidant que le guéridon massif en acajou remplirait parfaitement ce rôle, il alla se poster derrière.

— J'espérais que nous pourrions oublier le passé, continua-t-il.

— Vraiment ? cria Denys en commençant à faire le tour de la table, obligeant Nicholas à faire de même. Tu avais tort !

— C'est ce que je vois.

Il s'écarta de Denys qui se rapprochait dangereusement, mais, quand il se retrouva à sa place initiale, il abandonna.

— C'est absurde, plaida-t-il.

Quand Denys fit de nouveau le tour de la table, Nicholas lui fit face, les mains levées en signe de trêve.

— Avant que tu ne me réduises en bouillie, pouvons-nous prendre un moment pour parler ?

— Parler de quoi ? Du fait que tu as besoin d'un prêt ?

Nicholas soupira et baissa les bras.

— Je vois que tu as lu le dernier numéro de *Haute Société*.

— Je n'ai pas besoin de le lire, en tout cas pas quand tout le monde l'a déjà lu, ce qui a fait de toi le principal sujet de conversation au White's, aujourd'hui. Ainsi, Landsdowne t'a coupé les vivres, c'est ça ? Maintenant, tu as besoin d'un prêt, et tu viens me voir. Pourquoi moi ?

Nicholas opta pour la vérité.

— Tu es le seul de mes amis qui ait de l'argent.

— Sacrebleu, tu as du culot, Nick, je l'admets ! répondit Denys en éclatant de rire.

— Euh... en effet, acquiesça Nicholas, mais pour ma défense, je t'ai sauvé la vie, autrefois.

— Oh ! je t'en prie ! protesta Denys. Pongo ne m'aurait pas tiré dessus.

— Seulement parce que j'ai bondi entre vous deux et que j'ai pris la balle à ta place.

— Ce qui était stupide. Quand tu t'es interposé, ça l'a surpris et il a tiré. Sans quoi il ne l'aurait pas fait. Il était seulement ivre et il avait été provoqué.

— A cause d'une femme, ajouta aussitôt Nicholas. C'est la paille et la poutre !

Denys se renfrogna à l'évocation de ses péchés de jeunesse.

— C'était différent, marmonna-t-il. Pongo se contrefichait de cette servante de pub. J'aimais Lola.

Ce fut au tour de Nicholas d'être incrédule.

— Tu étais amoureux d'une nouvelle femme chaque semaine.

— Ce n'est pas vrai.

— Non ? Dois-je remonter trois ans en arrière ? Avant Lola, il y a eu Julianne Bardot, la chanteuse d'opéra. Et avant elle, tu as eu une tocade avec la comtesse Roselli. Et encore avant, il me semble qu'il y avait cette courtisane scandinave... Comment s'appelait-elle, déjà ? Anika ? Angelica ?

— D'accord, d'accord, tu marques un point, concéda Denys en se redressant et en rajustant sa cravate. Mais j'ai changé, depuis. Pas toi.

— C'est absurde. Tout le monde change.

— Pas toi, Nick. Tu es le même à trente ans qu'à vingt. Tu lis ce qu'on raconte sur toi, dans la presse à scandale ? Moi, oui, et ton nom apparaît au moins une fois par semaine. Les chroniqueurs des journaux londoniens passent la moitié de leur temps de l'autre côté de la Manche, à vous suivre, Jack et toi, dans tout Paris, et à détailler vos exploits. Vous êtes une sacrée paire de fêtards ! Pourquoi une femme voudrait-elle de toi, je l'ignore. Mais au White's, on parie que tu seras fiancé à la fin de la saison, en dépit de ce que déclare *Haute Société*.

— Vraiment ? demanda avec étonnement Nicholas, à qui cette nouvelle remonta quelque peu le moral. Tu as misé sur moi ?

— Une petite somme. J'ai choisi lady Idina Forsyte.

— Lady Idina ? La fille du baron Forsyte ? demanda-t-il en faisant la grimace. Elle ne souffre pas des végétations ?

— Au moins, je n'ai pas parié sur lady Harriet Dalrymple. C'était l'une des candidates. Cependant, il y a très peu de paris sur elle. La plupart des camarades pensent que tu feras mieux que ça.

Nicholas lui coula un regard de biais.

— Je me demande si mon père a parié. Lady Harriet est son choix, ce qui signifie qu'elle aurait beau être Hélène de Troie, Sapho et Aphrodite réunies en une seule femme, je ne l'épouserai pas.

— Tu hais réellement Landsdowne.

— Tu me le reproches ?

— Non. D'ailleurs, lady Harriet est horrible. Tu mériterais de finir tes jours avec elle.

— Que tu es rancunier ! Mais je t'assure que mon épouse ne sera pas lady Harriet. Je ne procurerai jamais cette satisfaction à mon père. De plus, j'ai bien mieux à me mettre sous la dent.

— Tu as déjà des vues sur quelqu'un ?

— Peut-être. Que sais-tu de Mlle Rosalie Harlow ?

Denys siffla bruyamment.

— Tu ne choisis pas n'importe qui ! C'est l'une des beautés admirées de la saison, et son père est l'un des hommes les plus riches d'Amérique. Bien évidemment, il faudra que tu passes d'abord sur le corps du dragon qui la garde.

— Lady Featherstone ? Elle a déjà craché son feu sur moi.

— Bien joué de sa part, dit Denys en souriant. Cela m'enchanté plus que tout.

— Assez pour m'accorder un prêt ? répliqua Nicholas en souriant aussi.

Denys le considéra avec étonnement, et secoua la tête en éclatant de rire, comme si cette question le laissait incrédule.

— Comment réussis-tu ça ?

— De quoi parles-tu ?

— Faire en sorte que nous restions amis.

Nicholas ajusta le camélia à sa boutonnière et lissa le revers de sa veste.

— Par mon charme ? Mon esprit ? Mon...

— Ça suffit, coupa Denys. Un mot de plus et je vais être malade. Combien te faut-il ?

— Peux-tu me prêter mille livres ?

— D'accord, mais je veux des intérêts. Quatre pour cent.

— Par an ?

— Par mois.

— C'est de l'extorsion, pire qu'un usurier !

— Non, corrigea Denys en croisant les bras, ce n'est que justice.

Nicholas n'était pas en position de négociateur.

— D'accord, quatre pour cent. Et loger chez toi est compris dans l'offre ?

— Quoi ? Je dois te laisser habiter chez moi, en plus ?

— Ce n'est pas chez toi. C'est la maison du comte Conyers. Toi, vicomte Somerton, tu vis ici de par la bonne volonté de ton père.

— Et de ma mère. Cela ne lui plaira pas, tu sais, que tu t'installes ici, avec tous les scandales attachés à ton nom.

— Ne peut-elle pas mettre de l'eau dans son vin pour l'homme qui a sauvé la vie de son fils ? Et je ne resterai pas une éternité, seulement jusqu'à la fin de la saison, ajouta-t-il en voyant l'air exaspéré de Denys.

— Si tu as trouvé une épouse d'ici là. Dans le cas contraire, nous t'aurons sur les bras Dieu sait combien de temps !

— Tu as dit tout à l'heure que les paris du White's étaient en ma faveur. Mais si je dois trouver une épouse, je suis obligé d'avoir une adresse respectable. Et tu as misé sur cette affaire. C'est donc dans ton intérêt de m'assister le plus possible !

— Loue une maison, un appartement. Prends un hôtel.

— Nous sommes à Londres, Denys, et c'est la saison. A cette époque de l'année, une maison ou même un appartement sont aussi rares à trouver que de l'or sous le sabot d'un cheval. Ce qui veut dire que même si j'en dénichais un, je ne pourrais en assumer le loyer. Et les hôtels ne sont pas pratiques, si on veut recevoir.

— As-tu besoin d'autre chose ? Des places dans la loge de mon père à Covent Garden ? Une soirée aux cartes avec le prince de Galles ? La mise à disposition des voitures ?

— Volontiers ! s'exclama-t-il en sautant sur l'offre et en ignorant le sarcasme. Et si tu pouvais convaincre Montcrieffe de m'inviter à son bal, ce soir, je pense que je serais parti pour une saison époustouflante.

— Charmant ! Je crois que je vais partir à la campagne.

— Allons, dit-il en assenant une tape sur l'épaule de son ami, tu vas énormément te divertir en ma compagnie !

— Nous sortons quelque part ? demanda Denys quand Nicholas l'entraîna vers la porte.

— Au White's.

— Mais j'en viens !

— Je veux savoir quelles autres épouses potentielles ont été désignées pour moi, lady Harriet et lady Idina exceptées. D'ailleurs, ne te gêne pas pour proposer les héritières fortunées qui te viendraient à l'esprit, celles ouvertes à l'idée d'épouser un marquis fauché et malchanceux.

— Je croyais que tu avais déjà des vues sur Mlle Harlow ?

— Rien ne garantit que nous nous conviendrons, aussi dois-je envisager d'autres pistes, pour le cas où elle ne ferait pas l'affaire.

Il s'arrêta soudain, obligeant Denys à faire de même.

— Ta sœur est-elle toujours aussi jolie que dans mon souvenir ?

— Ne pousse pas le bouchon trop loin, grommela Denys.

Chapitre 5

Nicholas eut la chance de rencontrer lord Montcrieffe au White's, et, avec l'aide de Denys, il réussit à obtenir une invitation pour le bal de la soirée avec son ami. Cependant, alors qu'il s'habillait pour l'événement, l'un des valets de pied de lord Conyers lui apporta un billet de lady Montcrieffe, qui lui prouva qu'il n'était pas le seul à intriguer.

— Lady Featherstone a été bien occupée, Chalmers, dit-il à son valet en parcourant le billet. Elle emploie les grands moyens.

— Vraiment ? demanda le valet, d'un ton poli mais dénué d'intérêt.

Grand et presque squelettique, Chalmers ressemblait davantage à un croque-mort qu'à un valet. Et il prenait bien trop au sérieux l'art de nouer les cravates. Cela faisait de lui un excellent valet, mais un piètre interlocuteur.

— Pourriez-vous redresser un peu le menton, monsieur ?

Nicholas obéit, tout en levant la lettre afin de pouvoir continuer à lire tandis que Chalmers nouait sa cravate de soie blanche.

— Lady Montcrieffe m'informe que les membres du comité du bal seraient horrifiés s'ils savaient que Montcrieffe a lancé une invitation verbale aussi tard, vu la date du bal. Elle me prie de ne pas m'y rendre afin d'épargner à son mari la censure des autres membres. L'implication étant, bien entendu, que si je refuse la requête de cette dame, je manque complètement d'élégance.

— Cela semble délicat, milord.

Chalmers recula pour juger de son œuvre. Il rectifia légèrement le nœud de la cravate, brossa une poussière sur le queue-de-pie et orna sa boutonnière d'un gardénia blanc immaculé. Enfin satisfait, il prit la poche remplie de glace, sur la table de toilette, et Nicholas ne put s'empêcher de protester.

— Dieu du ciel, pas une fois de plus !

Il tourna la tête quand son valet essaya de presser la glace sur sa joue gauche, à l'endroit où Denys l'avait frappé.

— Mon visage est déjà complètement engourdi, avec toute cette glace que vous y avez appliquée. Le gonflement a certainement dû diminuer.

— Pour le moment. Il faut mettre la glace plusieurs minutes toutes les demi-heures, ou ça enflera de nouveau. Vous ne voulez certainement pas apparaître ainsi en public. Que penserait votre hôtesse ?

Il continua néanmoins à résister aux assauts du valet.

— Un visage enflé et un œil au beurre noir pourraient être considérés comme romantiques par

ces dames, déclara-t-il.

— L'œil au beurre noir ne se verra pas avant demain. Même si je ne peux rien y faire, il est de mon devoir de m'assurer au moins que vous n'alliez pas en société avec le visage gonflé.

Il pressa la glace doucement mais fermement sur l'œil de Nicholas, ne semblant pas douter une seconde que son maître se rendrait au bal, en dépit de la requête de lady Moncrieffe. Ce qui prouve que son valet le connaissait bien.

Cette lettre était manifestement l'œuvre de lady Featherstone, et Nicholas n'avait pas la moindre intention de rentrer dans son jeu. Il valserait avec Mlle Harlow en dépit des machinations de cette femme.

Cependant, deux heures plus tard, il se demanda si sa décision de passer outre au désir de lady Moncrieffe en valait la peine. Comme à tout bal de charité qui se respectait, la salle de danse de Moncrieffe House était noire de monde. Et Rosalie Harlow ne semblait pas se trouver dans cette foule. Il fit deux fois le tour de la pièce, mais, alors que la deuxième valse touchait à sa fin, il ne l'avait toujours pas repérée.

Il reprit sa déambulation, à la recherche de sa proie, et se retrouva face à une autre femme. Celle qu'il avait cru, la veille, être la réponse à tous ses problèmes, et qui s'avérait désormais une redoutable adversaire.

En dépit de leur hostilité réciproque, il laissa ses yeux s'attarder sur la silhouette de lady Featherstone. Il fallait admettre que sa robe de bal en satin bleu glacier épousait admirablement chaque courbe de son corps. Son décolleté carré laissait entrevoir les formes délicieuses de ses seins. Ornée de broderies et de perles, sa jupe serrée, comme le voulait la mode, moulait ses hanches à ravir, et était doublée d'une traîne bordée de dentelle ivoire. Des perles apparaissaient entre les boucles noires de ses cheveux remontés en chignon, qui s'enroulaient autour de son long cou gracieux — des perles trop rondes pour être vraies. Nicholas admira cette peau laiteuse et en eut la bouche sèche. Même à deux mètres de lui, lady Featherstone semblait plus lointaine et inaccessible que les étoiles qui scintillent dans le ciel.

Et malgré cette impression de distance, ou peut-être à cause d'elle, il sentait un désir irrépressible naître en lui. Son pouls s'accéléra et battit dans ses veines, puis dans tout son corps.

Malédiction ! Comment pouvait-il ressentir du désir pour cette femme ? Il essaya de reprendre ses esprits, mais c'était plus fort que lui. Il ne pouvait s'empêcher de la contempler bouche bée, tel un adolescent en plein émoi, tandis qu'elle conservait son attitude polie et hautaine.

Nicholas inspira profondément pour tempérer son désir, arborant le masque d'indolence qu'il avait toujours trouvé très efficace pour cacher son embarras. Il avait beaucoup pratiqué cet exercice au cours de sa vie. Pourtant, en cet instant précis, il ne lui était pas d'un grand secours. Il se sentait littéralement mis à nu. Qu'avait donc cette femme pour le déstabiliser à ce point ?

— Lady Featherstone !

Il s'inclina exagérément, un sourire ironique au coin des lèvres. Il avait bien conscience que son ton jovial et son rictus étudié ne trompaient personne, mais il lui fallait bien prendre une certaine posture.

Bon sang, pourquoi ne répondait-elle pas ? Avait-elle l'intention de l'ignorer ? Vu l'estime dont elle jouissait au sein de la haute société, ce nouvel affront ternirait encore davantage la réputation de Nicholas. La tête haute, il conserva malgré tout son air nonchalant, en attendant d'être fixé sur son sort.

Après quelques secondes interminables, lady Featherstone lui concéda un bref signe de tête et une légère révérence. C'était sans doute le salut le plus insignifiant offert par une lady à un pair, mais

elle s'y était néanmoins résolue.

Nicholas la regarda poursuivre son chemin derrière lui, toujours interloqué. Pourquoi cette clémence ? N'étaient-ils pas en guerre ? Si elle avait choisi de l'ignorer, elle aurait pourtant compromis ses chances de trouver une épouse. Elle aurait ainsi suggéré qu'il ne méritait pas la fréquentation des gens respectables, et montré à toutes les jeunes filles, ou du moins à leurs mères, qu'il ne fallait pas se fier à lui. Alors pourquoi n'avait-elle pas sauté sur l'occasion ?

Tandis qu'elle se dirigeait vers la porte, Nicholas dut abandonner ses spéculations, car la femme qu'il était venu rencontrer ce soir venait de faire son apparition dans la salle de bal.

Rosalie se tenait sur le seuil avec sa mère, et saluait lord et lady Montcrieffe, ainsi que d'autres membres du comité d'organisation du bal. Vêtue de soie rose poudrée, avec ses cheveux blonds relevés en un chignon savamment travaillé, elle offrait un charmant tableau. Du moins, si l'on gardait les yeux rivés sur elle, en évitant le dragon à la chevelure corbeau qui sortait au même moment.

Il concentra toute son attention sur la jeune fille, et il attendit que les musiciens entament la troisième valse pour s'approcher d'elle. Elle l'accueillit avec un sourire radieux, apparemment ravie de le voir venir à elle si spontanément. Il lui adressa un clin d'œil en se dirigeant vers le vicomte.

— Montcrieffe, dit-il pour la deuxième fois de la journée, je vous remercie une fois encore de votre charmante invitation.

— Je vous en prie, déclara le vicomte, avec un coup d'œil gêné vers son épouse.

Pour sa part, la vicomtesse le gratifia du même signe de tête glacial qu'un peu plus tôt, et, quand Nicholas sourit aux dames restées à ses côtés, elle fit les présentations avec une évidente réticence :

— Lord Trubridge, je crois que vous avez déjà rencontré mes amies, Mme Harlow et Mlle Harlow ?

— Oui. Je crois même me souvenir que Mlle Harlow m'a promis la prochaine danse.

— Absolument, milord, répondit Rosalie en souriant de toutes ses dents.

— Puis-je donc la réclamer ? demanda-t-il en regardant sa mère. Avec votre permission, bien sûr, madame ?

Il était clair que lady Montcrieffe n'était pas la seule à avoir été mise en garde contre lui. Le signe de tête peu amène de Mme Harlow était à mille lieues de leur chaleureuse conversation de l'après-midi, mais elle ne protesta pas quand il offrit son bras à sa fille.

— J'étais certaine que maman ne me laisserait pas danser avec vous, lui dit Rosalie quand la valse commença.

— Et pourquoi cela ?

— Tante Belinda lui a dit de se méfier de vous.

— *Tante* Belinda ? répéta-t-il. Je ne savais pas que lady Featherstone était votre tante.

— Elle ne l'est pas par le sang, mais elle est très proche de notre famille. Je la connais depuis que je suis toute petite. Elle est presque comme une grande sœur pour moi.

— Et votre *tante* vous a-t-elle mise en garde contre moi, comme elle l'a fait avec votre mère ?

— Oh oui, et pas qu'une fois ! s'exclama Rosalie avec une spontanéité désarmante. Même avant que je ne vous aie rencontré. J'étais chez elle lors de votre première visite, hier, et elle m'a aussitôt renvoyée chez moi. Elle ne voulait pas nous présenter.

— Ce qui explique pourquoi elle m'a fait attendre si longtemps dans sa bibliothèque. Elle ne voulait pas que nous nous croisions.

— Elle m'a dit que vous étiez odieux et repoussant, ajouta Rosalie en riant. Que vous étiez devenu gras, que vous aviez la goutte à force de boire, et une mauvaise haleine à cause du cigare.

Nicholas ne put retenir un rire incrédule. Si Belinda Featherstone avait proféré des mensonges

aussi énormes sur son compte avant même qu'ils n'entrent « en guerre », elle devait désormais être absolument prête à tout. Curieusement, il trouva ces excès rassurants. Peut-être que lui aussi suscitait en elle des émotions incontrôlables.

— Eh bien, je ne fume pas, mademoiselle Harlow, expliqua-t-il, et même si je bois de temps en temps, je reste en général modéré. Donc, sur ces points, votre *tante* se trompe. Quant au reste, eh bien, il vous faudra en juger par vous-même.

Elle cessa de rire et le regarda, les yeux brillants.

— Je pense que vous êtes splendide.

Il comprit qu'elle n'avait pas eu l'intention d'en dire autant, car elle rougit aussitôt, se mordit la lèvre et regarda soudain fixement sa cravate. Nicholas trouva cette maladresse touchante. Il était ravi de recevoir un compliment, même si peu mérité, après avoir été malmené par une autre lady...

— Merci, c'est charmant à vous, dit-il en l'attirant un peu plus près de lui. Quant à moi, je vous trouve particulièrement jolie.

Elle releva le menton en le gratifiant d'un sourire timide, et Nicholas fut soudain saisi par le doute. Rosalie était terriblement jeune. Naïve, aussi, bien plus que les jeunes filles du même âge. Elle semblait avoir développé pour lui une adoration aveugle, de celles qu'on réserve aux héros. S'il lui faisait la cour, elle risquait de prendre pour de l'amour ce qui n'était qu'un désir d'alliance. Devait-il s'éloigner maintenant, pour éviter de la blesser ? Une jeune fille comme elle devait nourrir des aspirations romantiques, c'était inévitable, et un désabusé comme lui ne pourrait pas satisfaire de telles attentes. Même s'ils se mariaient, pourrait-il la rendre heureuse ?

Nicholas n'avait pas la moindre intention de retomber amoureux, Rosalie était à l'âge des premiers émois, des sentiments absolus. S'il l'épousait, sa vision idéalisée de l'amour serait détruite en un rien de temps. Quelle ironie ! Alors qu'il aurait dû se réjouir de sa jeunesse et son innocence, qui la rendaient si facile à conquérir, il se prenait au contraire à douter ! Il plongea son regard dans les grands yeux bruns de Rosalie, et voilà ce qu'il vit : un charmant petit cocker admirant son maître. Une boule se forma au creux de son ventre, et il lui fallut un moment pour donner un nom à ce sentiment nouveau. La culpabilité.

Irrité contre lui-même, il cessa de la dévisager et reporta son attention sur la salle de bal. Mais, même ainsi, il sentait encore ses yeux adorateurs posés sur lui. Des yeux brûlants et obstinés. Cela le rendit doublement mal à l'aise, car c'était une adoration qu'il n'avait pas méritée. D'ailleurs, ce n'était pas lui qu'elle adorait, mais ce qu'il représentait.

Il venait à peine de le comprendre quand il repéra de nouveau Belinda au bord de la piste de danse. Une vague de ressentiment emporta aussitôt ses scrupules. C'était à cause des intrigues de cette femme qu'il en était réduit à courtiser une gamine ! Porté par une détermination nouvelle, il reporta son attention sur la jolie fille qu'il tenait entre les bras. Il lui sourit et oublia sa culpabilité, se rappelant que tous les moyens étaient bons, en amour comme à la guerre.

* * *

Belinda ignorait qu'une valse de neuf minutes pût sembler durer neuf heures. Voir cette jeune fille tomber tel un fruit mûr sous le charme de Trubridge était exaspérant. Pire, elle avait l'impression que l'histoire se répétait, que Rosalie s'appêtait à reproduire les mêmes erreurs qu'elle, et qu'elle était impuissante à l'en empêcher.

— A quoi pensez-vous ?

Belinda cessa d'observer Trubridge et Rosalie, et se tourna vers lady Moncrieffe à côté d'elle.

— Nancy, vous ne voulez pas savoir à quoi je pense en cet instant précis.

— Je crois le deviner, dit Nancy en examinant la piste de danse.

— Et dire qu'il n'avait même pas d'invitation quand il lui a promis cette valse..., soupira Belinda. Comment il a réussi à en extorquer une auprès de votre mari, voilà une chose qui me dépasse ! Quand on dit que la chance sourit aux crapules... Je n'en ai pas cru mes oreilles, quand vous m'en avez informée. A quoi pensait donc votre époux ?

— Vous connaissez les hommes. Ils sont incapables de comprendre les implications sociales de ce genre de choses. J'ai essayé de dissuader Trubridge de venir par un billet. Comme vous le voyez, je n'y suis pas parvenue.

— Merci d'avoir essayé.

Belinda perdit de vue Trubridge et Rosalie parmi les couples qui évoluaient sur la piste, et tendit le cou pour tenter de les repérer.

— C'était la moindre des choses, après votre visite de cet après-midi, répondit Nancy avec un gloussement inattendu. Vu votre état de rage, comment aurais-je pu refuser ? Vous savez, depuis dix ans que je vous connais, je ne crois pas vous avoir déjà vue dans un état pareil. Une vraie furie, prête à se procurer un pistolet !

Belinda la regarda avec un sourire, avant de répondre :

— Et vous qui insistiez toujours sur la nécessité de rester froide et imperturbable en toutes circonstances, lors de mon arrivée en Angleterre !

— Comme si vous aviez besoin de ce genre de recommandation ! La plupart du temps, je devais vous forcer à ouvrir la bouche, vous en souvenez-vous ? C'était comme d'ouvrir une huître !

— Je suis un peu plus communicative depuis, Dieu merci.

— Oui. Mais aujourd'hui, j'ai découvert un aspect nouveau de votre personnalité. Vous faisiez les cent pas dans mon salon et gesticuliez comme une Italienne, en vouant tous les coureurs de dot aux flammes de l'enfer !

— C'est cet homme, dit Belinda en repérant Trubridge sur la piste de danse. Il me porte sur les nerfs.

— C'est le moins qu'on puisse dire. Je croyais que vous alliez l'ignorer, tout à l'heure, quand il vous a saluée.

— Je craignais que cela n'encourage Rosalie à se rallier à lui, expliqua-t-elle en se mordant la lèvre. Voyez comment il la regarde ! On dirait qu'il salive devant un délicieux gâteau dans la vitrine d'un pâtissier !

— Après tout, Rosalie n'est-elle pas une délicieuse pâtisserie ? Très jolie, douce... Trubridge n'est pas le seul à apprécier ses qualités.

— Je doute que sa beauté et sa douceur le fascinent autant que sa dot.

— Peut-être, mais que peut-il envisager d'autre qu'un riche mariage ? Après l'article paru dans *Haute Société* ce matin, je doute qu'il puisse continuer à vivre à crédit ou obtenir le moindre prêt.

— En effet, admit Belinda, titillée par un soupçon de culpabilité.

— S'il ne se marie pas rapidement, et si son père ne revient pas sur ses restrictions, il en sera réduit à emprunter à des usuriers douteux. Ou à vivre aux crochets de ses amis.

— D'accord, l'homme est sans ressources, concéda Belinda, irritée. Mais avec cet argument, n'importe quel coureur de dot trouve une justification à ne se marier que pour l'argent !

— Ce n'est pas ce que je veux dire, tempéra Nancy. Mais ne nous mentons pas, vous et moi savons que le critère de l'argent est crucial quand il s'agit de choisir une épouse. Et il me semble que vous jugez Trubridge plus durement que les autres. Je crains que vous ne soyez pas objective, à son

égard.

La remarque agaça Belinda. C'était exactement ce que lui avait reproché Trubridge, un peu plus tôt, aussi se sentit-elle immédiatement sur la défensive.

— Vous me trouvez injuste ? dit-elle en se tournant vers son amie, incrédule. Nancy, de tous les hommes pour qui vous pourriez prendre fait et cause, celui-ci est le moins digne de votre soutien !

— Nous y voilà, vous venez de me donner raison. Pourquoi est-il plus indigne que les autres gentlemen que vous avez présentés à vos amies ?

— A cause de son caractère, bien sûr. Il n'a aucun principe !

— Belinda, je reconnais que je n'ai jamais rencontré meilleur juge que vous, répondit Nancy en soupirant. Dans la plupart des cas, il vous suffit d'observer quelqu'un, de converser avec lui quelques minutes, et vous repartez avec un jugement extrêmement pertinent sur cette personne. C'en est presque inquiétant...

— Merci. Vous reconnaissez donc que ma méfiance est fondée.

— Vous ne m'avez pas laissé terminer, reprit son amie. Vous êtes également un peu trop prompte à juger et, même si vos conclusions sont en général exactes, vous pouvez parfois vous tromper. Vous souvenez-vous du baron Ambridge ? Vous l'aviez pris pour un vaurien. Mais Louisa Barstowe l'a quand même épousé, et elle est tout à fait heureuse avec lui. Je pourrais citer un ou deux autres exemples, si vous voulez. Et faut-il évoquer Featherstone ?

— Très bien, très bien, coupa Belinda, peu désireuse de discuter des failles de son jugement, en particulier sur son défunt mari. Vous estimez donc que je me trompe sur Trubridge ?

— C'est possible, en tout cas. Pourquoi ne pas réserver votre verdict et attendre de le connaître un peu mieux, avant de le condamner ?

Mais elle ne souhaitait pas le connaître ! Ni que Rosalie le connaisse. Qu'il reparte donc à Paris ! Belinda voulut de nouveau scruter la piste de danse, mais son regard croisa celui de sir William Bevelstoke qui se tenait non loin. Comme elle, il regardait les danseurs d'un air anxieux. La rigidité de son profil, son menton fièrement relevé et ses lèvres pincées trahissaient l'intensité de sa souffrance. Nul doute qu'il avait compris la situation, en observant Rosalie dans les bras de cette crapule de Trubridge. Sir William était un jeune homme honorable, pétri de bonté, sincèrement épris de Rosalie, et qui ferait un parfait époux pour elle. Pourquoi était-elle incapable de s'en rendre compte ? Et pourquoi était-elle si manifestement attirée par un homme qui ne montrait aucune de ces qualités ? La vie pouvait être terriblement injuste.

— Défendez-le tant que vous voudrez, Nancy, mais je doute que cela change mon opinion à son égard. Voulez-vous m'excuser un instant ?

Elle laissa son amie pour s'approcher du jeune homme blond.

— Sir William ?

— Lady Featherstone, répondit-il en s'inclinant. Passez-vous une bonne soirée ?

— Autant que vous, répliqua-t-elle sans cacher son air maussade.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, rétorqua-t-il en se raidissant.

— Allons, dit-elle en le regardant scruter la piste de danse. Rosalie n'est pas amoureuse de lui. Pas encore. Elle vient seulement de le rencontrer.

— Cela n'a pas d'importance, déclara-t-il en haussant les épaules.

Il ne trompait personne avec sa réponse, mais Belinda n'insista pas. C'était le mauvais côté de son activité : parfois les choses ne tournaient pas comme elles l'auraient dû, et des cœurs se retrouvaient brisés. En l'occurrence, Belinda devait endosser une bonne partie de la responsabilité, car son article impulsif dans la presse n'avait pas seulement enflammé Trubridge, il avait décuplé

son intérêt envers sa jeune amie. Il semblait déterminé à poursuivre Rosalie de ses assiduités, même si c'était surtout pour la faire enrager. Et parce qu'ils étaient en guerre.

Elle posa la main sur le bras de sir William.

— Battez-vous pour elle. Ne restez pas en retrait, comme le font trop souvent les Britanniques. Battez-vous ! Et je ferai tout mon possible pour vous aider.

Elle s'éloigna avant qu'il ne puisse lui demander comment — elle aurait été bien incapable de lui répondre. Tout ce qu'elle savait, c'était qu'il fallait trouver rapidement un moyen, avant que Rosalie n'y perde son cœur. Et peut-être davantage.

Chapitre 6

Belinda bouillonna intérieurement jusqu'à la fin de la valse, puis se précipita vers lord Trubridge dès qu'il eut raccompagné Rosalie vers sa mère. Il ne put même pas échanger quelques mots avec la jeune fille qu'elle s'accrochait déjà à son bras.

— Vous n'avez même pas dansé avec moi, Trubridge, susurra-t-elle. Une autre valse va suivre, qu'attendez-vous pour m'inviter ?

Elle ne lui laissa aucune chance de protester. Fermement agrippée à son bras, elle tourna les talons et le traîna quasiment jusqu'à la piste de danse. Et à son grand soulagement, il se laissa faire.

— Lady Featherstone, c'est trop d'honneur, dit-il en s'inclinant devant elle.

— Vous honorer n'était pas du tout mon but, croyez-moi, répliqua-t-elle en lui souriant, les dents serrées. Vous tuer, ou vous torturer, déjà plus, continua-t-elle en ramassant sa traîne pour enrouler l'extrémité à son poignet. Mais je n'arrive pas à savoir ce qui me tente le plus.

— Vous pourrez le faire pendant que nous danserons. D'ailleurs, ajouta-t-il tandis qu'il prenait une main dans la sienne et plaquait l'autre sur sa taille, conduisez-vous aussi lorsque vous valsez, ou seulement pendant les préliminaires ?

— Cela dépend, répondit-elle sur un ton doucereux. Puis-je valser avec vous directement jusqu'en enfer ?

— J'adorerais cela, ne serait-ce que pour voir un peu mieux d'où vous venez. Mais si cela se produit, il vous faudra passer l'éternité avec moi, ajouta-t-il avec un regard d'excuse.

— Dieu m'en garde !

La valse commença. Il vint à l'esprit de Belinda d'écraser les pieds de son cavalier avec ses hauts talons, mais elle résista à cette envie. Car elle avait beau se creuser la tête pour chercher une solution de secours, il n'y en avait pas. La seule façon d'écartier ce chasseur de dot de Rosalie, c'était d'accepter de l'aider à trouver une épouse. Certes, le cœur, la fortune et la vertu d'une autre jeune fille pourraient être mis en danger, mais elle s'en soucierait plus tard. Pour le moment, Rosalie était son unique souci.

— Très bien, dit-elle, vous avez gagné.

— J'ai gagné ?

— Oui, la guerre est terminée. Je... je me rends, murmura-t-elle à contrecœur.

— Vraiment ? demanda-t-il en la dévisageant attentivement. Et qu'allez-vous me concéder avec cette reddition ?

Dieu du ciel, songea-t-elle, cet homme avait le don de rendre toute chose équivoque ! A cette pensée, elle sentit une chaleur inexplicquée envahir son ventre, mais elle l'ignora aussitôt et reprit la

parole.

— Si vous laissez Rosalie tranquille, si vous me jurez que vous ne la compromettrez pas, elle ou toute autre innocente, j’userai de mon influence pour vous trouver une épouse.

— Je vois.

Il pencha la tête, comme s’il réfléchissait à la proposition, ce qui l’agaça profondément.

— Je ne vois pas pourquoi j’aurais besoin de votre aide, en fin de compte, maintenant que j’ai rencontré Mlle Harlow, déclara-t-il au bout de quelques secondes.

— C’est votre vengeance, n’est-ce pas ? s’exclama-t-elle, consternée. Vous vous vengez de moi parce que je suis allée faire des révélations à ce journal à scandale.

Les doigts de Trubridge se resserrèrent autour de sa taille, l’attirant plus près de lui.

— J’ai mes défauts, lady Featherstone, mais me venger des femmes n’en fait pas partie.

— Alors pourquoi Rosalie ?

— Et pourquoi pas ? Elle est tout à fait charmante, aimable. Une délicieuse jeune femme, à tous points de vue.

— Et elle est riche.

— Exactement, dit-il d’un ton ravi qui lui donna la nausée. Nous avons déjà établi que je ne pouvais me permettre d’épouser une jeune fille pauvre.

— Si vous voulez savoir pourquoi Rosalie n’est pas la femme qu’il vous faut, je peux vous le dire. La différence d’âge, pour commencer. Elle n’a que dix-huit ans. Vous êtes bien trop vieux pour elle. C’est une jeune fille innocente, qui vient de sortir de l’école, alors que vous êtes désabusé et cynique. Vous vous lasseriez d’elle très vite et, si vous ne laissiez pas votre hostilité à mon égard obscurcir votre jugement, vous seriez arrivé à cette conclusion vous-même.

— Vraiment ? Etant un individu blasé et apparemment vieux comme les pierres, je pourrais trouver tout à fait charmantes la jeunesse et l’innocence de Mlle Harlow. Qui sait, grâce à elle, je pourrais me sentir rajeuni et alerte !

Belinda le foudroya du regard, avant de répliquer :

— Ne soyez pas absurde. Vous savez aussi bien que moi qu’elle est trop jeune pour vous. Ni son jeune âge, ni ses origines, ni son tempérament ne la préparent au rôle de duchesse.

— Mais elle sera marquise, avant d’être duchesse. Elle aura tout le temps d’apprendre les responsabilités et les usages de son futur titre.

— En aurait-elle vraiment le temps ? Votre père pourrait mourir demain.

— J’en serais le premier ravi, croyez-moi ! Hélas, c’est fort improbable.

— Voulez-vous arrêter de plaisanter ?

— Vous croyez que je plaisante ?

Il affectait un ton léger et jovial, mais Belinda vit quelque chose vaciller dans ses yeux fauves, quelque chose de dangereux, comme un lion sur le point de bondir. Elle comprit qu’il ne plaisantait pas du tout.

Qu’est-ce que qui avait bien pu causer une telle hostilité entre son père et lui ? Après tout, cela ne la regardait pas.

— Si ça vous amuse d’envisager le décès de votre père comme une aubaine... Mais revenons à notre sujet : Rosalie n’est pas pour vous.

L’éclat dangereux disparut de ses yeux, telle une bougie que l’on venait de moucher, mais elle était certaine de ne pas l’avoir imaginé.

— Etes-vous toujours aussi sûre de votre jugement ? répliqua-t-il.

— C’est grâce à mon jugement que je gagne ma vie, voyez-vous.

— Je comprends et, si vous m'aviez étiqueté avec un peu plus de justesse, j'aurais moi aussi salué votre jugement. Mais ce n'est pas le cas... Il vous faudra trouver mieux si vous voulez que j'écarte Rosalie de mes projets. Hormis sa jeunesse et son manque d'expérience, pouvez-vous me citer d'autres raisons qui me dissuaderaient de la courtiser ?

— Peut-être n'avez-vous pas passé assez de temps à courtiser d'autres femmes ? suggéra-t-elle. Il éclata de rire à cette remarque, et elle regretta aussitôt d'avoir parlé.

— Vous ne semblez jamais satisfaite, lady Featherstone. Hier, vous m'accusiez d'avoir trop d'expérience avec les femmes. Aujourd'hui, je n'en aurais pas assez ?

Belinda céda à la tentation et lui marcha sur le pied. Il grimaça, mais réussit à rattraper son pas.

— Je vous préviens : me faire souffrir ne me convaincra pas davantage.

— Alors, cessez de jouer avec moi.

— J'apprécie Rosalie. Pourquoi mon affection pour elle ne grandirait-elle pas ? De plus, elle semble elle aussi m'apprécier. Vous avez dit vous-même qu'éprouver une affection mutuelle était une fondation solide pour la vie conjugale...

— Je sais ce que j'ai dit, l'interrompit-elle, vexée que ses propos se retournent contre elle. Mais cet attachement est superficiel. Vous ne vous connaissez pas depuis assez longtemps pour qu'il existe quelque chose de profond. Pas encore. Si vous vous retiriez maintenant, personne ne souffrirait. Et, comme je l'ai proposé, je vous aiderais à trouver quelqu'un d'autre.

— Je ne suis toujours pas convaincu.

— Dieu du ciel, que voulez-vous d'autre ? s'exclama Belinda, qui commençait à se sentir désespérée.

Il baissa à peine les paupières, et le lent regard qu'il laissa couler sur son corps fut aussi tangible qu'une caresse.

— Qu'avez-vous d'autre à offrir ? murmura-t-il.

Le cœur de Belinda tambourina dans sa poitrine, et elle trébucha stupidement.

— Attention, dit-il en la serrant de près jusqu'à ce qu'elle retrouve l'équilibre. Vous n'arrêtez pas de me piétiner.

— Vos pieds ne sont pas la seule partie de votre anatomie que j'aimerais piétiner, marmonna-t-elle.

Ce qui fit sourire ce dépravé...

— Les raisons que vous avancez pour me décourager s'appliquent à toutes les riches débutantes américaines. A vous entendre, je devrais me tenir à l'écart de toute femme de moins de trente ans, charmante, riche et qui risquerait d'avoir une chance de tomber amoureuse de moi.

Voilà qui serait idéal, songea-t-elle, mais elle se retint de le dire tout haut.

— Je veux avant tout le bonheur de Rosalie, dit-elle.

Il prit soudain l'air le plus sérieux et la regarda pensivement.

— Pourquoi tant de hargne ? Vous me connaissez à peine, et pourtant vous êtes convaincue que mon mariage avec votre amie serait désastreux. D'où vient cette certitude ? Si vous me disiez toute la vérité, vous auriez sans doute plus de chances de me convaincre.

— Vous voulez la vérité ?

Elle se dégagea de son étreinte, l'attrapa par le bras et le traîna hors de la piste de danse.

— Vous conduisez de nouveau ? ironisa-t-il tandis qu'elle l'emmenait vers les portes-fenêtres qui donnaient sur la terrasse. J'imagine que vous allez bientôt porter des pantalons et envoyer au Parlement des pétitions pour le droit de vote.

Belinda ne répondit rien. Elle n'était pas d'humeur à ce genre de joute verbale. Elle avait déjà

assez de mal à garder son sang-froid jusqu'à la terrasse, où ils pourraient se quereller sans être observés de tous. Elle l'y entraîna vivement. Par bonheur, il n'y avait personne, et elle n'eut qu'à l'écarter de quelques mètres des fenêtres pour exploser enfin.

— Si vous voulez la vérité, je serais heureuse de vous la donner, dit-elle en lui lâchant le bras avant de lui faire face. Je ne veux pas que vous épousiez Rosalie parce que vous allez lui faire du mal, espèce de vaurien ! Vous êtes séduisant, spirituel, vous pouvez même parfois être charmant, et vous avez une grande expérience des femmes. Rosalie va tomber folle amoureuse, pour découvrir, après vous avoir épousé, que vous ne l'avez jamais aimée.

Il ne la contredit pas, n'essaya même pas de prendre la parole, et son silence ne fit qu'augmenter sa colère.

— Elle se rendra compte que vous n'avez jamais rien éprouvé pour elle, et que vous ne la vouliez que pour son argent. Que la promesse de l'aimer et de la chérir n'était que mensonge. Quant à celle de renoncer à toutes les autres... Elle comprendra aussi que c'était un mensonge lorsque vous retournerez à votre maîtresse du moment.

Belinda se rendit compte que sa voix tremblait, mais elle poursuivit néanmoins :

— Au début, elle espérera que son amour vous changera. Mais ce sera en vain, et elle aura le cœur brisé. Son seul choix sera de se résigner à son rôle de parfaite épouse, impuissante, tandis que vous dépenserez son argent pour vos plaisirs. Elle essaiera de se consoler en se disant que votre comportement est celui de tous les lords anglais, et qu'il lui faut l'accepter parce qu'elle sera liée à vous pour toujours, mais cette perspective lui fera perdre toute joie de vivre. Mes raisons sont-elles claires, maintenant ?

Elle se tut, hors d'haleine, et ils se dévisagèrent tandis que le rythme vif de la valse laissait place à celui d'une polka entraînante. Il sembla se passer une éternité avant qu'il ne prenne la parole :

— J'ignorais que Featherstone était un tel monstre.

— Pardon ?

— Je ne le connaissais pas très bien, mais je l'ai toujours trouvé amusant et charmant. J'étais au courant, pour ses maîtresses, bien sûr. J'ignorais pourquoi vous ne viviez pas ensemble, et je ne m'appesantissais pas sur les qualités maritales de Featherstone. Si l'on m'avait demandé de le considérer sous cet angle, je dois avouer que j'aurais eu de lui une opinion tout à fait différente.

— Laissez mon défunt mari hors de cela, il n'a rien à voir là-dedans ! se récria Belinda en haussant légèrement le menton.

— Bien sûr que si, puisque vous me reprochez les mêmes défauts ! Vous ne me connaissez pas assez bien pour me juger, ou pour savoir quel mari je serais, mais vous vous êtes forgé une opinion calquée sur celle que vous avez de lui. En fait, je vous rappelle votre mari.

— Pouvez-vous affirmer que vous serez un meilleur époux ?

— Evidemment, bon sang ! Comme je vous l'ai dit clairement, je suis prêt à expliquer ma situation et les impératifs de notre union à la femme que j'envisagerais d'épouser. Et je n'exigerais jamais fidélité de la part de mon épouse sans promettre la mienne en retour. Quand un homme a une épouse ravissante qui l'attend chez lui, il n'est pas seulement le dernier des goujats d'aller voir ailleurs, il est surtout un imbécile.

Belinda poussa une exclamation, entre la honte et la colère. Elle en avait trop dit ! Assaillie par le doute, ce qui lui arrivait rarement, elle se mordit la lèvre et détourna les yeux.

— Vous m'aviez catalogué avant même que je ne pose les pieds dans votre salon, poursuivit-il. Et je mettrais ma main au feu que pas une seule fois, depuis, vous ne vous êtes demandé si votre

jugement était injuste, ou tout simplement contestable.

Ses paroles faisaient écho aux reproches que Nancy lui avait faits un peu plus tôt dans la soirée, mais, cette fois, elle ne pouvait les chasser avec autant de facilité. Était-elle injuste ? Il n'y avait qu'un seul moyen de le savoir...

— Vous pensez que je me trompe sur vous ? Alors, prouvez-moi le contraire. Acceptez ma proposition, et montrez-moi que vous n'êtes pas l'homme sans scrupules que j'imagine.

— Je ne suis pas certain que ce soit possible. Vous avez planté votre couteau si profondément dans mon dos qu'il me sera difficile de pouvoir l'extraire.

— Prenez cela comme un défi. Vous avez dit vous-même que vous ne pouviez y résister.

— En effet, concéda-t-il, obligé de sourire à ce rappel. Très bien, je laisserai Rosalie. Si vous êtes d'accord pour trouver quelqu'un qui me convienne mieux.

— Et vous m'assurez de ne compromettre aucune jeune fille ?

— Je vous promets de ne pas me faire prendre, objecta-t-il avec un large sourire.

— Ce n'est pas la même chose !

— C'est le mieux que je puisse vous promettre, dit-il en lui tendant la main. Acceptez ou renoncez.

— J'accepte.

Quand elle mit sa main gantée dans la sienne, elle croisa son regard amusé.

— Mais je vous préviens, ajouta-t-elle, lorsque je vous aurai présenté une jeune femme, je ne vous quitterai pas des yeux quand vous serez avec elle.

— C'est de bonne guerre. Comment allons-nous nous y prendre ?

— Venez me voir demain à 14 heures pour un entretien, comme avec tous mes clients, dit-elle en retirant sa main.

— Un entretien ? demanda-t-il, étonné. Mais pourquoi ? Vous savez déjà beaucoup de choses sur moi.

— Comme vous l'avez remarqué, bien des choses que je croyais connaître sur vous semblent erronées. Par exemple : je ne sais pas quel genre de femme vous souhaitez épouser. Préférez-vous une personne réservée, ou qui sache mener une conversation ? Les femmes intelligentes vous attirent-elles, ou vous intimident-elles ?

— Je n'ai été intimidé que par une seule femme dans ma vie, répondit-il en éclatant de rire.

— Laquelle ? Votre mère ?

— Non. Je ne me souviens pas de ma mère, elle est morte quand j'étais enfant. La seule femme capable de m'intimider, c'était Nana.

— Nana ?

— Ma nounou. Elle pesait probablement une tonne, maniait une aiguille à tricoter comme une arme et savait toujours quand je mentais. C'était la femme la plus gentille et la plus merveilleuse que j'aie jamais rencontrée.

— « C'était » ? répéta Belinda. Que lui est-il arrivé ?

Pas un muscle de son visage ne tressaillit. Il continua de sourire, mais quelque chose qu'elle ne put définir changea son expression, comme s'il venait de revêtir un masque.

— Mon père l'a renvoyée quand j'ai eu huit ans.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Je crois que c'est parce que je l'aimais trop, répondit-il en détournant les yeux.

— C'est ridicule !

— Vraiment ? dit-il en la regardant.

Elle fronça les sourcils, mal à l'aise devant ce sourire plaqué. Et elle n'était pas sûre de vouloir ôter ce masque pour découvrir l'homme qui se trouvait derrière.

— Du reste, je vous ai déjà dit ce que je cherchais, poursuivit-il. J'ai besoin d'une femme avec une dot, j'aimerais qu'elle soit d'une compagnie agréable, et je préférerais qu'elle soit jolie.

— Et c'est tout ce que vous demandez ?

— Si elle était américaine, ou de toute autre nationalité qu'anglaise, ce serait encore mieux, dit-il après un moment de réflexion.

— Une autre nationalité qu'anglaise ?

Il hocha la tête, confirmant qu'elle avait bien entendu.

— Et de préférence catholique, juive ou méthodiste... N'importe quelle religion plutôt que l'anglicane.

Belinda commençait à se demander si elle ne se trouvait pas de l'autre côté du miroir d'Alice, tant ces demandes semblaient extravagantes.

— Mais votre famille est anglicane, non ?

— Exactement.

Elle esquissa un geste d'impatience.

— J'essaie sincèrement de faire mon travail. Pourquoi vous montrez-vous si désinvolte ?

— Je suis désolé, dit-il avec un regard faussement pénitent. Vous croyez sérieusement que vos questions vont nous aider à avancer ?

— J'ai une certaine expérience en la matière, fit-elle remarquer. Pour vous aider à trouver la bonne épouse, je dois en savoir plus sur vous et sur vos goûts. Aimez-vous cultiver les roses, par exemple ? Ou composer de la poésie ? Chasser ?

— Je crains que mes goûts et mes passe-temps ne soient très différents. Cultiver les roses demande bien plus de patience que je n'en ai. Se creuser la tête à propos de tercets et de quatrains est à mon sens une belle perte de temps. Et je déteste l'idée de pourchasser un renard, car le malheureux n'a quasiment aucune chance de s'en tirer, ce que j'ai toujours trouvé terriblement injuste. Voilà un critère, s'il vous en faut un : une femme qui n'aime pas la chasse au renard.

Elle secoua la tête, le regardant avec incrédulité.

— Vous devez attendre bien peu de la vie conjugale, si vous ne souhaitez partager aucun passe-temps avec votre épouse.

— J'essaie de ne pas nourrir d'espairs vains, pour être franc, dit-il, perdant soudain son air amusé. Rien ne cause plus de douleur, de frustration et de déception que de vaines attentes.

— Peut-être, mais votre manque de coopération ne m'aide pas vraiment à avancer. J'ai besoin d'un point de départ. Quel doit être son aspect physique ? Avez-vous une prédilection pour certains traits ? Si vous n'aimez ni jardiner ni chasser, quels sont vos goûts et vos loisirs ? Et vos opinions politiques ? Qu'y a-t-il de si drôle ! ajouta-t-elle quand il éclata de rire.

— Avec vous, trouver une épouse ressemble à un rendez-vous chez le tailleur. « Non, pas ce tissu. » « La laine est un peu trop rugueuse. » « Non, cette veste est trop juste aux entournures. Et les manches de celle-ci sont un peu trop longues. » Mes opinions politiques, mes loisirs... Honnêtement, Belinda, ces choses sont-elles importantes ?

Belinda décida à cet instant précis que sa tâche serait bien plus aisée si elle acceptait que tout, chez cet homme, allait à l'encontre de ses convictions.

— Vous pensez donc que ces choses ne sont pas importantes ?

— Pas vraiment, répondit-il en haussant les épaules. Jusqu'à ce que je l'aie rencontrée, toutes

considérations autres que celles que je vous ai indiquées n'ont aucune importance.

— Comment pouvez-vous affirmer cela ? Les attributs d'une épouse potentielle, ses intérêts et son caractère ne vous intéressent pas ?

— Je n'ai pas dit ça. J'ai dit qu'ils n'avaient pas d'importance jusqu'à ce que je la rencontre, corrigea-t-il. Vous pourrez dénicher des dizaines de femmes qui répondront à tous les critères que je pourrais vous indiquer. Mais si je ne ressens pas de passion en la voyant, si je n'ai pas envie de la prendre dans mes bras, de l'embrasser à en perdre le souffle et de lui arracher ses vêtements, aucun de ces critères n'aura de sens.

Belinda se le représenta le visage enfoui dans le cou d'une femme, ses bras autour d'elle, en train de délayer sa robe dans le dos, et elle se sentit soudain la bouche sèche.

— Quelque chose ne va pas, lady Featherstone ? Vous semblez tout à coup congestionnée...

Les inflexions amusées de sa voix effacèrent l'image dans son esprit comme une pierre brouillerait un reflet dans l'eau, et elle s'efforça de reprendre contenance.

— Je vais très bien. J'ai un peu chaud après la valse, c'est tout. Et si je dois vous assister, dit-elle sèchement, je vous prierai de m'épargner le récit de vos pratiques animales. C'est tout à fait inconvenant.

— Je vous ai déjà dit que la passion était importante à mes yeux. Appelez ça un passe-temps, si cela peut vous aider à vous sentir plus à l'aise, répliqua-t-il en souriant franchement.

— Ce genre de critère n'est pas vraiment...

Elle se tut soudain. Une idée lui était venue : elle n'allait pas se contenter de lui donner ce qu'il voulait, elle sauverait en même temps les jeunes filles méritantes d'une existence au côté d'un coureur de dot libertin.

— Lady Featherstone ? Quelque chose ne va pas ? Vous ai-je choquée au point de vous priver de parole ?

Belinda abandonna l'idée de cerner ses préférences.

— Pas du tout, répondit-elle en reportant son attention sur lui, tout en réfléchissant frénétiquement. Je ne suis pas si facile à choquer.

Elle vit ses yeux se plisser, et dut faire appel à toute sa maîtrise de soi pour garder un air neutre.

— Vous êtes si peu exigeant que cela devrait faciliter ma tâche. Retrouvez-moi au Claridge vendredi, à 17 heures, pour le thé. Je vous présenterai une jeune fille qui, à mon avis, pourrait correspondre à ce que vous recherchez.

Elle décida de le quitter avant qu'il puisse poser la moindre question, et s'apprêta à retourner dans la salle de bal, mais sa voix l'arrêta au bout de trois pas.

— Belinda ?

— Oui ? dit-elle en le regardant par-dessus son épaule.

— Il y a une chose que je voudrais vous dire sur moi. En dépit de ce qu'on raconte à mon sujet, et de votre opinion, je ne suis pas comme Charles Featherstone. J'espère que vous le croirez.

— Je ne suis pas celle que vous devez convaincre, lord Trubridge. Et vous aurez l'occasion de démontrer à votre future épouse que je me suis trompée sur vous. C'est à cela que servent ces rituels pénibles, quand on courtise une jeune fille.

Il grommela une protestation, et Belinda sourit en s'éloignant. Maintenant que Rosalie était hors de danger, elle allait pouvoir se divertir un peu.

Chapitre 7

— Je pense que l'Angleterre est le pays le plus merveilleux du monde. Père a insisté pour visiter le Parlement, Big Ben, la tour de Londres et le British Museum. J'ai trouvé tout cela un peu ennuyeux, bien sûr, mais le shopping a été divin. Père m'a acheté tellement de jolies choses dans Bond Street que je me demande comment je réussirai à toutes les porter en l'espace d'une seule vie !

Nicholas était installé dans le salon de thé de l'hôtel Claridge et regardait l'adorable minois de Mlle Carlotta Jackson, de Baltimore. Il conclut que Dieu avait un curieux sens de l'humour, pour concevoir une coquille aussi ravissante pour un intérieur si vide. Son bavardage incessant, inepte et totalement égocentrique se déversait depuis plus d'une demi-heure maintenant, et il ne savait pas combien de temps il pourrait encore tenir.

— Les dames sont si élégantes, ici, poursuivit-elle. Un peu guindées, peut-être, mais c'est ainsi à Londres, n'est-ce pas ? Enfin, tout le monde est si gentil avec moi ! Lady Montcrieffe qui m'a conviée à son bal, et lady Featherstone qui m'invite aujourd'hui à prendre le thé. C'est tellement plus accueillant qu'à New York ! C'était horrible là-bas, j'étais si malheureuse ! J'ai horreur d'être malheureuse, ajouta-t-elle avec un soupir.

Le fait que personne n'aime être malheureux ne semblait pas lui être entré dans le crâne. Elle lui adressa un charmant sourire, qui ne suscita en lui nul autre désir que celui de fuir.

— Vous voudriez que je sois heureuse, n'est-ce pas, milord ?

Oui, il voulait qu'elle soit heureuse, mais assez loin de lui pour qu'il n'ait plus jamais à l'entendre. Mais il choisit une réponse plus évasive :

— Dans un monde idéal, tout le monde devrait être heureux.

Les délicieux yeux bleus s'écarquillèrent.

— Oh ! Mais je ne pensais pas à tout le monde, je pensais à moi !

— Voilà qui me surprend..., murmura-t-il.

Cette petite pique lui passa complètement au-dessus de la tête.

— Vivre en Angleterre me rendrait heureuse, dit-elle en faisant papillonner ses cils bruns (pourquoi les femmes étaient-elles persuadées que ce genre de tour les rendait plus séduisantes ?). J'adorerais vivre ici pour toujours, milord. Ne pensez-vous pas que je le devrais ?

— Absolument, répliqua-t-il avec ferveur. Il n'y a pas de doute, vous aimerez l'Angleterre autant que j'aime Paris.

Elle rejoua des cils, de déconvenue cette fois.

— Oh ! s'exclama-t-elle, déçue, avant qu'un divin silence ne s'installe.

Par malheur, il ne dura pas.

— Bien sûr, Paris est également délicieux, reprit-elle. Nous y sommes allés cet hiver. C'est là que se trouve le tailleur Worth, vous savez. Et c'était si excitant ! Il connaît absolument tout sur la mode, et il était si charmant que je lui ai acheté des dizaines de robes. C'est vraiment le fin du fin, vous ne trouvez pas ?

Nicholas ne répondit pas, et elle ne parut nullement le remarquer. Tandis qu'elle continuait à babiller gaiement sur elle-même, ses vêtements, ses bijoux et son canari Bibi, il engloutissait des sandwiches au concombre, buvait du thé et glissait de temps à autre une réponse au milieu de cet incessant monologue. La seule chose qu'il en conclut, c'était que s'il devait vivre avec une femme aussi vaine plus d'une demi-journée, il en viendrait fatalement à se tirer une balle dans la tête. A quoi donc avait pensé Belinda, en lui présentant cette jeune fille ?

Il lui coula un regard de biais. Elle avait beau être tournée vers la mère de la jeune fille, qui semblait dotée de la même prédisposition à pérorer sans fin sur rien, elle le regardait par en dessous, dissimulée par le rebord d'un chapeau de paille orné de plumes plutôt ridicules. Au moment où elle croisait son regard, elle pinça les lèvres pour réprimer un sourire, et reporta son attention vers son interlocutrice pour lui répondre juste à temps. Elle l'obligea à endurer ce supplice encore une demi-heure, avant de rappeler à Mlle Jackson et à sa mère un rendez-vous chez Cartier, ce qui provoqua leur départ en hâte.

— Vous avez choisi cette jeune fille à dessein, remarqua-t-il lorsqu'ils se retrouvèrent enfin seuls.

Ses yeux bleus s'agrandirent.

— Comment, milord ? dit-elle en posant innocemment la main sur le jabot en dentelles de son corsage. Je ne vois vraiment pas ce que vous voulez dire. Je serais si heureuse de vous trouver une épouse ! Vous ne voulez pas me voir heureuse ?

— Dieu du ciel, Belinda, n'imitiez plus jamais Mlle Jackson, même pour plaisanter. Cette fille a une cervelle d'oiseau !

— Ce n'est pas l'héritière la plus intelligente de Londres, c'est vrai, mais quelle différence cela fait-il, pour vous ?

— Quelle différence ? Quel genre de question est-ce là ?

— Une question tout à fait pertinente, répondit-elle en sortant du sac posé sur ses genoux un carnet de notes. Puisque vous étiez tellement opposé à l'idée de me donner des précisions sur l'épouse que vous recherchez, j'ai été obligée de me débrouiller avec ce que j'avais.

Elle ouvrit son carnet et en feuilleta quelques pages avant de trouver ce qu'elle cherchait.

— Riche et jolie, lut-elle. Doit être désireuse d'accepter un mariage fondé sur des considérations matérielles. Dot convenable exigée. Amour, non. Américaine de préférence... pas anglicane, pas de chasse au renard...

Elle s'arrêta un moment, étudia la page et releva la tête.

— Je n'ai pas noté que l'intelligence était un critère, à vos yeux. Cela m'aurait-il échappé dans notre conversation, l'autre soir ?

— Je ne pensais pas avoir à spécifier que ma future femme devait avoir un cerveau, dit-il, contrarié. Je croyais que c'était évident. Quel homme voudrait d'une femme stupide ?

— Bien des hommes, assura-t-elle. Une femme intelligente dérange leur fierté masculine.

— Peut-être, mais je ne fais pas partie de ceux-là. Je ne pourrais jamais passer le reste de ma vie avec un moulin à paroles écervelé tel que Carlotta Jackson, sinon je deviendrais vite plus fou que le chapelier d'Alice. Mais je vous soupçonne de le savoir déjà.

Il s'arrêta pour tirer sur ses manchettes et redresser sa cravate.

— J'espère maintenant que vous cesserez de me faire perdre mon temps, et de perdre le vôtre, en me présentant des têtes de linotte, et que vous me trouverez des candidates convenables.

— Comment étais-je censée savoir que l'intelligence était importante pour vous ? marmonna-t-elle en posant le carnet sur la table, avant de fouiller dans son sac pour en extraire un crayon. Intelligence requise, murmura-t-elle tout en écrivant. Pas de moulins à paroles ou de têtes de linotte.

Elle s'arrêta de noter et le regarda en fronçant les sourcils.

— Vous auriez dû me le dire au bal. J'aurais épargné de faux espoirs à Mlle Jackson.

— Si Mlle Jackson nourrit le moindre espoir après seulement une heure passée à prendre le thé, c'est qu'elle est dotée d'une imagination bien vive. Je n'ai rien fait pour l'encourager. Un homme peut difficilement susciter les espoirs d'une jeune fille quand il ne réussit même pas à placer un mot.

Elle soupira en rangeant crayon et carnet dans son sac, puis elle en sortit ses gants.

— Je crains que vous n'encouragiez les femmes simplement en les regardant.

— Je prends cela comme un compliment.

— C'est que je n'ai pas dû le dire comme il fallait ! rétorqua-t-elle en le considérant avec sévérité.

Il se pencha vers elle, incapable de résister à la tentation.

— Et vous ? demanda-t-il en souriant, est-ce que je vous encourage, quand je vous regarde ?

— « Reste calme, ô mon cœur », récita-t-elle d'un ton monotone plein d'ironie.

— Vous êtes cruelle, Belinda. Si cruelle, et si ravissante..., continua-t-il en posant son coude sur la table pour appuyer le menton dans sa main. Est-il vrai que vous n'avez pas d'argent ?

Elle plissa le front, et regarda sa main pour étudier son gant, comme si elle craignait qu'il n'y ait une tache sur le chevreau blanc immaculé.

— Jack vous a parlé de mes finances, j'imagine ?

— Sur le fait qu'il ne restait rien de votre dot ? Oui. Quand Featherstone est mort, l'avocat a expliqué à Jack qu'il n'y avait plus d'argent pour entretenir le domaine. Ce qui fut doublement frustrant, parce qu'il n'avait pas son mot à dire en ce qui concernait la manière dont l'argent était dépensé.

Apparemment satisfaite de l'inspection de son gant, elle releva la tête, mais affichait un air impénétrable.

— Suis-je censée être désolée, pour Jack ?

— Non, répondit-il en se redressant avec un soupir. Belinda, ce n'est pas ce que je voulais dire. J'apprécie le fait que vous sachiez très bien ce que cela représente, de voir son héritage dilapidé inconsidérément. Je voulais simplement dire qu'il est désolant de voir un homme hériter d'un titre et d'un domaine, sans les moyens qui lui permettront de l'entretenir.

— Connaissant Jack, pensez-vous que cela aurait fait une différence ?

— Probablement pas, reconnut-il, mais cela en fera une pour moi.

— Vraiment ? demanda-t-elle en le scrutant un instant, soudain plus animée. Qu'est-il arrivé à votre visage ?

— Mon visage ?

Le changement de sujet le surprit, mais il se rappela le coup de poing de Denys, et éclata de rire.

— Oh ! ça ? Ce n'est rien du tout.

— J'aurais du mal à qualifier un œil au beurre noir de « rien du tout ». Vous êtes-vous querellé dans un pub ? Ou disputé aux cartes, peut-être ?

— Ni l'un ni l'autre, répondit-il avec insouciance. C'était une dispute à propos d'une femme, si vous voulez savoir. Une danseuse de french cancan. Je ne précise son activité qu'au cas où vous vous

demanderiez qui c'était, ajouta-t-il, voyant qu'elle paraissait réprobatrice.

— Non, mais je vous recommande d'inventer une réponse plus diplomate pour éluder les questions des dames sur le sujet. Une dispute à propos d'une danseuse de french cancan ne fait pas de vous l'époux le plus recommandable.

— Cela n'a pas d'importance si vous continuez à me présenter à des femmes aussi égocentriques que Carlotta Jackson. Je doute qu'elle ait remarqué mon œil, et encore moins consacré une seconde de réflexion à se demander comment cela m'était arrivé.

— C'est probablement exact, je le reconnais. Mais je vous répète que vous ne m'aviez pas dit que vous vouliez une femme intelligente. Vous avez beau proclamer que vous seriez plus responsable que Jack, je vois la preuve du contraire sur votre visage. Il est difficile de croire qu'un homme est sincère sur sa volonté de changer de vie et de s'amender quand il vient de se battre pour une danseuse.

— Belinda, ces deux choses sont tout à fait différentes !

— Ah bon ? Je ne vois pourtant pas grande différence.

— Eh bien, cette histoire avec la danseuse s'est passée il y a trois ans. Et l'homme qui m'a frappé l'autre jour était lord Somerton, l'un de mes meilleurs amis.

Elle haussa un sourcil sceptique.

— Votre meilleur ami vous a frappé en raison d'un événement qui s'est produit il y a trois ans ?

Nicholas décida de ne pas s'étendre, car sa seule défense était qu'au moment où il avait fait des avances à la danseuse en question, il se trouvait dans un état d'ébriété prononcé. Ce n'était sûrement pas le genre d'explication qui le ferait monter dans l'estime de Belinda. Mieux valait donc s'abstenir.

— Peu importe, dit-elle devant son silence. Je ne veux rien savoir. Mais je vous préviens que, quelle que soit la jeune personne que vous épouserez, vous ne serez pas invité à dépenser son argent avec des danseuses, et vous serez obligé d'en consacrer une bonne partie à votre domaine.

— Si c'est ce qu'elle désire, cela m'ira très bien. Quoique... cela me dépasserait qu'une fille dotée de bon sens veuille que nous dépensions notre argent pour Honeywood. Mais je ne la contrarierais pas.

— J'espère que vous ne comptez pas batifoler tous les jours sous prétexte que vous aurez épousé une fille riche. J'ai l'intention de protéger la dot de votre future épouse, dans votre contrat de mariage.

— Mais vous et moi pourrions en négocier les termes, murmura-t-il en se penchant sur la table, tout sourires. N'est-ce pas ?

— Si vous nourrissez l'idée absurde de réussir à me charmer pour que je vous lâche la bride, oubliez-la tout de suite, répondit-elle d'un air sévère. Vous ne disposerez que d'une pension, strictement calculée. J'y veillerai.

— Je n'en doute pas, mais cela ne m'empêchera pas de laisser voguer mon imagination.

Il fit courir son regard sur ce qu'il pouvait voir de son corps voluptueux. La table l'empêchait de tout détailler, mais il compléta le tableau en imagination, ce qui suscita en lui un désir immédiat.

Elle se détourna, une touche de rose lui teintant soudain les joues. Ne lui était-il pas aussi indifférent qu'elle le prétendait ? Quand elle le regarda de nouveau, elle avait retrouvé sa froideur coutumière.

— Souhaitez-vous ou non d'améliorer l'opinion que j'ai de vous ?

— Oui, mais pas si cela m'interdit d'imaginer des choses délicieuses à votre sujet. Peut-être cela fait-il de moi un mufle, Belinda, mais je n'ai pas envie de faire ce sacrifice-là.

Le rose de ses joues s'accrut, et elle se tortilla sur sa chaise.

— Vraiment, Trubridge, dit-elle en fronçant les sourcils, passant une main dans son cou, ce genre de remarque est tout à fait déplacé.

Le tremblement de sa voix fit échouer cette tentative de réprimande, mais Trubridge décida de ne pas pousser son avantage en le lui faisant remarquer. Il était déjà heureux qu'elle éprouve quelque chose pour lui, ne fût-ce que de la gêne.

— Je sais, répondit-il avec un soupir théâtral, mais je ne peux pas m'en empêcher.

— Essayez quand même.

Elle referma son réticule, repoussa sa chaise et se leva.

— Maintenant que je sais que vous voulez une épouse intelligente, nous pouvons continuer. Venez à la National Gallery mercredi après-midi, à 14 heures. A l'exposition des peintres hollandais. Je vous y présenterai Mlle Geraldine Hunt, tout aussi jolie que Carlotta Jackson mais d'une intelligence bien plus vive.

— Très bien, dit-il en se levant aussi, mais cela pique un peu ma fierté masculine, que vous puissiez ainsi me jeter dans les bras d'autres femmes sans le moindre signe de regret !

Il s'inclina et s'apprêta à partir, mais elle l'apostropha avant.

— Trubridge ? Vous ne pouvez pas encore partir.

Il se retourna, avec l'espoir qu'elle lui demanderait de s'attarder en sa compagnie.

— Pourquoi ? Avez-vous envie que je reste ?

— Juste assez longtemps pour régler la note du thé, dit-elle en lui fourrant l'addition dans la main avec un sourire. Les clients prennent toutes les dépenses en charge.

Elle lui tourna le dos et quitta le salon de thé.

— Vous vous êtes vraiment amusée cet après-midi, n'est-ce pas ? lança-t-il.

Il entendit son rire résonner longtemps après son départ, prouvant qu'il avait raison.

Obligé d'attendre le maître d'hôtel, il reprit sa place et se contenta d'admirer Belinda de dos, sans plus chercher à retenir son imagination.

* * *

C'était stupide d'être déçue, se disait Rosalie. Elle tâchait en tout cas de s'en convaincre. Après tout, elle connaissait à peine le marquis de Trubridge. Ils s'étaient parlé deux fois et avaient dansé une fois ensemble. Cependant, elle craignait d'être déjà tombée amoureuse de lui, car le voir assis en compagnie de Carlotta Jackson lui brisait le cœur et lui donnait envie de pleurer. Quand elle l'avait vu passer, son cœur s'était emballé, mais elle avait déchanté en le voyant s'arrêter à la table de tante Belinda.

Abasourdie, elle avait regardé de loin Belinda présenter Trubridge à Carlotta et à Mme Jackson. C'était plus qu'elle n'en pouvait supporter. Elle ignorait que Belinda et Carlotta se connaissaient, encore moins qu'elles en étaient à prendre le thé ensemble. Certes, elle n'était pas censée être au courant des moindres faits et gestes de Belinda, ou tracassée par les autres jeunes filles qu'elle prenait sous son aile. Mais tout de même, Carlotta Jackson ! Cette fille était d'une insondable sottise.

Qu'avait-elle de plus que Rosalie, pour être invitée à rencontrer lord Trubridge ? Contrariée et humiliée, elle ne cessait de ruminer ces questions. Pourquoi Belinda prenait-elle le thé avec lui et le présentait-elle à d'autres jeunes filles, s'il était aussi dévoyé qu'elle l'affirmait ? Pourquoi avait-elle menti sur son apparence ? Plus elle y pensait, plus elle se sentait troublée, et blessée.

Mais quand les autres furent parties et qu'elle le vit assis seul à sa table, elle ne put s'empêcher de nourrir un infime espoir. Il serait obligé de passer près d'elle pour sortir, et sa table avait beau se

trouver dans un recoin, il la verrait peut-être.

Elle le vit signer la note, puis se lever. Les battements de son cœur s'accéléraient. Peut-être s'arrêterait-il pour lui parler, s'il la voyait. Elle l'inviterait alors à se joindre à elle. En attendant qu'il s'approche, elle se mordit furieusement la lèvre.

Mais il passa devant Rosalie sans le moindre regard dans sa direction, et ses espoirs s'effondrèrent.

— N'êtes-vous pas du même avis, mademoiselle Harlow ?

La voix de sir William interrompit le maelström de ses pensées, et elle détacha les yeux des épaules robustes du marquis pour reporter son attention vers le jeune homme assis en face d'elle, avec de grands efforts pour cacher sa déception.

— Bien sûr, sir William, répondit-elle, même si elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'elle approuvait, vu qu'elle n'avait absolument pas prêté l'oreille à la conversation.

Elle s'obligea à sourire, prit la résolution de s'intéresser davantage à son interlocuteur, et essaya de toutes ses forces de ne plus souhaiter trouver lord Trubridge en face d'elle, à la place de sir William Bevelstoke.

Chapitre 8

Mlle Geraldine Hunt s'avéra aussi jolie et intelligente que l'avait promis Belinda. Hélas, elle était également ennuyeuse à mourir, ce que Belinda avait omis de mentionner.

C'était l'une de ces jeunes personnes studieuses, ne jurant que par Marx et Dostoïevski, et il eut l'impression de la décevoir d'entrée en lui avouant qu'il ne lisait plus désormais que des romans.

— Oxford m'a guéri des lectures sérieuses, avait-il déclaré sans sourciller.

En conséquence, il eut aussitôt droit à un sermon sur ses habitudes de lecture désastreuses.

Quand elle le questionna sur l'état du monde, il lui répondit qu'à sa connaissance, il tournait toujours, ce qui ne provoqua chez elle qu'un soupçon de sourire. Suivi aussitôt d'un exposé sur l'avenir épouvantable qui attendait les empires coloniaux.

Tandis qu'ils avançaient dans l'exposition de peinture où Belinda avait jugé bon de les présenter, Mlle Hunt le sollicitait sans cesse sur son interprétation des tableaux. Après une heure d'efforts où il essaya de trouver un sens profond à chaque portrait, paysage et vase de fleurs, Nicholas était à court d'imagination.

— J'imagine que ça ne pourrait pas être tout simplement la demeure de l'artiste, qu'il a peinte parce qu'il aimait vivre là ? suggéra-t-il devant le tableau d'une maison à la campagne, au milieu d'un pré, entourée d'arbres.

— Quelle idée ! s'exclama-t-elle. Aucun grand artiste ne peindrait un tableau pour une raison aussi triviale.

— Non, bien sûr, concéda Nicholas.

Ayant été fermement remis à sa place, il passa au tableau suivant. Il avait beau tenter d'y déceler une signification élevée, une nature morte de fleurs dans un vase de verre ne lui donnait pas beaucoup de grain à moudre.

— Les tulipes ne sont pas surprenantes, j'imagine, puisque nous sommes dans une exposition de peinture hollandaise. Mais il y a des roses. Comme c'est... hum... extraordinaire, ajouta-t-il en s'approchant avant de débiter la seule chose qui lui vint à l'esprit. Des pétales de rose sont tombés. Pensez-vous qu'il faille y voir un symbole ?

— *O rose, tu languis !* murmura-t-elle aussitôt en regardant le tableau.

Surpris par cette envolée impromptue, il la dévisagea.

— Je vous demande pardon ?

— « La rose malade », dit-elle en se tournant vers lui.

Mais, quand il continua à la regarder fixement, elle soupira avec ostentation, indiquant ainsi qu'il était l'être le plus épais du monde, et daigna expliquer :

— Le poème de William Blake, tiré de *Chants d'innocence et d'expérience*. Le connaissez-vous ?

Dieu du ciel ! La poésie, à présent ! Non que la lecture lui déplût, au contraire, mais les controverses universitaires sur le sujet le faisaient mourir d'ennui. Des souvenirs d'école affluèrent, de l'époque où il subissait des pensums sur les quatrains et les tétramètres iambiques, ainsi que des interprétations plus ridicules les unes que les autres des sonnets shakespeariens. Il subodora qu'un exposé de Mlle Hunt sur Blake serait bien pire que ceux des éminences d'Oxford, et tenta d'éviter le sujet avec l'énergie du désespoir.

— Non, désolé, je n'ai jamais lu Blake, prétendit-il.

— *O, rose, tu languis !* commença-t-elle à déclamer, *car le ver invisible qui vole dans la nuit, dans la hurlante trombe, a su trouver ton lit de jouissance pourpre.*

Il entendit un éclat de rire étouffé non loin de lui, et, en jetant un coup d'œil de côté, il découvrit Belinda. Il la foudroya du regard, mais en vain, car elle ne regardait pas dans sa direction. Elle feignait d'être plongée dans la contemplation d'une toile de Vermeer, une main gantée pressée sur sa bouche.

Mlle Hunt s'approcha de lui, et il fut obligé de lui accorder de nouveau son attention. Affolé, il vit les yeux de la jeune femme s'agrandir d'excitation, et il commençait à s'interroger sérieusement sur sa santé mentale.

— *Et son secret amour sombre anéantit ta vie !* lança-t-elle avec emphase.

Puis elle se tut, comme si elle attendait son avis. Sur le poème ou sa performance, il n'aurait su le dire.

— Charmant, tout à fait charmant, dit-il avec un enthousiasme qu'il espéra suffisamment convaincant pour ne pas la blesser.

Il se rapprocha alors du Vermeer.

— J'aime beaucoup cette toile, mademoiselle Hunt, pas vous ?

Avant que la jeune fille puisse le rejoindre pour étudier le tableau, il se pencha vers Belinda et chuchota à son oreille :

— Vous allez me le payer.

* * *

Alors que Trubridge déambulait avec Mlle Hunt dans la National Gallery, Belinda les suivait avec la distance requise pour un chaperon, enchantée de voir que cet après-midi dépassait tout ce qu'elle avait imaginé.

Depuis vendredi, elle se remémorait avec plaisir l'épisode du Claridge. Chaque fois qu'elle repensait au monologue inepte de Carlotta et à l'air hagard de Trubridge, elle en riait sous cape. Aujourd'hui, elle était enchantée de constater que sa seconde tentative s'avérait aussi divertissante que la première.

A son crédit, Trubridge faisait de son mieux pour s'accorder aux sujets de conversation prétentieux de Geraldine et supporter son enthousiasme lyrique. Mais, au bout d'une heure et demie, sa patience était manifestement à bout et un silence gênant s'installa entre eux. Belinda comprit qu'il était temps de mettre un terme à cette première rencontre.

— Quel agréable après-midi, dit-elle en se rapprochant d'eux. Mais je crains que Mlle Hunt et moi ne devions partir. Vous êtes prête à y aller, Geraldine ?

— Tout à fait, répondit la jeune fille, hochant la tête avec un enthousiasme qui prouva que, à

l'évidence, elle était aussi peu impressionnée par Trubridge qu'il l'était par elle.

En quittant le musée, elle s'abstint de déclamer quoi que ce soit, ce dont Trubridge sembla reconnaissant.

Après des salutations courtoises, Belinda héla un fiacre et s'apprêtait à y monter aussitôt derrière Geraldine. Mais Trubridge n'avait apparemment pas l'intention de la laisser s'en tirer si facilement.

— Un mot, lady Featherstone, je vous prie, dit-il en la retenant par le bras. Si cela ne pose pas de problème à Mlle Hunt ?

Sans attendre de réponse, il entraîna Belinda hors de portée de voix avant de lui faire face.

— Vous vous êtes bien amusée ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

— Oui, je l'avoue, répondit-elle en le gratifiant d'un grand sourire.

— Alors savourez cet instant, parce que, si vous continuez à me faire perdre mon temps, je serai obligé de revenir vers Rosalie Harlow.

— Nous avons un accord, rétorqua-t-elle en redevenant aussitôt sérieuse.

— Qui sera caduc si vous ne vous y conformez pas.

— Que voulez-vous dire ? C'est ce que je fais, au vu des vagues préférences que vous m'avez indiquées.

— Alors il est évident que je dois vous expliquer plus précisément ce que je souhaite, dit-il en s'approchant.

Puisqu'elle l'avait prié de fournir ces détails elle-même, elle ne pouvait protester.

— Ce serait mieux, en effet.

— Bien. Je serai chez vous dans une heure, et nous approfondirons la question.

— Dans une heure ? Ce n'est pas possible, Trubridge, j'ai un engagement avec la duchesse de Margrave.

— Quand bien même vous en auriez un avec la reine mère, ça me serait égal. Je serai chez vous dans une heure.

— Mais je n'ai pas le temps aujourd'hui...

— A votre guise, dit-il en haussant les épaules avant de remettre son chapeau. Je suis certain que Mlle Harlow sera heureuse de m'accorder du temps, puisque vous ne le pouvez pas.

— Très bien, très bien ! Retrouvons-nous dans une heure. Mais j'espère que vous êtes prêt, désormais, à être plus explicite sur vos critères ?

— Ne vous inquiétez pas, je serai clair comme de l'eau de roche !

Sur ces mots, il s'approcha de la voiture où attendait Geraldine et porta un doigt à son chapeau, puis il descendit la rue sans se retourner. Belinda le regarda s'éloigner, plutôt frustrée que son petit divertissement cesse aussi brusquement, mais elle espérait lui avoir cloué le bec. Trouver une épouse était une affaire sérieuse, qui sollicitait beaucoup de réflexion et d'efforts. S'il devait se marier pour des questions d'argent, elle allait s'assurer qu'il le mérite d'abord !

Elle retourna vers la voiture, demanda au cocher de les conduire à l'hôtel de Geraldine et s'installa à l'intérieur.

— Qu'avez-vous pensé du marquis ?

— Il est plutôt bien de sa personne, répondit Geraldine avec la neutralité d'un diagnostic. Mais l'apparence n'a pas d'importance. Ce qui importe, c'est ce qui bat à l'intérieur, ajouta-t-elle en pressant la main sur son cœur.

— Je vois, murmura Belinda, regrettant que le marquis ne puisse surprendre leurs propos. Et... ce qui bat à l'intérieur de lord Trubridge ne vous a pas semblé satisfaisant ?

— Non. Il n'est pas sérieux, lady Featherstone. Il ne s'intéresse à rien de ce qui est important. J'ai essayé de parler de l'avenir de l'Empire, et il n'a fait que des remarques désinvoltes. Il ne lit que des romans, et pourtant il ne semble même pas éprouver le désir de discuter littérature. De plus, il est évident qu'il n'entend rien à la poésie, ajouta-t-elle avec un reniflement vexé.

— Il semblerait, en effet, concéda Belinda en gardant un ton pénétré à dessein. Il nous faudra continuer à chercher, ma chère, conclut-elle, se penchant en avant pour tapoter la main gantée de la jeune fille en un geste d'encouragement.

* * *

Au moment où Belinda rentrait chez elle pour rencontrer Trubridge, elle avait décidé que la meilleure défense était l'attaque. Aussi le cueillit-elle sitôt qu'il franchit le seuil de son salon.

— Je vous accorde un quart d'heure, lord Trubridge, déclara-t-elle. Je dois partir très vite, car, comme je vous l'ai dit, je suis attendue à la réception de la duchesse de Margrave, à Grosvenor Square. Je ne puis être en retard, et vous ne le voudriez pas non plus, car je vais y retrouver quelques partis potentiels pour vous.

— Voilà qui éveille ma méfiance, rétorqua-t-il sèchement.

— Vous n'avez pas apprécié Mlle Hunt ? répliqua-t-elle aussitôt avec un air offensé. Mais vous avez insisté sur l'intelligence, et sans le moindre doute Mlle Hunt est intelligente. Tout à fait cultivée. Elle est diplômée de Radcliffe, *summa cum laude*, il me semble.

— Si je voulais discuter de l'avenir désastreux du monde tous les matins, Mlle Hunt ferait l'affaire. Mais ce n'est pas ce que je veux.

— Cependant elle est jolie, n'est-ce pas ?

— J'imagine, mais...

— Elle est également extrêmement riche, plus que Carlotta, ou même Rosalie. Et elle souhaite faire un mariage pour les mêmes raisons que vous. Elle ne peut hériter jusqu'à ce qu'elle se marie, voyez-vous, et elle a de grands projets en ce qui concerne l'usage de sa fortune.

Il leva aussitôt la main.

— Ne me dites rien. Je ne doute pas qu'elle ait de merveilleuses idées sur la façon d'utiliser son argent pour améliorer le cours du monde, mais...

— Vous ne voulez pas que le monde soit meilleur ? l'interrompit Belinda, amusée.

— Et quelle importance, que je le veuille ou non ? Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué, le monde est très imperméable au changement. C'est plutôt gênant pour des gens comme Mlle Hunt, mais c'est ainsi.

— Et vous ne pensez pas qu'il est possible d'améliorer les choses ?

— Pas en répétant en permanence à quel point elles sont épouvantables. Et, comme je vous l'ai déjà dit, je n'en attends pas autant de la vie. Je vous garantis que jour après jour, petit à petit, on peut améliorer les choses dans son propre cercle. Dans son village, peut-être, ou...

— Et que faites-vous en ce sens ? coupa-t-elle. Comment améliorez-vous les choses dans le village de... Où est votre domaine dans le Kent ?

— Près de Maidstone. Et si vous cessiez de m'interrompre sans cesse, je vous dirais que si je disposais des fonds pour faire de Honeywood un grand domaine, cela ferait une énorme différence dans la vie des gens de la campagne environnante, j'en suis conscient. Mais je ne dispose pas de ces fonds. Et, non, avant que vous ne posiez la question, les revenus de ma rente n'y suffisent pas. Si je choisissais d'y vivre moi-même, je pourrais y consacrer ma rente, à condition que j'en dispose

toujours. Mais elle serait insuffisante pour améliorer le quotidien des gens qui y vivent, pas avec les prix très bas du grain et des loyers des fermages. Une grosse rentrée d'argent pourrait seule faire la différence.

Belinda était stupéfaite.

— Mais votre père est incroyablement riche. Il vous aiderait certainement...

— Non.

— Mais s'il savait que vous avez besoin d'argent, pas pour vous, mais pour votre domaine...

Elle s'arrêta en voyant sa mâchoire se crispier. Mais si elle devait lui trouver une épouse, il fallait qu'elle en sache plus à son sujet. Aussi persévéra-t-elle :

— Si vous lui demandiez l'argent...

— Non, trancha Trubridge en plongeant ses yeux étincelants de colère dans les siens. Je vous l'ai dit : je ne demanderai jamais rien à Landsdowne. J'espère que c'est clair, cette fois.

Elle ignorait comment son père avait pu le mettre dans pareil état, mais elle n'allait pas l'apprendre en insistant.

— Très bien. Revenons donc au sujet qui nous occupe...

Il se détendit aussitôt, et la colère disparut de ses yeux.

— Avec plaisir. Je disserterais volontiers sur l'avenir du monde, j'envisagerais le mariage avec Geraldine Hunt et je dévalerais une colline dans un tonneau planté de clous plutôt que de parler de Landsdowne.

— Eh bien, nul besoin d'envisager le mariage avec Geraldine, dit-elle en soupirant, puisque vous ne vous intéressez pas à elle. Et puisqu'elle ressent la même chose pour vous, ne put-elle s'empêcher d'ajouter.

— Dieu merci. Les déclamations spontanées de poésie dans les lieux publics me seront donc épargnées.

Ce souvenir de Geraldine récitant Blake à la National Gallery fut plus que Belinda ne put supporter, et elle éclata de rire.

— Vous auriez dû voir votre tête, ça n'avait pas de prix !

Trubridge ne fit pas écho à son hilarité. Au contraire, il croisa les bras et attendit qu'elle se calme.

— Allons, Trubridge, reconnaissez que c'était amusant, aujourd'hui !

— Pour vous, je veux bien le croire, puisque c'était à mes dépens !

— Certes.

— Mais cela ne respecte en rien les termes de notre contrat.

Belinda tressaillit, mais fit de son mieux pour paraître surprise.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire. Mon activité n'est pas une science exacte. Il faut essayer, essayer et essayer encore. Il n'existe aucun moyen de prédire les résultats d'une rencontre. En particulier lorsqu'un client refuse de fournir les informations requises.

— Au contraire, dit-il en décroisant les bras et en se dirigeant vers elle. Je pense que vous aviez prévu avec exactitude les résultats de la rencontre d'aujourd'hui, tout comme ceux de vendredi dernier. Et je ne peux m'empêcher de me demander pourquoi vous me présentez des personnes qui ne me plairont pas, alors que vous le savez pertinemment.

Belinda haussa le menton pour affronter son regard.

— Si vous ne me permettez pas de vous interroger, comment puis-je déterminer quel genre de femme pourrait vous plaire ?

— Eh bien, vous pourriez trouver la réponse en regardant dans un miroir.

Stupéfaite, Belinda le dévisagea, et il lui offrit une sorte de grimace maladroite en réponse à son silence.

— Difficile à croire, je sais, puisque vous ne faites pas grand cas de moi. Mais c'est ainsi.

— Je...

Elle s'interrompit, oubliant ce qu'elle voulait dire. Il semblait incroyable qu'elle fût le genre de femme qui lui plaisait. C'en était même risible.

Il se rapprocha encore plus près d'elle, et elle prit conscience de choses qu'elle n'avait jamais remarquées : l'anneau noir qui bordait ses iris, et ses cils extrêmement fournis. Ainsi que l'arôme épicié et frais de son eau de toilette mêlée à la chaleur de son corps.

Il la dévisageait avec aplomb. Elle en fut contrariée, mais ne put se détourner.

— Vous semblez vouloir vous divertir à mes dépens, en fait, poursuivit-il, et je dois reconnaître que c'était très drôle. Riez si vous en avez envie, ça m'est égal, ajouta-t-il en lui effleurant le visage.

A sa grande surprise, cette caresse légère l'embrasa tout entière. Son esprit commença à s'embrumer, et rire était bien la dernière chose dont elle avait envie tandis que ses doigts remontaient de sa joue à son oreille.

— Voyez-vous, poursuivit-il en enroulant une boucle autour de son doigt, j'ai toujours eu un faible pour les brunes aux yeux bleus. C'est mon talon d'Achille.

Belinda fut alors submergée par un flot de sensations qu'elle n'avait pas éprouvées depuis des années : frissons dans le dos, palpitations et tension dans tout son corps.

De sa joue, sa main glissa vers sa nuque, et elle tenta désespérément de se reprendre.

— De... de nombreux clients sont attirés par des traits physiques particuliers. Soyez assuré que je tiendrai compte de cette information.

— C'est parfait, murmura-t-il tout près, mais je ne suis toujours pas convaincu que vous ayez compris ce que je recherche.

Il fallait qu'elle l'arrête, qu'elle le repousse... qu'elle fasse quelque chose, n'importe quoi ! Mais sa raison avait beau l'inciter à agir, elle semblait incapable de faire le moindre mouvement.

— Et que dois-je comprendre ? demanda-t-elle tout en faisant un effort surhumain pour retrouver le fil de ses pensées. Je vous propose pourtant de trouver exactement ce que vous cherchez, une jeune fille brune...

— Je ne suis pas d'accord, coupa-t-il en lui caressant la joue.

Sa main eut beau lui sembler brûlante, elle se mit à frissonner.

— Vous ne me donnez pas du tout ce que je cherche.

Dieu du ciel, qu'est-ce qui n'allait pas, chez elle ? Elle n'était tout de même pas une jeune vierge effarouchée. Des hommes lui avaient déjà fait des avances, et elle n'avait jamais eu de problème pour les remettre fermement à leur place. Mais cet homme, qui ne lui plaisait même pas, la faisait littéralement fondre.

Elle recula et tenta de reprendre le contrôle de la situation.

— Je vais dans le sens des critères que vous m'avez fournis : riche, jolie, désireuse de faire un mariage d'argent. Vos préférences quant à l'aspect physique exceptées, qu'y a-t-il d'autre ?

— Vous avez oublié une chose, insista-t-il, si près d'elle que ses lèvres effleuraient les siennes. La plus importante.

Elle n'avait pas les idées assez claires pour imaginer ce qu'elle avait bien pu oublier.

— Et qu'est-ce ?

Il passa son bras libre autour de sa taille et l'attira brusquement contre lui.

— Ceci, répondit-il.

Et il l'embrassa.

La sensation de ses lèvres sur les siennes déclencha une vague de plaisir dans tout son corps, un émoi si inattendu qu'elle poussa un cri étouffé. Il avait réveillé le désir en elle, et celui-ci s'épanouissait en pure pulsion charnelle, embrasant chaque cellule de son être.

Je ne veux pas, non !

Le déni avaient beau lui traverser l'esprit, elle se cramponna aux revers de sa veste et l'attira contre elle, avide de caresses qu'elle croyait ne plus jamais désirer. Une bouche d'homme délicieuse ouverte sur la sienne, des bras autour d'elle, la force brute d'un corps... Elle croyait avoir laissé tout cela derrière elle il y avait bien longtemps, mais cet homme lui prouvait qu'elle avait tort. En cet instant, dans ses bras, son corps était mû par sa volonté propre, la raison était oubliée, les amères leçons du passé s'évanouissaient tels des fragments d'écume dispersés par le vent.

Elle entrouvrit les lèvres et, aussitôt, il intensifia son baiser, caressant sa langue avec la sienne, enflammant toujours plus son désir. Elle lâcha sa veste et se hissa sur la pointe des pieds, enroulant les bras autour de son cou pour le serrer d'encore plus près.

Il émit alors un grognement rauque et posa les mains sur ses fesses, la soulevant du sol pour presser ses hanches contre les siennes. Avec une telle intimité, on ne pouvait se tromper sur son intérêt, ce qui permit à Belinda de se reprendre un peu.

Elle se détourna pour mettre un terme à leur baiser, et elle entendit sa propre respiration hachée quand elle appuya son front contre son épaule. Il était aussi essoufflé qu'elle, et elle se demanda si son cœur palpait dans sa poitrine avec autant de violence que le sien.

Il la reposa sur le sol, mais, quand elle tenta de s'écarter, il la retint. Une main passée autour de sa taille, l'autre lui caressant le dos, il déposa un baiser dans ses cheveux.

L'évidence s'imposa alors à Belinda. Non seulement elle avait laissé un homme qu'elle connaissait à peine se livrer à des privautés inacceptables, mais encore elle l'avait encouragé. Elle avait même savouré cette audace. L'excitation avait disparu. Et ce qui était pire, cet homme était un client.

Elle tenta de le repousser avec plus de vigueur, mais, vu qu'il semblait ne pas vouloir céder, elle plongea ses yeux dans les siens.

— Lâchez-moi, dit-elle en essayant de faire passer du dédain dans sa voix.

Mais elle ne réussit qu'à murmurer son injonction.

Il s'écarta néanmoins.

— Voilà, dit-il, un peu moins sûr de lui, j'espère que j'ai clarifié ce que je cherchais ?

Sur ces mots, il tourna les talons et sortit, laissant derrière lui une Belinda stupéfaite et tout à fait mortifiée.

Chapitre 9

Nicholas sortit en trombe de la maison de Belinda, le corps en feu et toute raison envolée. Sans être un fin connaisseur des convenances, il aurait parié qu'embrasser la femme qui tentait de vous trouver une épouse n'était pas une attitude encouragée. Il se souciait peu de ce genre de considérations, mais pas elle. Bon sang, elle le prenait déjà pour un moins que rien ! Ce n'était pas en se jetant sur elle et en l'embrassant qu'il remonterait dans son estime.

Il s'arrêta devant la voiture de Conyers. Le cocher lui tenait la portière ouverte. Après un instant de réflexion, il lui fit un signe de dénégation.

— Je crois que je vais marcher, Smythe. Partez devant.

— Très bien, milord, dit le cocher en refermant la portière. Mais il fait un peu froid pour marcher.

— C'est parfait, au contraire, marmonna Nicholas en s'éloignant. Me rafraîchir les idées, c'est exactement ce dont j'ai besoin.

Belinda s'était divertie à ses dépens, à deux reprises, et il avait seulement voulu inverser les rôles. Et voilà qu'il s'était déclaré malgré lui.

Quelle bêtise ! Il s'était montré vulnérable devant une femme qui le méprisait. Il était même surpris qu'elle ne l'eût pas giflé avant de le renvoyer.

Mais elle ne l'avait pas fait. Nicholas s'arrêta soudain de marcher. Il venait d'embrasser Belinda Featherstone, la veuve la plus respectable de Londres, pétrie de droiture et de sens moral, qui méprisait ouvertement les débauchés. Et, au lieu de lui assener un bon soufflet pour la liberté qu'il avait prise, elle lui avait rendu son baiser. Elle avait passé les bras autour de son cou, entrouvert les lèvres... et l'avait embrassé passionnément.

Il sourit, satisfait malgré lui, mais cette petite victoire fut aussitôt ternie par la pensée qu'il recevrait sans doute, dès le lendemain, une lettre lui signifiant la fin de leur arrangement. Or, sans son soutien, pas d'épouse... D'un autre côté, si elle poursuivait leur collaboration, ce serait sans doute pire. Chaque fois qu'il s'approcherait d'elle, le désir serait au rendez-vous, c'était inévitable. Il avait donc le choix entre le célibat et la torture des sens.

* * *

Les après-midi de la duchesse de Margrave comptaient parmi les plaisirs les plus attendus de la saison, car on y croisait autant de dames que de gentlemen. Si les hôtessees réussissaient généralement à peupler leur salon de dames, c'était une tout autre affaire de persuader ces messieurs de venir. Non

seulement il leur fallait pour cela renoncer aux courses, jeux de cartes et séances d'essayage chez le tailleur, mais en plus, c'était pour se voir présenter des candidates au mariage. En conséquence, bien des hôtesse héritaient des célibataires les plus désespérés et les moins séduisants.

Cependant, la duchesse de Margrave était bien plus subtile, et aussi plus futée, que la plupart des hôtesse de Londres. Elle veillait à ce qu'il y ait à disposition quantité de viandes et fromages, proposait des bordeaux goûteux à côté du champagne, et se donnait beaucoup de mal pour convier des jeunes femmes intelligentes, d'agréable compagnie et jolies à regarder. Il n'en fallait pas davantage pour attirer ces messieurs.

Belinda était toujours invitée à ces réunions. La duchesse était une amie proche, et ces occasions offraient le cadre rêvé à ses activités. Aujourd'hui, cependant, elle prêtait peu d'attention aux cibles éventuelles. Un unique client occupait ses pensées, et elle avait peu d'espoir de l'associer à quiconque. D'ailleurs comment l'aurait-elle pu, avec ce qui venait de se passer une heure plus tôt ? Ses lèvres brûlaient encore de ses baisers.

Elle avait gardé la sensation de sa bouche sur la sienne, la chaleur de ses mains sur ses hanches, et l'intensité de son étreinte. Un désir incongru la taraudait toujours, menaçant de lui faire perdre tout sens des convenances — comme lui. Elle frémit en se remémorant la façon dont elle s'était jetée à son cou et lui avait rendu son baiser.

Quelle mouche l'avait piquée ? Comment avait-elle pu se laisser aller de la sorte ? En dépit de son expérience, de la souffrance et de l'humiliation qu'elle avait subies avec Featherstone, elle avait accepté les avances d'un homme qui, malgré ses allégations, paraissait ressembler en tout point à son défunt mari. Non seulement elle avait cédé au baiser de Trubridge, mais elle l'avait apprécié... Elle s'était livrée avec un abandon qu'elle n'avait pas éprouvé depuis ses dix-sept ans. Après cela, elle devrait lui trouver une épouse ? Non, c'était hypocrite, risible et au-dessus de ses forces.

Elle aurait voulu mettre un terme à leur arrangement, mais il se rabattrait aussitôt sur Rosalie, elle en était sûre. Or, après ce qui s'était passé cet après-midi, il était évident que jamais cette jeune fille romantique ne trouverait le bonheur auprès de Trubridge. La seule option de Belinda était de le diriger vers une femme qui lui conviendrait mieux, et qui trouverait son compte dans cette alliance.

Mais qui ? Tout en scrutant l'assemblée, elle essayait de se représenter l'une de ces jeunes femmes ravissantes avec Trubridge, et n'y parvenait pas. Comment le recommander à une jeune fille, alors qu'il était douteux qu'il fasse un mari attentionné et fidèle ? Ce baiser aujourd'hui ne l'avait-il pas amplement prouvé ?

La duchesse de Margrave s'approcha d'elle, sa silhouette gracieuse se faufilant parmi ses invités. La duchesse n'était pas ce qu'on appelait une beauté. En fait, bien des gens la trouvaient banale, mais, à ce moment précis, avec ses cheveux d'un blond vénitien illuminés par soleil de l'après-midi, elle était tout à fait charmante. Si seulement son mari pouvait la voir ainsi, songea Belinda avec amertume. Mais c'était impossible, car le duc de Margrave vivait au Kenya.

La duchesse tourna la tête pour sourire à l'un de ses invités. Un sourire qui fit souffrir Belinda, car elle seule savait que la bonne humeur de la duchesse était factice. Son union avec Margrave constituait le plus grand échec de sa carrière de marieuse.

Elle avait présenté le duc à Edie quatre ans auparavant, convaincue qu'ils feraient un couple heureux. Le duc l'avait assurée à plusieurs reprises de son affection inaliénable pour la jeune femme, et il avait promis de tout faire pour la rendre heureuse. Cependant, sitôt que ses dettes avaient été épongées par la dot considérable d'Edie, Margrave avait quitté sa femme pour partir en Afrique. Il n'était pas revenu une seule fois en quatre ans, laissant son épouse esseulée et sans enfant, indifférent, semblait-il, à la position humiliante dans laquelle il la mettait.

Quand Belinda avait encouragé leur union, elle n'aurait jamais imaginé que leur mariage s'effondrerait juste après la lune de miel. Jusqu'alors, jamais elle n'avait douté de son intuition.

Tu peux parfois te tromper, Belinda.

La phrase de Nancy, lors du bal, lui revint en mémoire. Elle s'était trompée avec les Margrave, mais elle ne voulait pas commettre la même erreur avec Trubridge. Elle scruta les feuilles de thé au fond de sa tasse. Comme elle aurait voulu y lire le nom de la fiancée parfaite ! Elle ne voulait pas d'une autre Edie sur la conscience.

Belinda fut soudain assaillie de doutes sur son jugement, ses capacités et même le bien-fondé de son activité. Si tous les mariages auxquels elle avait contribué n'étaient pas des modèles de réussite, elle ne s'était jamais posé ce genre de questions auparavant, même après le naufrage des Margrave. Et voilà qu'elle perdait pied. Tout ça à cause d'un homme, et d'un baiser volcanique...

— Quelque chose ne va pas, Belinda ?

Elle sursauta et se retrouva face à la duchesse.

— Edie, répondit-elle en ignorant sa question, quelle charmante réunion !

— Je vous remercie, mais si vous êtes sincère, pourquoi restez-vous seule dans un coin, avec cette tête d'enterrement ?

— Je suis désolée, c'est impoli de ma part ! Mais je suis préoccupée, aujourd'hui.

— J'en suis navrée. Qu'est-ce qui vous chagrine ?

Le baiser d'un dépravé. Comment réagirait la duchesse, si elle l'avouait tout haut ?

— Je m'occupe d'un client difficile, répondit-elle. Et j'ai du mal à l'orienter vers une jeune femme qui lui conviendrait...

— Ah ! Parlez-vous de lord Trubridge ? Allons ! ajouta-t-elle aussitôt devant l'air surpris de Belinda. Vous pensez que personne ne sait qui a pris le thé avec qui au Claridge, vendredi dernier ? Mais vraiment, Belinda ! Carlotta Jackson ?

Belinda éclata de rire, soudain moins maussade en repensant à ce thé.

— Je pensais que Carlotta lui correspondrait.

— Seigneur... Le haïssez-vous à ce point ?

Le souvenir du baiser lui rappela que ce n'était pas exactement de la haine que lui inspirait lord Trubridge.

— Je ne devrais même pas chercher à le caser avec une charmante héritière, Edie. Cet homme jouit d'une triste réputation.

— Même ce genre d'homme ne mérite pas qu'on lui inflige Carlotta, répliqua Edie en fronçant son nez couvert de taches de rousseur.

— Je ne suis pas certaine d'être de votre avis. Son père a supprimé le versement de sa rente, voyez-vous, et il ne cherche à se marier que parce qu'il y est obligé.

— Oui, je l'ai lu dans *Haute Société*. Comme tout le monde, si l'on en croit l'étendue des commérages sur le sujet. Mais je suis plutôt surprise que vous ayez accepté de l'aider. Vous avez toujours eu si mauvaise opinion des coureurs de dot !

Belinda soupira en tendant sa tasse à thé à un valet de pied.

— Je n'ai pas vraiment eu le choix. C'est une longue histoire, mais je ne vais pas vous ennuyer avec cela, ajouta-t-elle en voyant qu'Edie s'appêtait de toute évidence à demander des détails. J'ai décidé de prendre Trubridge en charge, mais, de mon point de vue, ce ne serait que justice s'il se retrouvait lié avec une personne épouvantable.

— D'où Carlotta !

— Vous avez compris. Mais cela ne se fera pas. Il n'a pas été séduit, à vrai dire.

— La saison ne fait que commencer. Il reste bien assez de temps pour lui trouver quelqu'un qui lui convienne.

— Le plus tôt sera le mieux, en ce qui me concerne, déclara Belinda avec véhémence. Et cela plairait aussi à Trubridge, car il veut se marier le plus vite possible. La question est : avec qui ?

— Pourquoi ne viendriez-vous pas avec lui à ma partie de campagne de Highclyffe ? Elle aura lieu dans quinze jours, la semaine avant la Pentecôte. Il y aura au moins une quarantaine de personnes, dont quelques jolies filles avec de belles dots ! L'une d'elles serait peut-être assez détestable pour faire l'affaire, ajouta-t-elle avec un clin d'œil.

— Vous n'invitez jamais de personnes détestables à vos parties...

— Mon Dieu, est-il donc si terrible que cela ?

— C'est un débauché.

Si elle répétait ce mot encore et encore, le souvenir de ce baiser cesserait peut-être enfin de lui brûler les lèvres.

— Peut-être, mais je serais néanmoins ravie que vous veniez avec lui, insista Edie. Il semble n'y avoir jamais assez de célibataires dans ces occasions. Et en dépit de vos scrupules envers les mariages d'argent, il y a des gens à qui cela convient tout à fait. Moi, par exemple, affirma la duchesse tout en détaillant ses invités.

— Pardon ? s'exclama Belinda, stupéfaite, tout en remarquant le petit sourire qui se dessinait sur le profil de son amie. Etes-vous vraiment satisfaite ainsi, avec Margrave en Afrique et vous ici !

— Et pourquoi pas ? répliqua Edie en riant. Très chère Belinda, vous avez l'air si choquée ! N'avez-vous jamais imaginé que c'est exactement ce genre d'union que je désirais ?

— Non, avoua Belinda, toujours interloquée. Peut-être parce que... parce que vous sembliez pleine d'espoir, pendant vos fiançailles. Elles ont été courtes, je le sais, mais vous m'aviez assuré, ainsi qu'à votre père, à votre mère, à tout le monde, que vous vous entendiez à merveille. Sans être fous amoureux, certes, mais très attachés...

— Qu'aurions-nous pu dire d'autre ? Père ne m'aurait jamais permis d'épouser Margrave si nous avions révélé la vérité sur notre union. Et si nous avions joué la comédie de l'amour fou, vous ne l'auriez jamais cru. Dans le cas contraire, vous auriez insisté pour que nous ayons de longues fiançailles afin d'être sûrs l'un de l'autre, et vous auriez convaincu mes parents de nous faire attendre. Mais ce n'était pas dans nos plans, aussi avons-nous opté pour l'affection et la considération comme la meilleure stratégie.

— Attendez..., dit Belinda en levant une main pour arrêter le flot du discours de son amie. Vous voulez dire que Margrave et vous aviez combiné ce mariage ? Vous aviez tout prévu ?

— Oui, ma chère.

La duchesse considéra sa coupe de champagne, et la vida d'un trait avant de regarder Belinda droit dans les yeux.

— Nous avons conclu un mariage d'argent, selon les termes habituels : je serais duchesse, il recevrait la moitié de ma fortune, nous vivrions ensemble quelques semaines pour la galerie, puis nous mènerions chacun notre vie de notre côté.

Belinda dévisagea son amie avec stupéfaction. Les mots de Trubridge résonnèrent dans son esprit.

Comment se faisait-il qu'il ait eu connaissance de cet arrangement, et pas elle ? Avait-il simplement émis une hypothèse ? Ou était-elle si obnubilée par les résultats de son activité qu'elle ne voyait pas l'évidence ?

— Mais pourquoi, Edie ? demanda-t-elle après un moment. Pourquoi épouser un homme dans de

telles conditions ?

— C'était presque la fin de la saison, répondit-elle en haussant les épaules, et vous savez très bien que je n'avais pas ébloui Londres avec mon charme incomparable, lors de mes débuts.

Belinda fit mine de se récrier, mais Edie l'interrompit.

— Ne vous inquiétez pas. Je sais fort bien que je n'étais pas la plus jolie des héritières, et encore moins la plus douce, déclara-t-elle avec un sourire en coin. Même si je suis sans doute la plus grande. Bref, mon père voulait rentrer à New York, et moi, c'était bien la dernière chose que je désirais. Quand vous m'avez présentée à Margrave, nous avons découvert que nous pouvions nous aider l'un l'autre, aussi avons-nous donc conclu un mariage de convenance. C'était la réponse à mes prières, Belinda ! Je redoutais de rentrer. Vous savez comment est New York, pour les nouveaux riches comme nous.

— Oui, répondit-elle sans hésiter. Mais j'aurais préféré que vous me le disiez avant. J'ai été bourrelée de remords en pensant combien vous deviez être malheureuse.

— Oh non, je vous en prie ! s'exclama Edie, incrédule. Je ne vous ai rien dit parce que j'avais peur de perdre votre amitié en vous ayant trompée, et en choisissant mon mari d'une manière si calculée. Et plus le temps passait, moins il me semblait important de vous dire la vérité. Je ne me suis pas rendu compte que j'étais un poids sur votre conscience. Si je l'avais su, je vous aurais tout avoué bien plus tôt, ajouta-t-elle en scrutant Belinda. M'en voulez-vous ?

— Non, je suis trop choquée pour cela. Je suis... je suis... oh, je ne sais pas ! Je crois que j'ai besoin d'un verre, conclut-elle en se passant la main sur le front.

— Mais, Belinda, vous ne buvez pas d'alcool ! s'exclama Edie en riant.

— Je vais faire une exception, dit-elle en regardant autour d'elle.

Elle repéra un valet portant un plateau de coupes de champagne et en prit une.

— Après la journée que j'ai passée, n'importe qui aurait besoin d'un verre, ajouta-t-elle en grimaçant à la première gorgée.

— Vous avez toujours l'air d'ingurgiter de l'huile de foie de morue, quand vous buvez. Donc, si ce n'est pas moi, qu'est-ce qui vous perturbe au point que vous ayez besoin de champagne ?

— Je suis devenue si sûre de moi..., murmura-t-elle en regardant l'assistance. Mais je commence à croire, aujourd'hui, que je ne comprends plus rien sur moi-même, ou sur quiconque.

— Cela ne vous ressemble pas du tout.

— N'est-ce pas ? demanda-t-elle en avalant une autre gorgée avec une nouvelle grimace. Dire que pendant tout ce temps, depuis le départ de Margrave en Afrique, je vous croyais secrètement malheureuse, vous efforçant de faire bonne figure en société !

— Personne ne semble me croire quand j'affirme le contraire. Ni ne s'imagine qu'une femme puisse être tout à fait heureuse sans homme.

— Etes-vous heureuse ?

— Bien sûr ! Qui ne le serait, avec des rentes considérables, une position sociale des plus enviées, une maison luxueuse à Grosvenor Square, plusieurs propriétés à la campagne et la liberté de tout gérer par moi-même sans un mari dans les pattes ?

— Et le duc ? Est-il également satisfait ?

— Oh oui, répondit Edie avec un sourire malicieux. Si tel n'était pas le cas, sa sœur me le rappellerait aussitôt, et m'en tiendrait pour responsable, soyez-en sûre. Non, Margrave et moi ne pourrions être plus heureux. En ce qui nous concerne, vivre chacun sur un continent différent est la parfaite recette du bonheur conjugal.

— Edie, ce n'est pourtant pas ce que je voulais pour vous !

— Vous êtes trop gentille, dit la duchesse en lui passant le bras autour de l'épaule, mais moi, c'est ce que je voulais. Et vous plus que tout autre devriez comprendre à quel point il est merveilleux d'être une femme indépendante et aisée.

— Certes, mais je ne l'ai pas choisi, admit Belinda.

— Moi, si, déclara Edie avant de boire une gorgée de champagne. Tenez, vous rendez-vous compte à quel point je vous ai simplifié la vie ? Il vous suffit de trouver une femme comme moi pour Trubridge.

— La situation n'est pas si simple.

— Belinda, ma chérie, vous savez ce que veut Trubridge. Si cela ne vous plaît pas, c'est parce que vous êtes une incorrigible romantique.

— Je ne suis pas romantique !

— Bien sûr que vous l'êtes. Vous adorez la romance. Pourquoi arrangeriez-vous des mariages, autrement ? Sans compter que vous vous étiez entichée d'un séducteur tel que Featherstone, avec l'espoir de le faire changer.

— Peut-être, mais j'étais naïve et stupide. J'ai bien changé, depuis...

Mais l'image de Trubridge lui revint en mémoire, et Belinda sentit qu'elle s'empourprait, comme la jeune fille naïve qu'elle prétendait ne plus être. Excédée par ses propres réactions, elle enfouit le visage dans ses mains avec un gémissement de désespoir.

— Vous sentez-vous bien ? s'inquiéta Edie.

Belinda secoua vaguement la tête pour toute réponse, et fit de son mieux pour la cacher — car elle était sûre d'être rouge comme une pivoine. Pourquoi fallait-il que ce maudit Trubridge réveille en elle un désir qu'elle croyait avoir endormi depuis des années ?

Mais elle n'y céderait pas ! Elle n'aimait pas Trubridge, et n'avait aucun respect pour lui. Il était insensé et stupide de ressentir quoi que ce soit pour un tel homme.

* * *

Belinda attendit dix jours avant de proposer un nouveau rendez-vous à Trubridge. Elle les avait mis à profit pour tenter d'oublier leur baiser, et, même si elle n'avait que partiellement réussi, elle savait qu'elle ne pouvait éviter éternellement ce client.

Qu'elle l'ait jugé indigne de la plupart des jeunes héritières, tout en ayant chaviré sous son baiser, était une contradiction qu'elle préférait ne pas approfondir. Ce genre d'homme la fascinait inexplicablement, c'était évident, mais elle faisait de son mieux pour taire ses propres désirs.

Belinda redoubla d'efforts dans ses recherches de la fiancée « idéale » : plus elles étaient épouvantables, plus elles lui semblaient parfaites. Elle lui prépara un calendrier des événements où il aurait le plus de probabilités d'en rencontrer. Au bout des dix jours, elle se sentit assez maîtresse d'elle-même et de la situation pour l'inviter chez elle. Au jour dit, elle était certaine d'être aussi indifférente à ses charmes que lors de leur première rencontre.

Mais, dès qu'il passa la porte, toutes ses convictions s'évanouirent.

Sa large carrure lui rappela la force de ses bras, qui l'avaient soulevée sans le moindre effort. La vue de sa bouche si sensuelle fit naître en elle une vague de chaleur. Il avait déjà ôté ses gants, et ses mains nues lui rappelèrent ce qu'elle avait éprouvé lorsqu'il avait pris ses hanches et pressé son entrejambe contre...

— Vous souhaitiez me voir ?

Sa voix tira Belinda de ces réminiscences fiévreuses, et elle s'efforça de reprendre contenance.

— Oui, répondit-elle tout en se tournant vers son majordome qui attendait près de la porte. Le thé, Jervis, je vous prie.

Puis elle reporta son attention vers Trubridge.

— Et si nous prenions un siège ?

Elle indiqua la table à thé où elle avait déjà disposé son carnet de rendez-vous, son registre de clients et son nécessaire d'écriture, soulagée qu'elle soit assez large pour faire barrière entre eux. Ce besoin d'une limite physique lui prouva que dix jours n'avaient pas été suffisants.

Trubridge aurait sans doute été flatté, s'il avait pu lire dans ses pensées, mais heureusement, un coup d'œil rapide au miroir lui montra qu'elle affichait son air habituel. Quand elle s'assit, elle remercia le ciel, car ce qu'elle éprouvait restait caché sous son air poli et professionnel. Elle lui indiqua la chaise en face d'elle, prit de quoi écrire.

— Mon amie la duchesse de Margrave organise une partie de campagne dans sa demeure du Norfolk. Elle a eu la gentillesse de m'inviter, et a suggéré que vous m'accompagniez. La fête aura lieu dans une semaine, et durera jusqu'au jeudi suivant. Il y aura beaucoup de monde, et la duchesse m'assure que plusieurs jeunes invitées pourraient vous convenir.

— Elles conviendraient à ma façon de penser, ou à la vôtre ? demanda-t-il sèchement.

Belinda sourit. S'il croyait atteindre son sens moral, il se trompait. Elle était si pressée de le voir marié que ses motivations n'importaient même plus pour elle.

— Plus vous rencontrerez de jeunes filles, plus vous aurez de chances de trouver quelqu'un qui...

Elle se tut, car elle sentait qu'elle rougissait, mais elle s'obligea à terminer sa phrase :

— ... qui vous attire.

Il ne répondit pas, et elle leva les yeux vers lui. Mais elle ne dépassa pas la vision de sa bouche, remontée par un soupçon de sourire, et elle baissa aussitôt les yeux. Impossible de rester indifférente, si elle regardait sa bouche ! Aucune femme ne l'aurait d'ailleurs pu, après un pareil baiser.

— Comme vous n'avez jamais rencontré la duchesse, reprit-elle en essayant de se concentrer, je pense qu'il serait préférable que nous descendions dans le Norfolk avant les autres invités. Je pourrai ainsi vous présenter avant leur arrivée. Je vais consulter les horaires des trains pour Clyffeton, m'entretenir avec la duchesse, et vous tiendrai informé de celui que nous prendrons. J'espère que cela vous convient ?

Sans attendre de réponse, elle prit des notes dans son carnet, comme s'il avait donné son accord.

— D'ici là, il serait bon d'être vu au théâtre et à l'opéra. Vous séjournerez chez lord Conyers, si je ne m'abuse ?

— En effet.

— Excellent. Lord Conyers est très estimé dans la haute société, et il dispose d'une loge à Covent Garden. Si vous y êtes vu en sa compagnie, cela redorera votre blason. Plus on vous rencontrera dans des lieux respectables, auprès de gens respectables, plus le récit de votre aventure avec Elizabeth Mayfield se nuancera. Pensez-vous pouvoir assister à une représentation, cette semaine ?

— Cela dépend. Irez-vous aussi ?

Belinda se figea, son porte-plume en suspens au-dessus de l'encrier.

— Ce ne serait pas très avisé.

— Sans doute, mais j'apprécierais bien plus l'opéra en votre compagnie.

Elle fut sincèrement ravie de l'entendre, mais il lui parut vital d'avoir soudain l'air très affairé.

Elle trempa sa plume dans l'encre, et prit des notes qui n'avaient aucun sens. En croisant les doigts pour qu'il ne fût pas doté du talent de déchiffrer une écriture à l'envers.

— Vous passeriez aussi un meilleur moment si vous étiez avec moi, reprit-il sans se laisser décourager par son silence. Je suis bien plus amusant que les Walkyries de Wagner ou le Figaro de Rossini.

— Ce ne serait pas très avisé, répéta-t-elle tout en griffonnant.

Le disait-elle à l'intention de Trubridge ou pour elle-même ? Elle n'aurait su le dire.

— Il nous faut aussi parler d'Ascot. Comme vous le savez, la semaine des courses commence tout juste après notre retour du Norfolk. C'est une semaine essentielle dans le calendrier mondain. La plupart des jeunes Américaines n'ayant pas la chance d'être invitées dans les tribunes royales, je donne un déjeuner chez moi, en guise de consolation. J'espère que vous y prendrez part ?

— J'imagine que vous devez assister à vos propres déjeuners, alors oui, je viendrai.

— Excellent, dit-elle en ignorant le commentaire qui accompagnait la réponse. Bien, dans l'intervalle entre la partie de campagne de la duchesse et Ascot, il faut penser au bal de lady Wetherford. Je suppose que vous connaissez bien son fils James ?

— Pongo ? Oui, nous étions dans la même école. Mais...

— Bien. Je pense donc pouvoir réussir à vous faire inviter.

Elle trempa de nouveau sa plume dans l'encrier, mais, avant qu'elle puisse s'occuper de l'invitation au bal, il se pencha vers elle et posa sa main sur la sienne pour l'arrêter. La chaleur de ce contact lui fit crisper la sienne autour de son porte-plume.

— Lord Trubridge...

— Avant que nous n'évoquions plus avant mon calendrier mondain... je crois que je devrais vous faire part de quelque chose.

Elle dégagea sa main et se força à le regarder dans les yeux.

— Oui, de quoi s'agit-il ?

Il s'approcha comme s'il allait lui révéler un secret d'importance vitale, et elle sentit malgré elle son eau de toilette enivrante.

— Il y a un éléphant dans votre salon, murmura-t-il.

C'était si absurde et incongru qu'elle faillit éclater de rire, mais elle se retint à temps. Elle ne voulait pas qu'il la fasse rire, ni qu'il dise des choses incongrues, drôles, encore moins qu'il se montre si séduisant. Elle voulait se concentrer sur ses défauts, sans quoi elle commencerait à se rappeler à quel point elle était sensible aux hommes qui la charmaient par leur humour.

— Je pensais qu'il valait peut-être mieux le mentionner, poursuivit-il, avant d'ajuster les poignets de ses manchettes. Au cas où vous ne l'auriez pas remarqué. Quoique... je ne comprends pas comment on peut ne pas remarquer un éléphant.

Elle fit tous les efforts possibles pour afficher un air indifférent.

— Je n'ai pas envie de parler d'éléphants, merci. Le bal de lady Wetherford a lieu le 10 juin...

— Enfin, Belinda, il barrit sans cesse, il prend toute la place ! Comment continuer cette conversation comme s'il n'était pas là ? Ne vaudrait-il pas mieux en parler ?

Le baiser... c'était la dernière chose dont elle voulait parler, et elle le foudroya du regard.

— Lord Trubridge, l'éléphant métaphorique auquel vous vous référez était une expérience tout à fait malheureuse. Je crois qu'il vaut mieux l'oublier.

Elle avait pris un ton guindé qui lui fit presque honte, tant il ressemblait à celui d'une vieille fille.

— Je ne crois pas pouvoir l'oublier, répondit-il en baissant les yeux pour détailler sa bouche à

son tour. En matière de baisers, celui-ci était tout à fait inoubliable...

Le désir qu'il avait éveillé dix jours plus tôt envahit de nouveau Belinda. Mais il ne fallait pas s'y abandonner !

— Inoubliable ? Vraiment ? répéta-t-elle avec un rire censé minimiser l'adjectif.

— Il l'était pour moi, Belinda, dit-il en la regardant dans les yeux.

Le plaisir se diffusa en elle jusqu'au bout des doigts, prémices d'un désir brûlant.

— J'ai dit que je ne souhaitais pas en parler, répliqua-t-elle avec dureté, alors qu'elle se sentait littéralement sur le point de fondre. Et un vrai gentleman ne l'évoquerait pas ainsi à tout bout de champ.

Ces mots le firent sourire.

— Un vrai gentleman ne l'aurait pas fait, pour commencer.

— C'est exact. Maintenant que nous sommes d'accord sur le fait que vous n'êtes pas un gentleman, pouvons-nous continuer ? Il est évident que vous n'avez pas abordé le sujet afin de présenter vos excuses.

— Des excuses ? s'exclama-t-il, tandis que son sourire s'élargissait. Aucun homme n'est jamais désolé d'avoir embrassé une femme. S'il s'excuse ensuite, c'est que c'est un menteur. Je ne suis pas un menteur, et je ne suis pas désolé. Vos excuses, ma chère Belinda, vous pouvez attendre jusqu'aux calendes grecques. Et pour ma défense, permettez-moi de vous faire remarquer que vous ne m'avez pas vraiment repoussé...

— Je n'aurais de toute façon pas dû avoir à le faire, rétorqua-t-elle. Si vous étiez n'importe lequel de mes clients, je mettrais fin à notre contrat. Mais comme je ne veux pas que vous reveniez sur votre parole, je ne peux pas non plus revenir sur la mienne. Il vaut donc mieux que nous continuions comme si... cet « éléphant » n'avait jamais existé.

— Vous pensez vraiment que c'est possible ? demanda-t-il, perplexe.

— Mais que voudriez-vous que je fasse ? s'écria-t-elle, incapable de garder son masque d'indifférence. Que je me lance dans une liaison torride avec vous, tout en vous aidant à trouver une épouse ?

Il pencha la tête, et fixa ostensiblement ses lèvres avec un fin sourire.

— Laissez-moi un moment pour me rappeler toutes les raisons qui l'empêcheraient, voulez-vous ?

Belinda reposa sa plume avec un soupir d'exaspération, quitta la table et s'éloigna, prenant soin de lui tourner le dos.

— Le fait que cela vous demande un certain temps pour vous les rappeler est révélateur, ironisa-t-elle.

Il ne répondit pas et, quand elle regarda par-dessus son épaule, elle découvrit avec effarement qu'il avait aussi quitté la table et se tenait juste derrière elle. Elle se raidit quand elle sentit qu'il lui enserrait les bras. Mais lorsqu'il la fit se retourner et qu'elle le regarda, elle vit dans ses yeux une tendresse qu'elle n'y avait jamais lue auparavant, si sincère qu'elle menaçait de pulvériser ses résolutions déjà fragiles.

— Je plaisantais, Belinda, dit-il, toujours souriant, en se penchant jusqu'à ce que leurs fronts se touchent presque. N'avez-vous pas compris, maintenant, que je plaisante toujours dès que je me sens un peu vulnérable ?

— Ne faites pas ça ! s'écria-t-elle en se détachant de lui, pour tenter de renforcer sa résistance. Ne me charmez pas, n'essayez pas de me séduire ou de me faire des avances. Il n'y a là aucun espoir. Pour vous, et pour moi encore moins.

— Je le sais, concéda-t-il en se passant la main dans les cheveux. Dieu du ciel, croyez-vous que je l'ignore ?

Elle ne répondit rien. Il soupira après un long moment de silence.

— Je ne mettrai plus le sujet sur le tapis, et je ne vous ferai plus d'avances, si tentant cela soit-il.

Cette promesse la laissa étrangement déçue et un peu désorientée, mais elle ne put que donner la seule réponse possible.

— Je vous en remercie.

— Mais si vous vous jetez dans mes bras et que vous me suppliez de vous faire l'amour, ajouta-t-il sans pouvoir s'en empêcher, je ne résisterai pas. Que voulez-vous ? Je suis faible.

Dieu merci, la porte s'ouvrit à cet instant précis et Jervis entra avec le plateau du thé.

— Je garderai cela à l'esprit, lord Trubridge, dit-elle en retournant vers la table, se fortifiant dans l'idée qu'il était préférable, dans l'intérêt de tous, qu'elle le marie aussi vite que possible.

Chapitre 10

Nicholas ne resta pas pour le thé. Il avait déjà prévu de retrouver Denys au White's, et il en était soulagé : cet engagement lui fournissait l'excuse parfaite pour prendre congé rapidement. Son désir pour Belinda le consumait, et rester assis à côté d'elle pour évoquer ses épouses potentielles lui parut soudain ridicule.

La désirer était un exercice délicieux, auquel il s'était souvent livré en esprit ces dix derniers jours, mais c'était également inutile. Les images de luxure qui le hantaient depuis leur baiser ne deviendraient jamais réalité.

En dépit de la réponse de Belinda à son baiser, bien plus voluptueuse qu'il n'aurait pu l'espérer, Nicholas ne se faisait aucune illusion sur l'opinion qu'elle avait de lui. Mais cela n'avait pas d'importance, il ne pouvait pas l'épouser. Non seulement parce qu'il ne pouvait pas entretenir une femme sans dot, mais aussi parce qu'elle ne le voudrait pas. Il serait toujours, à ses yeux, un méprisable coureur de dot. D'ailleurs, comme elle le lui avait fait remarquer, une liaison alors qu'elle lui cherchait une épouse était totalement exclue. Même son sens de la moralité plutôt large ne s'étendait pas jusque-là.

Non, sa seule option était de s'extirper de la tête toute pensée libidineuse à son égard. Nicholas s'adossa à la banquette de cuir de la voiture de Conyers et ferma les yeux, résolu à s'y employer de son mieux. Mais une image d'elle surgit immédiatement dans son esprit : assise en face de lui, nue, ses seins voluptueux partiellement cachés par de longues vagues de cheveux noirs répandus sur ses épaules blanches, une théière à la main. Curieusement, cette théière n'en rendait la scène que plus érotique...

La voiture s'arrêta brusquement, le tirant de sa rêverie. Heureusement pour lui, le White's n'était qu'à deux pâtés de maisons à peine.

Il se frotta le visage et s'efforça de garder sa contenance. Quand le cocher lui ouvrit la porte, il se sentait de nouveau maître de son corps, du moins assez pour se rendre de la rue jusqu'aux vestiaires du club, où il avait l'intention de commander un bain froid. Il en avait impérativement besoin.

Une heure plus tard, calmé par des ablutions d'eau glacée, ses vêtements fraîchement repassés par un employé du club, rasé de frais, il se sentait considérablement mieux. Il ne lui restait plus qu'un verre bien tassé pour être de nouveau d'attaque. Nicholas descendit au bar, où il devait retrouver Denys.

Il aperçut le vicomte près de l'entrée, qui l'attendait avec un whisky à la main et une enveloppe cachetée dans l'autre.

— Cette lettre est arrivée pour toi il y a quelques minutes, juste au moment où je parlais de la maison, expliqua Denys en lui tendant l'enveloppe.

Nicholas la prit avec quelque surprise.

— Qui peut m'écrire une lettre si urgente qu'elle doive être remise en mains propres ? demanda-t-il en examinant le dos de l'enveloppe.

Le sceau au motif de plume imprimé dans la cire rouge lui donna un indice sur l'identité de l'expéditeur, et, quand il l'ouvrit, sa supposition fut confirmée par la senteur légère du délicat parfum de Belinda.

Le désir se manifesta aussitôt, menaçant de ruiner ses récents efforts, et il consacra toute sa concentration à sa lecture, plutôt qu'à la femme provocante et impossible qui en était l'auteur.

Vendredi, le train le plus commode pour Clyffeton part de Victoria à 13 h 30. Ce qui nous fait arriver à Highclyffe juste avant l'heure du thé. La duchesse m'a confirmé que notre arrivée à cette heure serait satisfaisante, car la plupart des autres invités semblent prendre le train de 16 heures. Si cela vous convient, il n'est pas nécessaire de m'envoyer de réponse. Lady Featherstone.

Lui « convenir » ? Le mot donna presque envie de rire à Nicholas. Une semaine auprès d'elle sans pouvoir être en tête à tête, sans pouvoir la toucher ou l'embrasser, alors qu'elle s'emploierait à le jeter à la tête d'autres femmes, voilà bien la chose la moins enthousiasmante qu'il pouvait imaginer. Cependant, il lui fallait bien en passer par là.

— J'espère que ce ne sont pas de mauvaises nouvelles ?

La voix de Denys fit irruption dans ses pensées. Quand il leva les yeux, il vit que son ami l'observait.

— Non, pas du tout, répondit-il en essayant de s'en convaincre lui-même. Au contraire.

— Tant mieux, dit Denys en fixant la porte derrière lui, parce que je crois qu'une très mauvaise nouvelle s'avance vers toi à l'instant.

Nicholas regarda par-dessus son épaule et découvrit son père qui franchissait la porte d'entrée. Celui-ci le vit au même moment et s'arrêta.

Mon Dieu, qu'il a vieilli... Ce fut la première pensée de Nicholas. Il fut frappé en voyant les joues creuses, les cheveux gris et la maigreur de la silhouette, car, pour ceux qui le connaissaient, le duc de Landsdowne avait toujours été doté d'une présence écrasante, et dominait impitoyablement son entourage. Cela dit, sous d'autres aspects, il n'avait pas changé du tout. L'amertume de la bouche, l'éclat calculateur des yeux verts et le port de tête arrogant, ces traits-là ne changeraient jamais, Nicholas en était convaincu.

— Trubridge.

Le vieil homme le dévisagea, remarquant sans doute le bleu de ses yeux, qui virait au vert, mais il n'y fit aucune allusion. En fait, il ne dit rien de plus, se contentant d'un bref signe de tête. Quand un duc saluait un marquis, il n'était pas censé en faire davantage, et son père ne faisait jamais plus que ce qui était requis. Ce qui, bien sûr, incita Nicholas à adopter le comportement inverse...

— Papa ! s'exclama-t-il, assez fort pour être entendu. Mon cher, très cher père !

Il serra son père dans ses bras avec une effusion exagérée avant que le vieillard puisse l'éviter. Il tapota son dos avec un peu trop de vigueur, puis recula juste assez pour planter un baiser sonore sur chacune de ses joues, et il savoura pleinement la grimace de dégoût qu'inspirait à son père cette coutume française.

— Désolé, mon cher père, reprit-il aussitôt, sans afficher la moindre expression de regret, je sais combien vous avez horreur des démonstrations d'affection, mais cela fait si longtemps que je ne vous avais vu, je me suis laissé emporter... Et à force de vivre à Paris, on finit par en adopter les manières. J'ignorais que vous étiez en ville, sans quoi je vous aurais rendu visite.

C'était un mensonge, mais il s'en moquait. La lueur d'inquiétude, dans les yeux de son père, à l'idée qu'il puisse aller chez lui rendit l'idée presque tentante.

— Je pourrais passer un jour de cette semaine, et nous pourrions bavarder à notre aise, en prenant tout notre temps, proposa-t-il.

— Je viens d'arriver, et je crains d'être très occupé.

Le duc manifesta son impatience et regarda derrière Nicholas, visiblement désireux de le quitter. Mais il ne pouvait le laisser partir aussi vite.

— Oh ! mon Dieu ! dit-il en se penchant vers l'œillet blanc qui ornait le revers du pardessus de son père, j'ai dérangé votre mise, permettez-moi de la réparer.

Il se donna en spectacle en tentant de défroisser la fleur abîmée et ne réussit qu'à la massacrer plus encore, avant que son père ne lui saisisse le poignet.

— Dieu du ciel, lança-t-il, devez-vous toujours me mettre dans l'embarras avec votre conduite ?

— Oh ! oui, père, répondit-il avec véhémence, c'est impératif pour moi, c'est ma raison de vivre. Avez-vous lu cet entrefilet sur nous dans *Haute Société* ? demanda-t-il en élevant la voix. Je crains que les gens ne s'imaginent que nous nous sommes querellés. C'est idiot de leur part, n'est-ce pas ? Nous nous sommes toujours si bien entendus !

Son père regarda autour de lui d'un air gêné, remarquant que plus un bruit ne s'échappait du bar, et que les gentlemen présents les observaient à la dérobée.

Nicholas feignit de ne pas s'apercevoir de l'hostilité de son père et de la curiosité de l'assistance.

— Mon Dieu, comme je suis mal élevé ! s'exclama-t-il avant de faire un signe vers l'homme à ses côtés. Connaissez-vous le vicomte Somerton ?

— Bien sûr. Bonsoir, Somerton.

Son père fit de nouveau un bref signe de tête et s'apprêtait à les quitter, mais Nicholas se déplaça légèrement pour lui barrer le chemin.

— Pourquoi ne vous joindriez-vous pas à nous, père ? suggéra-t-il sur un ton jovial et amical. Après tout, cela fait des années que je ne vous ai pas vu. Sept ou huit ans, je ne sais plus très bien ?

— Huit, répondit son père en accentuant le pli amer de sa bouche.

— Mon Dieu, comme le temps passe ! Vous êtes en ville pour la saison ? Comme moi ! poursuivit-il avant que son père ne puisse répondre. Et ça ne pourrait pas aller mieux ! Freebody vous a-t-il dit que j'allais me marier ? Je dois dire que la recherche d'une épouse est bien plus amusante que je ne l'aurais cru. Bien évidemment l'assistance de lady Featherstone est fort précieuse !

Le duc resta impassible, mais ses paupières cillèrent légèrement : de toute évidence, la nouvelle l'avait secoué.

— Lady Featherstone ?

— Mais oui, répondit Nicholas en tapotant la lettre dans sa main. Une femme délicieuse. La connaissez-vous ?

— Il me semble l'avoir croisée. Une Américaine, ajouta-t-il sans cacher son dédain. Il n'est pas étonnant que vous la connaissiez, vous qui fréquentez toutes sortes de gens.

A la façon dont il avait prononcé ces mots, lady Featherstone aurait pu tout aussi bien être une

criminelle.

— On fait toujours tellement de nouvelles rencontres au cours de la saison, ajouta Nicholas. Lady Featherstone a tant d'amies américaines qui semblent toutes rouler sur l'or ! Je ne comprends vraiment pas pourquoi vous n'aimez pas ces gens, père. Ces filles sont charmantes ! J'en ai déjà rencontré quelques-unes...

Son père fit une moue de dégoût.

— Vous êtes donc tombé si bas ? Employer quelqu'un pour vous trouver une épouse ? Vendre votre titre au parti le plus offrant ? Vous devez être désespéré, grommela-t-il.

— Au contraire, je pense que les services d'une personne avisée sont efficaces. J'ai beaucoup appris auprès de vous, père. On peut obtenir tout ce qu'on veut, si on est prêt à y mettre le prix. Et moi, je suis prêt à payer avec mon titre. J'ai finalement trouvé à quoi il pouvait m'être utile, ajouta-t-il avec un clin d'œil.

Son père s'inclina sèchement et tourna les talons, laissant Nicholas rire dans son dos tandis qu'il quittait le bar.

— Tu ne devrais vraiment pas le provoquer ainsi, tu sais, murmura Denys.

— Tu as raison, répondit Nicholas tout en faisant signe à un serveur de lui apporter un verre. Mais chaque fois que je le vois, je ne peux pas m'en empêcher.

— Et chaque fois, tu as des ennuis ensuite.

— C'est pour ça que je passe la majeure partie de ma vie sur un autre continent, mon vieux. Asseyons-nous, veux-tu ? suggéra-t-il en indiquant une table vacante.

— Tu ne m'avais pas dit pour lady Featherstone, dit Denys en riant. Espèce de démon ! Je comprends maintenant pourquoi tu pourchasses Rosalie Harlow, sans te soucier du dragon qui la garde. Tu as réussi à mettre le dragon dans ta poche !

— J'ai renoncé à Rosalie depuis, je ne crois pas que nous nous entendrions. Mais, oui, c'est exact, lady Featherstone m'apporte son aide.

Il se rendit compte, alors, qu'il avait toujours la lettre de Belinda à la main. Résistant à la tentation d'inhaler le parfum qui imprégnait encore le papier, il la fourra dans la poche de sa veste. La conversation avec son père lui avait rappelé avec force le choix qu'il avait fait, et la raison de ce choix. Il ne pouvait se permettre d'en être détourné par une femme inaccessible.

— Je me demandais, Nick..., intervint Denys, interrompant le cours de ses pensées. Était-ce bien avisé de faire part de tes plans à ton père ? Il s'en servira contre toi d'une manière ou d'une autre.

— Je ne vois pas comment, dit Nicholas en s'enfonçant sur sa chaise quand le serveur déposa un verre de whisky devant lui. Il est déjà de notoriété publique que j'ai besoin d'une femme pour des raisons financières, et il aurait bien fini par être au courant, pour lady Featherstone.

— C'est exact.

— De plus, ajouta Nicholas en prenant son verre, il ne peut rien me faire de plus que ce qu'il m'a déjà fait, assura-t-il avant d'avaler son verre d'un trait en grimaçant, heureux de la brûlure qu'il lui procura.

* * *

Dans les jours qui suivirent, Belinda ne se manifesta pas pour présenter Nicholas à de nouvelles candidates, et cela lui convenait fort bien. Cela lui permettait de remettre de l'ordre dans ses priorités. Et ce n'était pas une mince affaire. Bien que sa rencontre avec son père eût renforcé sa

résolution, son désir pour Belinda n'en avait pas été atténué.

De plus, la plupart des distractions qui permettaient d'oublier une femme lui étaient défendues. Au moment où il essayait de redorer son blason, il ne pouvait risquer d'être vu s'adonnant à des plaisirs qui feraient douter de sa résolution de se marier : aussi les maisons closes étaient-elles complètement exclues. Mignonnette également, car elle avait beau être discrète, une maîtresse parisienne était un luxe qu'il ne pouvait plus se permettre, et ils avaient décidé d'un commun accord de mettre fin à leur liaison avant son retour en Angleterre. Les prostituées qui faisaient le trottoir ne l'avaient jamais attiré. Donc, pas de femme pour faire diversion.

Et quand bien même il aurait pu bénéficier de la satisfaction physique procurée par une femme, il n'en aurait pas voulu. C'était Belinda qu'il voulait, une femme hors de portée, et qui le considérait comme plus bas que terre.

Pendant les six jours qui suivirent sa conversation avec son père, il assista aux courses, rendit visite à de vieux amis, joua tant et plus au whist, et s'efforça de l'oublier. Quand il arriva à la gare de Victoria, le vendredi, il se sentait raisonnablement maître de son esprit, de son cœur et de son corps.

Mais lorsqu'il l'aperçut sur le quai, il comprit qu'il avait passé une semaine à se leurrer. Et même si dix années s'étaient écoulées depuis leur dernière rencontre, jamais il n'aurait pu oublier son visage, la nuance bleue de ses yeux, l'éclat de son teint et la courbe raffinée de son sourcil. Pire, il retrouvait exactement les mêmes dispositions physiques qu'auparavant : bouche sèche, cœur qui s'emballait, incapacité à articuler une phrase cohérente.

Quand il fut seul avec elle dans un compartiment de première classe, il ne fallut pas longtemps à son imagination pour se déchaîner. S'il ne se reprenait pas rapidement, la folie le gagnerait avant la fin de la partie de campagne !

— Le temps s'annonce radieux, dit-il, à défaut de trouver autre chose.

Avant même d'avoir terminé sa phrase, il se maudit de cette ineptie. Le temps qu'il faisait ? Vraiment ? Il ne pouvait pas trouver mieux ?

— Tant mieux, répondit-elle laconiquement en regardant par la fenêtre.

Dans le silence qui régnait, il tenta de réfléchir à ce qu'il allait dire, tout en étudiant son profil. Elle portait un chapeau de voyage en paille surmonté d'une profusion de plumes d'autruche d'un camaïeu de bleu, avec un rebord asymétrique qui descendait sur un côté de son visage et remontait de l'autre. Quand elle regardait par la fenêtre, il pouvait pleinement détailler la peau crémeuse de sa joue, son petit nez impertinent et l'ovale délicat de son visage. En revanche, impossible de déchiffrer ce qu'elle pouvait ressentir ou ce à quoi elle pensait. Elle était exactement comme lors de leur première rencontre : froide, tirée à quatre épingles et totalement indifférente à son égard. Cependant, il savait désormais que la glace cachait des braises ardentes.

Mieux valait ne pas y penser...

Il inspira profondément et refit une tentative.

— C'est un peu étouffant, ici. Puisqu'il fait si beau et que nous sommes sortis de la ville, peut-être pourrais-je ouvrir un peu la fenêtre ? Et nous donner de l'air frais ?

— Si vous voulez.

Elle s'adossa à son siège tandis qu'il se levait pour baisser la vitre, mais elle continua néanmoins à regarder à l'extérieur.

Il lui fallait trouver un sujet de conversation qui appellerait plus que des réponses laconiques, mais il se sentait plutôt désemparé. Jamais il n'avait été à ce point mal à l'aise avec une femme. Il semblait que Belinda eût un don particulier pour le déstabiliser. Les femmes appréciaient

généralement son esprit espiègle et son charme irrésistible, mais ces qualités n'atteignaient pas visiblement Belinda, qui riait rarement à ses plaisanteries. Pour aggraver son cas, il lui avouait que l'humour était son moyen de prédilection pour cacher ses faiblesses.

— Parlez-moi de notre hôtesse. Comment est la duchesse de Margrave ? lança-t-il finalement en se renfonçant sur la banquette.

— Edie ? Cela me rappelle ce que je voulais vous demander : comment saviez-vous que Margrave et elle avaient fait un mariage d'argent ? Je l'ignorais moi-même il y a peu, et c'est pourtant moi qui les ai fait se rencontrer.

— Margrave est un de mes amis, nous étions dans la même école. Il vit en Afrique, mais il rentre en Europe de temps à autre, il me rend parfois visite à Paris.

— Je vois. Et c'est le mariage de Margrave qui vous a décidé à faire la même chose ?

— Non. Je connaissais les conditions de son mariage, mais, à cette époque, l'idée même de me marier ne m'effleurait pas.

— Jusqu'à ce que votre père vous coupe les vivres ?

— Exact, dit-il en la regardant avec un air de défi.

— Et sa décision est irrévocable ? Il ne pourrait pas revenir dessus une fois que vous serez marié ?

— On m'a dit qu'il était tout à fait disposé à le faire, répondit-il en haussant les épaules, mais seulement si certaines conditions étaient remplies, et je n'ai pas l'intention de m'y conformer.

— Et quelles sont-elles ?

— Vous ne le devinez pas ? Dites-vous que mon père aime imposer sa volonté et manipuler les gens comme des pions sur un échiquier. Etant plutôt du genre contrariant, je me refuse à lui accorder ce plaisir.

Elle fronça les sourcils.

— Ainsi, vous décidez de vous marier, mais vous avez l'intention de choisir une femme qu'il désapprouvera. Une catholique, par exemple, ou une Américaine. Et il faudra qu'elle soit riche, parce que, s'il désapprouve votre choix, il ne rétablira pas votre rente.

— En effet.

Elle pencha la tête et le scruta avec attention.

— Y a-t-il une seule chose, dans la vie, que vous ne faites pas par opposition à votre père ?

— Vous trouvez cela épouvantable, je suppose.

— Non, je trouve ça triste, répondit-elle avec calme.

Il décela de la compassion dans ses yeux, et se sentit blessé au plus profond de son être.

— Triste ? répéta-t-il avant de lui offrir son sourire le plus provocateur. Au contraire, irriter mon père me divertit grandement.

— Oui, j'imagine.

— Bon sang, Belinda ! s'exclama-t-il, pourquoi ai-je toujours l'impression d'être l'objet d'une expérience scientifique, avec vous ?

— Pourquoi n'aimez-vous pas parler de vous ? insista-t-elle en souriant légèrement.

— Je vous retourne la question. Je parierais que bien des gens se demandent ce qu'il y a derrière votre apparence. Moi, je le sais.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire, murmura-t-elle en baissant les yeux.

— Laissez-moi m'expliquer.

Il s'agenouilla devant elle, feignant de ne pas remarquer qu'elle s'agitait sur son siège.

— Vous êtes si froide qu'on pourrait vous prendre pour un glaçon...

Il s'arrêta et plaqua les mains sur la banquette, tout près des hanches de Belinda.

— ... mais c'est une façade, n'est-ce pas ?

Il se pencha en avant, son ventre lui frôlant les genoux, et ce contact ralluma le désir en lui. Il s'aventurait en territoire dangereux, il le savait, mais, en cet instant, il s'en moquait éperdument.

— Je ne sais pas grand-chose de vous, Belinda Featherstone, reprit-il, mais je sais au moins cela : sous cet air collet monté et glacial, vous êtes plus brûlante que le feu de l'enfer.

Elle leva un sourcil, dans une expression censée l'intimider.

— J'imagine que n'importe quelle femme, collet monté ou non, brûlante ou non, prendrait ceci comme des avances. Ce qui signifie que vous rompez la promesse que vous m'avez faite il y a moins d'une semaine. Mentez-vous toujours aussi facilement aux femmes ?

Il fut décontenancé par la question, et reprit sa place en se maudissant d'avoir fait une promesse aussi ridicule. Il la regarda sortir un livre de son sac de voyage en maroquin, l'ouvrir sur ses genoux et se mettre à lire. De toute évidence, la conversation était close, et il se retrouvait au même point qu'en montant dans le train : la délicieuse Belinda assise en face de lui, et pas la moindre distraction à portée de main.

N'ayant pas eu la présence d'esprit d'emporter un livre, il regarda par la fenêtre. Cependant, les plus ravissants paysages de la campagne anglaise ne pouvaient rivaliser avec la vue qui s'offrait en face de lui, et il ne lui fallut pas plus de cinq minutes pour y céder.

Il contempla d'abord son col haut fermé par un camée, puis ses yeux descendirent lentement. Il avait de la chance que sa robe de voyage crème et bleu marine soit si sophistiquée, encombrée d'innombrables fronces et volants, de dizaines de boutons et rubans, sans même penser aux dessous qui devaient être aussi tarabiscotés. Pour la déshabiller mentalement, il lui faudrait bien davantage que les deux heures de trajet...

Chapitre 11

Belinda ne leva pas les yeux de son livre. Elle n'en avait pas besoin pour sentir le regard de Trubridge fixé sur elle. Ses genoux brûlaient encore de son contact, et ses paroles l'avaient littéralement marquée au fer rouge.

Sous cet air collet monté et glacial, vous êtes plus brûlante que le feu de l'enfer...

C'était le cas, et tout était sa faute.

Belinda essaya de se concentrer sur sa lecture, mais comment le pouvait-elle, sous ce regard intense ? Quel homme impossible !

— Si vous voulez être crédible, vous devriez tourner une page de temps à autre, suggéra-t-il.

Elle releva la tête. Il avait pris une pose indolente sur la banquette, une épaule appuyée contre la fenêtre, affichant un mince sourire.

— On ne vous a jamais appris qu'il était grossier de dévisager les gens ? s'indigna-t-elle.

— Si, mais je ne peux pas m'en empêcher. Vous êtes plus intéressante à regarder que le paysage. Et bien plus jolie.

— Quels charmants compliments. Inutiles, mais charmants, rétorqua-t-elle en tournant une page.

— Ils n'en sont pas moins sincères, dit-il d'un air triste.

— Vous trouveriez n'importe quelle jeune femme préférable au défilé d'un paysage.

— Certes, reconnut-il en souriant largement. Je ne suis qu'un homme, après tout. De plus, le Cambridgeshire n'est pas mon endroit préféré, j'y ai trop de mauvais souvenirs, dit-il en se redressant sur son siège, après un rapide coup d'œil au-dehors.

— Comment cela ? demanda-t-elle, intriguée, en abaissant son livre sur ses genoux.

Il cessa de sourire, et garda si longtemps le silence qu'elle crut qu'il n'allait pas répondre.

— Est-ce important ? demanda-t-il enfin.

Belinda fut sensible à la rigidité soudaine de ses épaules et à ses lèvres pincées.

— Oui, je le crois, répondit-elle doucement.

— Je ne vois pas pourquoi. Le passé est le passé.

Il retomba dans le silence, et sembla soudain fasciné par le paysage.

Ce n'était pas un homme qui aimait parler de lui, et une occasion unique se présentait d'en apprendre davantage. Belinda n'avait pas l'intention de la laisser passer.

— Vous pouvez peut-être croire que les souvenirs n'ont pas d'importance, mais c'est faux, insista-t-elle. Je me rends compte que vous avez horreur des questions de nature personnelle. Il vous faudra surmonter cette résistance. Toute femme songeant à vous épouser voudra en savoir plus sur vous.

— Vous avez raison, reconnu-t-il en soupirant, avant de se tourner vers elle. Quand j'étais jeune, j'avais espéré aller à Cambridge, car la chimie et la science me fascinaient depuis toujours. Je posais sans arrêt des questions, harcelais quiconque possédait un savoir scientifique : mon tuteur, le maître brasseur à Honeywood, le médecin, le propriétaire de la pharmacie. Je collectionnais les papillons, les insectes et les têtards. J'ai même installé un laboratoire à Honeywood, ajouta-t-il en souriant à ce souvenir. J'ai dû y faire entrer les appareils clandestinement. M. Hathaway, mon précepteur, et moi devions rester extrêmement discrets, bien sûr, mais nous avons mené quelques expériences fantastiques. Pendant un certain temps, ajouta-t-il, tandis que son sourire s'évanouissait.

— Mais je ne comprends pas. Pourquoi deviez-vous faire tout cela en cachette ?

Il lui lança un regard désabusé.

— Vous ne savez vraiment rien sur mon père, n'est-ce pas ? Certaines de mes expériences ont très bien réussi, notamment celles sur l'utilisation du chlorure de chaux à des fins hygiéniques. Quand j'étais à Eton, j'ai écrit un article proposant l'addition de chlorure de chaux au réseau d'eau potable afin de réduire l'expansion de la typhoïde. Mon professeur l'a envoyé à Cambridge avec une recommandation élogieuse. J'ai été invité à soumettre ma candidature et je suis allé y passer un entretien. J'ai été accepté.

Belinda était stupéfaite en repensant aux réflexions qu'il avait faites à Geraldine lors de leur visite à la National Gallery.

— Je ne comprends pas... N'êtes-vous donc pas allé à Oxford ?

— Si, bien sûr, dit-il avec un sourire, crispé cette fois. Tous les Landsdowne vont à Oxford.

— Mais si vous vouliez étudier les sciences, Cambridge aurait été plus indiqué. Et si vous aviez été accepté, pourquoi n'y êtes-vous pas allé ?

— Un Landsdowne à Cambridge ? s'exclama-t-il sur un ton moqueur qui ne dissimula pas complètement la souffrance sous-jacente. Cela aurait été absurde, Belinda. Aucun Landsdowne n'est jamais allé à Cambridge. Cet axiome m'a été rappelé quand mon père m'a fait suivre le refus de mon inscription à Cambridge. Il lui avait été adressé par erreur, m'avait-il dit.

Belinda pressa les doigts sur ses lèvres, écoeurée.

— Il les a obligés à se rétracter.

— Bien sûr. Ce n'est pas pour rien qu'il y a un Landsdowne College à Oxford, voyez-vous. Comme je vous l'ai dit, tous les Landsdowne vont à Oxford. Pendant une courte période de ma vie, je l'avais oublié.

Il se leva brusquement.

— Je vais aller me dégourdir un peu les jambes dans le couloir. Excusez-moi.

Il quitta le compartiment sans un mot de plus, et, quand elle le regarda s'éloigner, elle comprit soudain le sens de ses réflexions désinvoltes, lors du bal.

— Ce n'est pas étonnant que vous n'attendiez rien de la vie, murmura-t-elle après qu'il eut refermé la porte coulissante. A quoi bon, en effet, si on vous vole systématiquement vos espérances ?

* * *

Elle revit Trubridge quelques instants à peine avant l'arrivée à la gare de Clyffeton. Il ne fit aucune allusion à leur conversation, et elle s'en abstint également. Mais quand leurs regards se croisèrent, elle eut l'impression qu'une barrière entre eux était tombée. Il était étrange qu'une conversation de dix minutes à peine parvienne à créer un sentiment d'intimité qu'un baiser passionné n'avait pas réussi à faire naître. Très peu de gens étaient au courant de cette histoire de Cambridge,

elle en était certaine.

Cependant, elle n'eut guère le temps d'y réfléchir. A leur arrivée, le cocher d'Edie les attendait dans l'une des voitures ducales, et, avec l'aide du valet de Trubridge, celui-ci installa leurs bagages, puis ils partirent à bonne allure vers Highclyffe.

Le domaine de Margrave ne se trouvait qu'à quelques miles au nord de la gare, et la demeure fut très vite en vue. Highclyffe était une construction à la mode italienne, tout en longueur, en pierre blanche et granit, avec un dôme en son centre flanqué de deux ailes qui semblaient s'étirer interminablement. Le jardin était principalement orné de haies de buis taillé en topiaire, d'ifs censés imiter les cèdres d'Italie, et de plus de fontaines, temples et statues que le palais d'un empereur romain.

— Sommes-nous toujours en Angleterre ? demanda Trubridge quand ils s'engagèrent dans une longue allée de châtaigniers, ou avons-nous été transportés en Toscane par enchantement ?

Belinda éclata de rire, heureuse qu'il montre une propension à l'humour en cet instant précis.

— Oui, le troisième duc, ou le quatrième, je ne sais plus trop, est tombé amoureux de l'Italie lors de son grand tour d'Europe. Il a fait raser la demeure précédente et construit celle-ci.

— Tout le contraire de mon père, dit-il en se tournant vers elle. Landsdowne Abbey possède toujours son donjon, et certaines des fortifications d'origine sont encore en place. La bâtisse est étendue, comme celle-ci, mais n'a pas été conçue de la même manière. Elle a simplement été agrandie à chaque génération, et mon père, pétri des traditions familiales, n'a jamais rien démoli, même les parties en ruine.

— Et Honeywood ? demanda-t-elle. Est-ce votre domaine ? Comment est-il ?

— Horrible.

— Je ne vous crois pas. A quoi ressemble-t-il ?

— Il est de style Tudor, tout en enduit blanc et briques rouges, avec des fenêtres à carreaux en losange et des colombages en chêne foncé.

— Mais cela me paraît charmant.

— L'extérieur est passable. Mais l'intérieur est tout simplement atroce. Voyez-vous, quand mes parents se sont mariés, Honeywood est devenu l'entrepôt de toutes les œuvres d'art et les meubles les plus laids de mon père. A la différence de la majorité de nos ancêtres, il est doté d'un certain bon goût, et comme Honeywood me revenait du côté de ma mère, par les dispositions du contrat de mariage, mon père n'a eu aucun scrupule à le remplir des tableaux, sculptures et meubles les plus hideux des autres domaines. C'est un pêle-mêle des pires exemples de créations artistiques de toutes époques, depuis la reine Elizabeth.

— Vous exagérez.

— Non, je vous assure, répondit-il en riant. Si vous ne me croyez pas, demandez à Chalmers. Il a vu l'endroit. Ou, encore mieux, descendez dans le Kent et voyez par vous-même.

Avant qu'elle puisse poser d'autres questions, la voiture s'engagea sur l'esplanade de gravier, devant la maison, et s'immobilisa. Edie se tenait, avec une rangée de serviteurs, au pied de l'escalier en pierre qui conduisait à la gigantesque porte d'entrée. Peu respectueuse du protocole, elle se précipita en courant pour serrer Belinda dans ses bras au moment où celle-ci posait pied à terre.

— Je suis si heureuse que vous ayez pu venir ! s'exclama-t-elle en riant. Cela fait bien trop longtemps que vous n'étiez venue à Highclyffe, et je veux que vous y passiez un excellent séjour !

— J'en suis certaine, dit Belinda avant de faire un signe vers son compagnon. Edie, puis-je vous présenter le marquis de Trubridge ? Lord Trubridge, la duchesse de Margrave.

— Duchesse, dit-il, je vous remercie de votre aimable invitation.

Il s'inclina au-dessus de sa main tendue, et elle lança un regard entendu à Belinda par-dessus sa tête. Quand il se redressa, elle lui adressa son sourire le plus radieux.

— Mais je vous en prie, Trubridge, je suis heureuse d'avoir une relation de Belinda pour mes fêtes, et qui plus est un homme aussi séduisant que vous.

Il éclata de rire, acceptant le compliment avec une aisance qui prouva combien il y était accoutumé.

— Vous me flattez, duchesse. Vous avez une charmante propriété, ajouta-t-il. J'espère que cela ne vous dérange pas si je l'explore un peu durant mon séjour ?

— Allez où il vous plaira, dit-elle avant de jeter un coup d'œil à Belinda. Souhaiteriez-vous des rafraîchissements, ou préférez-vous que l'on vous montre vos chambres ?

— Ma chambre d'abord, s'il vous plaît. Peut-être prendrons-nous le thé ensuite ?

— Bien sûr, dit-elle en se tournant vers les serviteurs à ses côtés. Voici Wellesley, le majordome de Highclyffe. Et Mme Gates, la gouvernante. Je vois que vous êtes venu avec votre valet.

— Oui.

— Parfait. Wellesley, voudriez-vous montrer sa chambre à lord Trubridge ? Madame Gates, conduisez le valet du marquis à sa chambre, je vous prie. Oh... et demandez à Molly de venir s'occuper de lady Featherstone. Je vais la conduire à sa chambre moi-même, dit-elle en prenant le bras de Belinda.

— Très bien, madame, dit Wellesley avant de se tourner vers Nicholas. Si vous voulez bien me suivre, milord ?

Les deux hommes se dirigèrent vers la maison. Belinda et Edie leur emboîtèrent le pas, mais la duchesse ralentit leur allure.

— Ma chère, murmura-t-elle quand ils furent hors de portée de voix, vous m'avez fait des cachotteries.

— Je ne suis pas sûre de vous comprendre, répliqua Belinda, feignant de s'étonner, même si elle voyait très bien à quoi pensait la duchesse.

— Vous m'aviez dit que Trubridge était un dépravé, mais vous avez omis de préciser à quel point il est agréable à regarder.

Belinda lança un regard réprobateur à son amie.

— On ne peut juger que sur les actes, répliqua-t-elle.

— Oh ! Vous êtes agaçante, quand vous prenez votre ton de fille de pasteur. Votre père étant lui-même un débauché, je ne vois vraiment pas d'où vous tenez cela. Où réside-t-il ces jours-ci, d'ailleurs ?

— Quelque part au Nevada, près des mines d'argent ou un endroit de ce genre. J'avoue que j'ai cessé d'écouter ses racontars il y a des années. Je l'ai vu faire fortune et se ruiner si souvent que j'ai perdu le compte.

— Mais, en dépit de cela, vous l'aimez toujours.

— Je sais, soupira Belinda, craignant d'avoir un faible incurable pour tous les vauriens du monde. C'est inexplicable, mais c'est vrai.

— En parlant de débauchés, je suis certaine que Trubridge remportera un grand succès auprès des dames, cette semaine. J'attends neuf jeunes filles à marier, vous en trouverez certainement une qui conviendra. Elles sont toutes très fortunées.

— Qui sont-elles ?

— Eh bien, il y a Rosalie Harlow, mais je sais que vous ne la voulez pas pour Trubridge, étant

donné que sir William...

— Comment ? s'écria Belinda en s'arrêtant si abruptement qu'Edie dérapa sur le gravier avant de pouvoir s'arrêter à son tour. Rosalie est ici ?

— Oui. Elle est arrivée avec sa mère par le train du matin. Y a-t-il un problème ?

— C'est un désastre ! Oh ! Edie, pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous aviez invité Rosalie et sa mère ? Vous savez bien que c'est une de mes clientes !

— Bien sûr que je le sais ! Et je savais aussi que vous essayez de l'associer à sir William Bevelstoke, que j'ai donc également invité.

— C'est adorable, mais cela ne changera rien. Vous ne le voyez pas ?

— Non, désolée. Je suis un peu perdue. Je croyais avoir été inspirée en les réunissant cette semaine, et j'imaginai que cela vous ferait plaisir. Si je ne vous l'ai pas dit, c'est tout simplement que j'ai oublié. Avec tous les préparatifs, vous envoyer un mot avant de quitter Londres m'est complètement sorti de la tête. Mais pourquoi est-ce un désastre, d'après vous ? Mme Harlow m'a assuré que vous n'aviez prévu aucun engagement pour elles durant la Pentecôte, et je les ai ajoutées à la liste d'invités sur un coup de tête. Après tout, quand vous disposez d'une maison avec cinquante chambres et qu'il y vient quarante personnes, qu'est-ce que deux invités de plus ?

Belinda ne s'attarda pas sur le sujet du nombre de chambres.

— Vous ne voyez pas de quoi il est question. J'essaie de tenir Rosalie à distance de Trubridge. Je crains qu'elle ne se soit sérieusement entichée de lui...

— Et alors, si elle le préfère à sir William, où est le problème ? Trubridge a besoin d'une riche épouse, et Rosalie l'est. Pourquoi y seriez-vous opposée ?

— Je vous ai dit qu'il ne désirait se marier que parce qu'il a besoin d'argent. Je ne veux pas de ce genre d'union pour Rosalie.

— Ah oui, c'est vrai ! s'exclama Edie en riant, vous essayez de le marier à quelqu'un d'épouvantable. Certaines des invitées qui vont venir pourraient mériter ce qualificatif, à mon humble avis. Les jeunes filles du comté ont été également conviées pour les divertissements et la grande fête. J'imagine que certaines ont des dots.

Belinda ne trouva rien de très réconfortant à cette perspective. Elle laissa son inquiétude exploser :

— Oh ! Je n'arrive pas à croire que je ne vous aie pas écrit à l'avance pour vérifier la liste définitive avec vous ! Quelle idiote je fais ! Où ai-je donc la tête ? Depuis que j'ai rencontré cet homme, on dirait que je n'arrive plus à réfléchir correctement.

— Vraiment ?

Belinda remarqua à peine la tonalité amusée de la duchesse.

— Trubridge ne peut plus rester ici, pas en présence de Rosalie. Il faudra qu'il parte demain matin. Il pourra sûrement trouver une excuse. Des affaires en ville, peut-être ? Ou une maladie soudaine ? Une intoxication alimentaire, après le thé ?

— Chez moi ? s'écria Edie, certainement pas !

— Eh bien, quelle que soit l'excuse, il faudra qu'il parte demain matin à la première heure. Tant que Trubridge sera ici, Rosalie ne prêtera aucune attention au pauvre sir William.

— Ayant rencontré l'un comme l'autre, je dois avouer que je suis plutôt d'accord avec vous. Sir William est un jeune homme charmant, mais, comparé à Trubridge, il doit sembler terne aux yeux d'une jeune fille.

— Exactement.

— Mais je ne vois pas pourquoi il devrait s'en aller. En tant qu'hôtesse, j'organise tous les

divertissements, et je pourrai facilement envoyer Rosalie avec sir William à des événements ou des jeux auxquels n'assistera pas Trubridge. Ainsi, elle aura peu d'occasions de lui parler. Au dîner, en raison des préséances, ils ne seront pas à proximité l'un de l'autre. Et si vous ne trouvez pas de jeune fille convenable parmi les autres invités pour le divertir, je serais heureuse de le faire. Cela ne me coûtera pas, je vous l'assure, ajouta-t-elle en s'éventant d'une main.

— Non, pas vous... soupira Belinda avec exaspération. Pourquoi toutes les femmes perdent-elles la raison devant lui ?

Elle se détesta à cet instant précis, car c'était exactement ce qui lui était arrivé moins d'une semaine plus tôt.

— Cela vous ennuie ? demanda Edie en lui prenant le bras de nouveau. Vous n'êtes pas logique, ma chère. Sa belle apparence vous facilite la tâche. Vous essayez bien de le marier, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que j'essaie ! C'est simplement que...

Elle se tut en comprenant que ses plans pour trouver à Nicholas le genre de femme qu'il méritait à ses yeux s'écroulaient peu à peu. Il n'était pas l'affreuse créature qu'elle avait cru, et cependant, en dépit de ses assurances du contraire, elle n'était pas convaincue qu'il ferait un bon mari.

— C'est difficile à expliquer, je... je ne veux pas qu'une de mes clientes l'épouse et se retrouve le cœur brisé, voilà tout, dit-elle en repensant à leur baiser.

— Eh bien, si l'argent est l'unique raison pour laquelle il se marie, peut-être faudrait-il penser à une autre solution que le mariage, suggéra Edie quand elles entrèrent dans la maison.

— Je ne suis pas sûre de vous suivre. Il est tout à fait décidé.

— Si tout ce dont Trubridge a besoin, c'est d'une femme avec de l'argent pour l'entretenir, je serais heureuse de le faire.

— Edie !

Offusquée, Belinda s'arrêta au centre du hall, obligeant son hôtesse à faire de même.

— Qu'est-ce qui vous choque ? répliqua la duchesse. Je suis riche. Il est sublime. Cela pourrait être la solution idéale... et il n'aurait même pas à m'épouser ! ajouta-t-elle avec un sourire malicieux.

— Evidemment, vous êtes déjà mariée !

Se rendant compte qu'elle avait élevé la voix, Belinda regarda autour d'elle, gênée. Mais Trubridge devait déjà être monté, car elle ne le vit nulle part. Elle baissa cependant d'un ton.

— Je n'arrive pas à croire que j'entends cela de votre bouche.

— Ne soyez pas si puritaine, lança Edie, moqueuse. Qu'importe que je sois mariée ou non.

Elle entraîna Belinda jusqu'au pied de l'escalier.

— Margrave est avec une femme au Kenya, m'a-t-on dit. Il vit avec elle, quand il n'extermine pas de lions ou ne plante pas du café. Je ne sais d'ailleurs pas trop ce qu'il fabrique là-bas. Pourquoi ne prendrais-je pas un amant ?

— Il y a tant de raisons à cela que je ne peux pas les citer toutes !

— Et si Trubridge a besoin d'argent, poursuivit-elle, sourde à la réprobation de Belinda, je lui en donnerais sans problème. Je peux me permettre d'entretenir cet homme avec largesse.

Belinda secoua la tête. Comment faire comprendre à Edie à quel point c'était inconvenant ?

— Mais si vous prenez un amant... vous pourriez... il pourrait... vous pourriez vous mettre dans l'embarras ! Tomber enceinte, sans même pouvoir prétendre que l'enfant est de Margrave. Et...

Elle s'arrêta un instant car elle sentait qu'elle rougissait.

— Et je n'arrive pas à croire que nous ayons cette conversation !

— Vraiment, Belinda, par moments, vous êtes tellement prude !

— Non, je ne suis pas prude !

— Cependant, poursuivit Edie, vous avez raison sur un point. Si je prenais Trubridge comme amant et que je tombais enceinte, il faudrait que j'aie vu Margrave au Kenya, et le trouver ne serait peut-être pas une mince affaire. Dieu du ciel, il faudrait que j'aie dans la savane, me retrouve face à des serpents, des araignées, des fauves, mon mari... Et quand je le trouverai, il faudra le convaincre de reconnaître l'enfant. Ça me paraît terriblement compliqué, n'est-ce pas ? D'un autre côté...

Elle s'arrêta pour offrir à Belinda un sourire espiègle.

— ... partager le lit de Trubridge pourrait en valoir la peine.

— Vous délirez !

— Voyons, ne faites pas cette tête, ma chérie ! Ce n'est pas comme si c'était vous qui le désiriez !

Edie se tut, pencha la tête, ses yeux verts pétillants de malice.

— A moins que ce ne soit le cas ?

— Bien sûr que non !

Mais ses joues qui rosissaient la trahissaient, elle le sentait bien.

— Je vous l'ai déjà dit, c'est un client, argua Belinda. C'est aussi un bon à rien irresponsable qui traîne une réputation sulfureuse.

Edie la dévisagea un instant, et Belinda eut beau se tenir à sa résolution de rester de glace au sujet de Trubridge, il lui semblait qu'elle échouait, car Edie la considérait d'un air dubitatif.

— Il me paraît parfait pour moi, déclara posément la duchesse après un instant de silence, sans cesser de l'observer. Il ne me brisera pas le cœur, je vous l'assure. Et le cœur et le portefeuille des débutantes de Londres seront sauvés de ses griffes. Où est le problème ?

Incapable de poursuivre cette conversation ridicule, Belinda se détacha du bras de son amie.

— D'autres invités vont bientôt arriver... Allez donc vous en occuper, je peux trouver mon chemin toute seule. Je suis dans la chambre du Saule Pleureur, comme d'habitude, j'imagine ?

— Ne soyez pas fâchée, lui dit Edie, amusée. Si vous le voulez pour vous, dites-le, et je me retire.

— Si je le veux pour moi ? marmonna Belinda en grimpant les marches avec fureur. Il ne me plaît même pas !

— Tiens, tiens..., susurra Edie derrière elle, que voilà des paroles bien senties !

Belinda ignore le persiflage, et continua à monter les marches. Qui croyait-elle tromper, après ce baiser qui était encore si vivace dans son esprit ?

* * *

Si Belinda avait pu aisément se soustraire aux taquineries d'Edie, le sens des paroles la poursuivait toujours.

Pendant que sa femme de chambre s'affairait à ranger ses affaires, elle se lava le visage pour se débarrasser de la poussière du voyage, puis s'installa dans un fauteuil avec son livre. Elle tenta de s'y plonger de nouveau, mais, tout comme dans le train, elle était davantage fascinée par un homme en chair et en os que par les personnages du roman. Aussi ne parvint-elle même pas à tourner une page. Chaque fois qu'elle pensait à lui, elle éprouvait des picotements dans le ventre. Oui, c'était du désir, indéniablement, mais ça n'en demeurait pas moins incompréhensible. Pourquoi désirer un homme qu'elle ne respectait pas ?

Était-ce là la manière dont le destin éprouvait sa force de caractère et sa moralité ? Belinda poussa un soupir. Peut-être que le destin avait un sens de l'humour douteux...

— J'ai tout rangé, madame.

La voix de Molly la fit sursauter et, quand elle leva la tête, elle vit la petite femme de chambre rondelette tout près d'elle.

— J'ai fini de ranger, madame, répéta celle-ci. Souhaitez-vous autre chose ? Que l'on vous monte une tasse de thé, ou des biscuits ?

Elle n'avait qu'une envie : être seule.

— Non, Molly, merci. Je crois que je vais faire une sieste. Descendez donc au quartier des domestiques, et prenez une pause.

— Très bien, dit Molly avec une petite révérence. Je viendrai vous réveiller au moment où sonnera le gong pour s'habiller.

La femme de chambre sortit et referma la porte derrière elle. Belinda alla s'asseoir devant la table de toilette. Elle étudia son reflet, désorientée par le souvenir que lui laissait le baiser de Nicholas. Elle ne voulait pas qu'il devienne l'amant d'Edie, et les arguments de convenances qu'elle avait opposés à son amie n'avaient rien à voir là-dedans.

Qu'est-ce qui ne tournait pas rond, chez elle ? Elle avait toujours été réservée, posée, et sa vie avec Featherstone avait exacerbé ce trait jusqu'à devenir partie intégrante de sa personnalité. Impossible de se comporter autrement vis-à-vis d'un homme capable de coucher avec une autre sans le moindre remords, ou de dépenser dix mille livres aux courses sans se demander d'où provenait cet argent. Elle avait refoulé toujours plus loin des sentiments passionnés tels que l'amour et le désir à chacune des déceptions causées par Charles, elle les avait réprimés à chacun de ses actes inconsidérés, jusqu'à être convaincue de les avoir totalement détruits.

Où était la froide, fière et implacable lady Featherstone, à présent ? Où était la femme raisonnable et forte qu'elle avait su devenir ? Celle pour qui l'affection valait bien plus que la passion ?

Edie avait raison. Elle voulait Trubridge pour elle, tout comme la timide Mlle Belinda Hamilton avait voulu Charles Featherstone. Pour quelle raison, c'était au-delà de l'entendement. Visiblement, elle n'avait rien appris de son expérience passée...

Belinda chercha sa crème apaisante à la menthe pour le visage, mais elle resta la main en suspens au-dessus du pot, l'attention attirée par son sac à main en maroquin couleur aubergine, posé aussi sur la table.

Elle l'avait choisi pour l'après-midi au Claridge et, en contemplant le cuir aux reflets violets, elle entendit résonner les paroles que Nicholas avait prononcées ce jour-là.

Est-il exact que vous n'avez pas d'argent ?

Elle avait été stupéfaite de découvrir qu'il connaissait si mal sa situation. En réalité, elle disposait d'une fortune personnelle, amassée par ses soins, client après client. Mais après tout, il n'avait aucune raison de le deviner. Il devait penser que son rôle était avant tout social.

Trubridge ignorait sa richesse et, cependant, il avait envie d'elle. Elle ne put s'empêcher d'en éprouver une joie absurde. Mais c'était d'une épouse qu'il voulait. Sa joie fut vite remplacée par un retour à la dure réalité.

Oui, aucun doute, elle le désirait. Ici, seule dans l'intimité de sa chambre, elle pouvait l'admettre. Et Trubridge — Nicholas... — la désirait. Quelle différence cela faisait-il ?

Edie pouvait envisager une liaison sans la moindre crainte. Peut-être avait-elle été sérieuse, d'ailleurs. Elle était mariée, mais même si, moralement, il était répréhensible de commettre une

infidélité, la chose était tolérée tant que le mari reconnaissait un enfant éventuel. Pour les femmes qui ne l'étaient pas, même pour une veuve comme elle, les risques inhérents à une liaison étaient considérables. Et elle n'était pas le genre de personne à prendre des risques.

Finalement, elle en savait un peu trop sur le désir. Le désir était fabuleux tant qu'il existait, mais il ne durait pas longtemps. Quand il n'y avait rien de plus profond pour le soutenir, ni respect mutuel ni affection, le désir se fanait et mourait. Et pour une femme seule, il ne restait rien, ensuite, excepté un cœur brisé, une réputation détruite, un enfant à charge, ou les trois à la fois.

Ce qu'elle avait éprouvé quand Nicholas l'avait embrassée était aussi fiable que le vent. Featherstone lui avait bien appris la leçon. Le désir n'était pas l'amour et, si jamais elle commettait l'erreur de les confondre une seconde fois, elle en mériterait bien les conséquences douloureuses, car elle n'avait plus, désormais, l'excuse de la jeunesse et de la naïveté.

Belinda employa donc toute sa volonté pour enfouir son désir. Vivement la fin de ce maudit séjour...

Chapitre 12

La nuit allait bientôt tomber. Mais la lumière avait beau décliner et rendre sa lecture de plus en plus difficile, Rosalie n'arrivait pas à se résoudre à quitter son livre et à rentrer. Pas encore.

Elle tourna une nouvelle page de son exemplaire usé d'*Orgueil et Préjugés*, et poursuivit sa lecture. Autour d'elle, les abeilles renonçaient à butiner pour regagner la ruche. Les passereaux ne pépiaient plus autour du bassin aux oiseaux, mais elle s'en moquait. Elle n'était pas là pour admirer les beautés du jardin de la duchesse.

Elle était venue ici pour se livrer à son passe-temps favori, et elle avait l'intention d'en profiter aussi longtemps que possible. L'agitation de la saison londonienne lui avait laissé très peu le temps de lire. Et vu la quantité de divertissements prévus pour la partie de campagne, elle doutait de pouvoir le faire durant la semaine. Elle en profitait donc autant qu'elle pouvait avant le début des festivités.

Enfin, elle arrivait à son passage préféré ! Rosalie s'installa plus confortablement sur son banc, souriant d'anticipation tandis qu'elle tournait la page. Elle avait beau avoir lu ce livre une dizaine de fois, elle se délectait de la déclaration d'amour de Darcy à Elizabeth autant qu'à la première lecture.

Le gong annonçant le dîner résonna par la fenêtre ouverte de la bibliothèque, non loin de là, et elle leva la tête en fronçant les sourcils. Déjà 19 heures ? Dieu du ciel, elle était en retard !

Rosalie se leva et partit en direction de la maison, mais elle garda son livre ouvert. Jetant de temps à autre un coup d'œil devant elle, elle continua à lire en gravissant les marches conduisant à la terrasse.

Il faut que je vous avoue avec quelle ardeur je vous admire et vous aime.

Rosalie poussa un soupir d'aise, entama une nouvelle page et tourna au coin du bâtiment, mais ne put lire un mot de plus, car elle heurta de plein fouet ce qui lui parut être un véritable mur.

Le choc lui fit perdre l'équilibre, et elle s'empêtra dans le bas de sa jupe. Elle serait tombée sur le granit de la terrasse si deux mains solides ne l'avaient retenue par les bras.

Elle cligna des yeux, le souffle court, et examina l'obstacle noir et blanc qu'elle avait embouti : une poitrine masculine vêtue d'un costume de soirée.

— Vous allez bien ? demanda une voix grave, reconnaissable entre toutes.

Lord Trubridge... Malgré elle, Rosalie se sentit submergée de bonheur. A tel point qu'elle se mit à suffoquer...

— Mademoiselle Harlow ? s'exclama Trubridge, manifestement aussi surpris qu'elle.

Il la relâcha aussitôt et recula pour s'incliner devant elle.

— Comment allez-vous ?

Elle ouvrit la bouche pour répondre, mais son cœur cognait si fort dans sa poitrine qu'elle resta muette. Il était là, vraiment là, devant elle...

— Je ne savais pas que vous veniez à la partie de campagne, poursuivit-il.

Il lisait dans ses pensées, cela confirmait qu'ils étaient en parfaite harmonie spirituelle. Quel bonheur !

Je ne savais pas non plus que vous veniez...

Elle tenta d'articuler ces mots, qui restèrent bloqués dans sa gorge. Oh ! Elle aurait voulu se gifler ! L'homme le plus séduisant de la terre, celui qui occupait toutes ses pensées, dont elle rêvait depuis des semaines, son héros, se trouvait en face d'elle, et elle était incapable de prononcer un seul mot. Pire, elle se sentait devenir écarlate, et elle était toujours affreuse quand elle rougissait. Une vraie pivoine !

Il examina le sol autour d'eux et repéra son livre échoué dans un pot de thym en fleur. Il le récupéra tout en prenant connaissance du titre.

— Vous lisez Jane Austen, murmura-t-il.

Elle aurait voulu lui demander s'il aimait cet auteur, mais c'était impossible. Elle ne pouvait que rester plantée là, à le dévisager, en proie à une souffrance extatique.

Il allait lui rendre le livre, mais il s'arrêta dans son geste.

— Nous avons tué une abeille, je le crains, dit-il.

Il sortit un mouchoir de sa poche et essuya les restes de l'insecte infortuné avant de lui tendre le livre.

Rosalie le regardait toujours quand elle le reprit, et la seule pensée cohérente qui lui traversa l'esprit fut qu'il avait des yeux magnifiques. Et la douceur de son sourire lui transperça le cœur comme une flèche.

— Si vous voulez bien m'excuser, mademoiselle Harlow.

Il n'attendit pas de réponse. Comment lui en vouloir, puisqu'elle restait plantée là comme une statue ? Il s'inclina de nouveau, et reprit son chemin.

Au désespoir, elle pivota et réussit à le remercier en s'adressant à son dos.

— De rien, répondit-il par-dessus son épaule, mais sans se retourner.

Il ne s'arrêta même pas, et, quand elle le vit descendre les marches vers les parterres sud et pénétrer dans le labyrinthe de buis, son allégresse se transforma en déception. Elle s'adossa au mur, puis pressa son visage brûlant contre la pierre froide.

— Merci ? marmonna-t-elle pour elle-même, mortifiée au plus haut point, incapable de croire à sa réaction.

Des semaines à imaginer pareil moment et, quand il arrivait enfin, tout ce qu'elle parvenait à dire, c'était « merci » ?

Rosalie se frappa le front trois fois contre le mur, gémissant de frustration, et se jura qu'avant la fin de la semaine, elle trouverait le courage de lui parler. Après tout, aucune héroïne qui se respectait ne pouvait se permettre de rester bouche cousue en présence de son héros. Quel genre de romance tolérerait un comportement aussi lamentable ?

* * *

Le dîner fut une véritable torture.

Nicholas était assis à côté de la duchesse. Celle-ci avait déclaré, en entrant dans la salle à manger, avoir entendu dire qu'il était spirituel, et attendait donc une conversation brillante au dîner.

Cette injonction obligea Nicholas à prêter attention à son entourage afin de pouvoir lancer une réplique piquante de temps à autre, ce qui n'était pas une tâche facile. De plus, il était placé à côté d'un évêque, qui l'avait toisé d'un regard désapprouvateur quand il lui avait été présenté. Ce qui prouvait à Nicholas que sa mauvaise réputation avait atteint jusqu'aux cercles ecclésiastiques.

Pour empirer les choses, lord et lady Wetherford étaient assis en face de lui. Ils se tortillaient tous deux sur leurs chaises dès qu'il leur lançait le moindre petit regard, et frémissaient chaque fois qu'il ouvrait la bouche. Ils étaient sans doute si gênés que leur fils ait tiré sur lui en état d'ivresse, et si terrifiés à l'idée qu'il en parle, qu'ils étaient incapables d'offrir la moindre réponse cohérente à ses questions. Toute allusion à Pongo les aurait probablement fait plonger sous la table, au comble de l'embarras.

Belinda se trouvait si loin de lui, à une douzaine de couverts, qu'il était impossible de lui parler. Mais il la voyait fort bien, ce qui, plus que toute autre chose, contribuait à faire de sa soirée un authentique supplice.

Ses cheveux noirs remontés en une masse brillante prenaient presque des reflets bleutés, à la lueur des bougies. Elle portait les mêmes rangs de perles qu'il avait vus au bal, et il pouvait distinguer au-dessous l'ombre du creux de ses seins. Le décolleté de sa robe de soie lavande était bien trop profond pour sa tranquillité d'esprit. Elle était plus belle, plus désirable que jamais. Les pensées lascives qu'elle lui inspirait devaient se voir comme le nez au milieu de la figure !

Si elle avait semblé en proie aux mêmes tourments, il aurait été en mesure de mieux prendre la situation. Par malheur, elle paraissait passer un excellent moment. Contrairement à lui, elle bavardait avec animation avec ses voisins de table. Chaque fois qu'il tournait les yeux dans sa direction, environ toutes les cinq secondes, elle parlait et riait avec eux. Il ne la surprit jamais à le regarder. Aussi, une fois terminée la mousse aux framboises servie pour le dessert, se sentait-il à bout de patience. Lorsque la duchesse déclara que les dames laissaient les hommes à leur porto, il décida qu'il en avait eu assez.

Après le départ des dames, il avala son porto d'un trait, marmonna une vague excuse sur son besoin de prendre l'air après ce délicieux repas, et se dirigea vers les portes-fenêtres, avec l'espoir que la fraîcheur de l'air printanier lui refroidirait les sangs.

Une fois dehors, il longea la terrasse, passa devant les fenêtres ouvertes du salon où s'étaient installées les dames, et descendit les marches donnant accès aux jardins. Il se rendit directement au labyrinthe de buis du parterre sud : l'ayant déjà visité avant le dîner, il était quasiment certain d'en retrouver le centre. Et le cœur d'un labyrinthe semblait un endroit parfait pour s'offrir un peu d'intimité, ce dont il avait terriblement besoin en cet instant.

La situation était insupportable, songea-t-il en cheminant entre les hauts murs de buis. Comment passer une semaine auprès de Belinda sans rompre cette stupide promesse ? Comment ne pas la prendre dans ses bras et l'embrasser ? Et plus encore ?

Il fallait absolument qu'il cesse de se torturer ainsi. Il se concentra sur le labyrinthe et rien d'autre. Mais quand il atteignit le centre, il n'avait toujours pas retrouvé son état normal.

Il était déjà assez pénible de la désirer comme un adolescent. Mais être ici parce qu'il devait à tout prix trouver une épouse ne faisait qu'aggraver les choses.

Au centre du labyrinthe s'élevait une petite folie en fer forgé, couverte de roses blanches grimpantes qui scintillaient à la lumière du clair de lune. Il se dirigea vers le banc en pierre sous les roses, mais il se sentait trop tendu pour s'asseoir. Il s'arrêta devant et contempla l'entrelacs serré des branches de rosier, abîmé dans la plus profonde perplexité.

Que pouvait faire un homme obsédé par une femme qui se souciait de lui comme d'une guigne ?

Ecrire des lettres d'amour ? Composer un poème ? Non, il fallait trouver autre chose. Envoyer des roses ? Bon sang, il ne savait même pas si Belinda aimait les roses ! La plupart des femmes les appréciaient, mais Belinda ne ressemblait à aucune de celles qu'il avait déjà rencontrées.

Cependant, l'idée des roses lui plaisait assez. En partant du principe qu'elle les aimait, quelle variété pouvait bien être sa préférée ? Il réfléchit à la question, penchant la tête en arrière pour étudier les fleurs blanches immaculées au-dessus de lui. Il les huma, mais elles dégageaient une fragrance si ténue qu'il aurait aussi bien pu s'agir de marguerites. Si jamais il envoyait des roses à Belinda, elles ne seraient en aucun cas semblables à celles-ci.

Non, ce seraient d'opulentes roses rouges veloutées, de celles qui étaient voluptueuses, sombres, qui sentaient l'été : elles ressembleraient à Belinda. En dépit de la façade qu'elle affichait, elle était impulsive et passionnée. Certes, elle refoulait ces aspects de la personnalité, mais elle avait beau les nier, la passion l'habitait. Oui, pour Belinda, seules des roses rouges conviendraient.

Nicholas esquissa un petit sourire désabusé. S'il lui envoyait des roses, il apprendrait peut-être ensuite qu'elle y était allergique. Dès qu'il s'agissait d'elle, la chance semblait l'abandonner.

— Lord Trubridge ?

Une voix féminine interrompit le cours de ses pensées, mais ce n'était malheureusement pas celle de Belinda. Il se retourna et, voyant devant lui Rosalie Harlow avec un air d'adoration sur le visage, il eut la confirmation que sa chance le fuyait définitivement. Avec Belinda, mais aussi avec toutes les femmes.

— Mademoiselle Harlow ? dit-il en jetant un regard derrière elle, très mal à l'aise. Vous ne devriez pas être seule ici avec moi.

— Je... je vous ai vu passer devant le salon. J'ai compris que vous ne preniez pas le porto avec les autres gentlemen. Je me suis éclipsée et vous ai suivi.

Elle croisait et décroisait les doigts avec nervosité.

Lui aussi se sentait très nerveux : il ne pouvait se permettre de réitérer l'épisode Elizabeth Mayfield. Rosalie ne semblait pas appartenir à cette catégorie de femmes, mais on n'était jamais trop prudent. Il scruta les ouvertures dans la haie, espérant que Mme Harlow n'était pas sur le point de faire irruption, débordante d'indignation vertueuse et demandant réparation pour l'honneur bafoué de sa fille.

— Vous feriez mieux de rentrer tout de suite, lui conseilla-t-il. Ces dames vont se demander où vous avez disparu.

— Non. Pas avant quelques minutes, en tout cas.

— Mais votre mère, certainement...

— Nul besoin de se soucier d'elle ! Elle pense que je suis allée me rafraîchir. D'habitude, je ne mens pas à maman, bien sûr. Mais il fallait que je vous parle en privé, et je n'ai pas vu d'autre moyen que celui-ci.

— Me parler en privé n'est pas une bonne idée, pour une jeune femme à marier.

Il s'approcha d'elle, espérant qu'elle s'écarterait pour lui permettre une retraite diplomatique, mais elle ne bougea pas d'un pouce. Les branches épineuses qui entouraient la folie l'empêchaient de la contourner.

— Si ce n'est pas votre mère, quelqu'un d'autre pourrait nous voir, et je serais extrêmement chagriné si votre réputation se retrouvait entachée à cause de moi.

— Je sais qu'il est terriblement audacieux de ma part de vous approcher ainsi, mais depuis que nous nous sommes rencontrés, j'ai terriblement souffert de ne pas vous revoir, et maintenant que je vous tiens en face de moi, je dois vous avouer mes sentiments.

— Je préférerais que vous vous en absteniez...

Elle l'ignora, évidemment.

— *Vous devez m'autoriser à vous dire avec quelle ardeur je vous admire et vous aime...*

Avait-elle prononcé ces mots spontanément ? Il en doutait. Toutes les jeunes filles mémorisaient la déclaration de Darcy dans le roman de Jane Austen, bien sûr, et elle était en train de lire *Orgueil et Préjugés* l'après-midi même. Cette tirade était probablement restée gravée dans son esprit comme la plus romantique qu'on pût prononcer.

Il contempla le joli visage plein d'adoration, et résolut de la décourager avec le plus de douceur possible.

— Ma chère demoiselle, vous ne me connaissez même pas. Vous ne pouvez pas m'aimer.

— Si, je vous aime ! Je suis folle de vous.

— C'est une folie temporaire, qui passera, assura-t-il.

— Vous pensez que je suis versatile dans mes affections ? Oh ! Comment vous prouver le contraire ?

Il s'avança de nouveau et, alors qu'ils se touchaient presque, elle ne fit pas mine de reculer. Il n'avait pas d'autre moyen que de forcer le passage. Il la prit par les bras pour l'écarter, mais elle fut trop rapide pour lui. Elle se dégagea et passa les bras autour de son cou.

— C'est la seule manière dont je peux exprimer ce que je ressens..., dit-elle avant de l'embrasser.

Il lui enserra aussitôt les poignets et lui replaça les bras le long du corps, mais il commit l'erreur de la relâcher trop tôt, et, avant qu'il puisse s'en aller, la diablesse se cramponna aux revers de sa veste et se hissa sur la pointe des pieds, avec l'intention manifeste de l'embrasser de nouveau. Il réussit à l'esquiver en tournant la tête et, au moment où les lèvres de Rosalie l'effleuraient, il vit Belinda à l'entrée de l'allée.

Son visage était aussi pâle que l'albâtre au clair de lune, et il comprit que la chance infime qu'il aurait pu avoir avec elle venait de s'évanouir définitivement.

Il saisit Rosalie par les poignets pour la détacher de lui, mais elle s'obstina en raffermissant sa prise. Avant qu'il réussisse à lui ouvrir les doigts, sir William apparut aux côtés de Belinda. Bon sang !

— Lord Trubridge ! s'écria sir William en fondant sur lui, lâchez Mlle Harlow, et tout de suite !

Rosalie poussa un cri et regarda par-dessus son épaule, ce qui lui fit relâcher son étreinte, et Nicholas put enfin se libérer. Il la repoussa avec toute la force qu'un homme peut honorablement employer vis-à-vis d'une femme.

Mais, d'après la rage très visible de sir William, il ne sortirait pas indemne de cette situation. Un homme furieux, pris dans les tourments de l'amour et de la jalousie, était une créature dangereuse. Lui demanderait-il réparation avec pistolets, à l'aube ? Ce serait la parfaite conclusion à tout cet épisode absurde. Ayant déjà été la cible d'un enragé jaloux et ivre, il préférait cependant ne pas réitérer la chose.

— Ce n'est pas ce que vous croyez, mon vieux, déclara-t-il, avant de se taire.

Même si c'était la vérité, le ridicule de ces paroles devant une situation aussi compromettante le fit grimacer lui-même, et elles n'apaisèrent en rien sir William.

— Espèce de salopard !

Le poing gauche du jeune homme atteignit sa joue droite avant qu'il puisse l'esquiver. Le coup frappa Nicholas de plein fouet, et ses genoux cédèrent.

Dans sa chute, sa redingote se prit dans les branches de rosier, et les épines s'enfoncèrent dans

son épaule. Il heurta le gazon dans un bruit sourd. Avant que tout devienne noir, sa dernière pensée fut que si les choses continuaient ainsi, la recherche d'une épouse risquait fort de lui coûter la vie.

Chapitre 13

Quand Nicholas revint à lui, il ressentit tout d'abord une vive douleur du côté droit de son visage, et des piqûres brûlantes dans l'épaule. Il ouvrit les yeux, et ne vit qu'un tapis d'étoiles floues dans le ciel nocturne. Une odeur d'herbe et de buis lui emplit les narines. Les événements lui revinrent alors en mémoire.

Il tâta sa mâchoire et grimaça, ce qui lui confirma que, malheureusement, il n'avait pas rêvé. Le baiser de Rosalie, le puissant crochet du gauche de sir William et sa chute dans les rosiers étaient bel et bien réels.

Il s'assit et le regretta aussitôt. Sa tête était douloureuse, sa mâchoire meurtrie, et son épaule se rappelait sans cesse à lui. Et, pire que tout, Belinda était assise dans l'herbe juste en face de lui... Dans son esprit embrumé, elle lui rappela dangereusement Judith s'apprêtant à décapiter Holopherne. Par chance, elle ne semblait pas avoir d'épée dans la main.

Il se serait bien allongé de nouveau en grognant de douleur pour s'attirer peut-être un peu de sympathie, mais, connaissant Belinda, il doutait que cela améliore quoi que ce soit. Il avait sans doute déjà été jugé et condamné. Il ne manquait plus que l'exécution du châtement.

Ses lèvres délicates étaient toujours aussi appétissantes. A présent, ses chances de l'embrasser à nouveau se situaient quelque part entre zéro et l'infiniment petit. Mais il ne renoncerait pas sans se battre.

— Je n'ai rien fait, dit-il, conscient qu'il réagissait comme un enfant pris à voler des sucreries. Je suis venu ici pour être seul. Je n'ai pas...

Elle le coupa aussitôt en levant la paume de sa main.

— Vous n'avez pas à vous expliquer.

— Si, il le faut. Je sais de quoi ça a l'air, mais je n'ai pas rompu ma promesse envers vous. Je ne l'ai pas embrassée. Enfin, nous nous embrassions, mais...

Il se tut, car il n'avait aucun moyen de dire la vérité sans rejeter toute la faute sur la jeune fille, et il n'était pas homme à agir ainsi.

— Bon sang ! lâcha-t-il en s'accoudant sur les genoux, la tête entre les mains.

— Nicholas, j'ai vu ce qui s'est passé.

— Vraiment ? s'exclama-t-il en relevant la tête, avec un regain d'espoir.

Peut-être tout n'était-il pas perdu.

— Je sais que Rosalie vous a suivi, parce que je l'ai suivie moi-même quand elle a quitté le salon. Dans le labyrinthe, je vous ai entendu à travers les buis lui dire de vous laisser, j'ai entendu sa déclaration et je suis arrivée au moment où elle vous embrassait.

— Alors, vous ne m'en voulez pas ?

— Non, quoique vous auriez pu la détacher de vous un peu plus vite, dit-elle d'un ton dubitatif.

— Et comment ? Je me suis éloigné d'elle aussi vite que possible, mais ce n'était pas si facile...

Belinda, cette fille est une vraie pieuvre !

Le coin des lèvres de Belinda remonta un peu. Il sentit une autre étincelle d'espoir se rallumer.

— Milady ?

Ils se retournèrent tous deux : un valet se tenait devant l'ouverture de la haie, une lanterne à la main et un plateau au creux du bras.

— Vous avez fait demander de la glace et des bandages ?

— Merci, Henry, apportez-les ici.

Il s'avança, salua Nicholas d'un signe de tête et examina sa veste déchirée d'un air inquiet.

— J'espère que vous n'êtes pas sérieusement blessé, milord. Sir William a dit que vous étiez tombé dans les rosiers ?

— C'est une façon de voir les choses...

— Dois-je soigner les blessures de milord, milady, afin que vous puissiez rejoindre la partie ? demanda le valet en se tournant vers Belinda.

— Merci, Henry, mais ce ne sera pas nécessaire. Avec cinquante invités, on a davantage besoin de vous là-bas que de moi. Posez le plateau ici, dit-elle en indiquant un endroit à côté d'elle, tout en ôtant ses longs gants de soirée. Puis vous pourrez disposer.

— Bien, milady, répondit le jeune homme avant de s'incliner pour prendre congé.

Belinda posa ses gants, s'agenouilla et éleva la lanterne.

— Tournez-vous un peu, ordonna-t-elle, que je voie vos blessures.

Il s'exécuta, et la regarda par-dessus son épaule quand elle dégagea doucement une partie de sa veste et sa chemise déchirées.

— Ce n'est pas trop vilain, dit-elle après un moment. Les épines ont traversé votre veste et votre chemise, mais le tissu vous a protégé du pire. Cependant, comme il y a des piqûres et des égratignures, il faut nettoyer.

Elle déposa la lanterne à côté d'elle et prit un flacon de verre sur le plateau, le déboucha et se munit d'un bandage.

— Enlevez votre chemise.

Cela le fit sourire et, même si sa mâchoire en souffrit, il était incapable de résister au plaisir de la taquiner.

— Voyons, Belinda, murmura-t-il. Petite coquine...

— Ne rêvez pas, Trubridge.

— Cela ne se passe pas tout à fait ainsi dans mes rêves, répliqua-t-il sans la quitter des yeux, tandis qu'il s'extrayait de sa redingote et déboutonnait son gilet. Chaque fois que je me représente la scène, c'est moi qui vous déshabille.

A la lueur de la lanterne, il put voir une légère rougeur lui monter aux joues, mais elle entreprit d'imbiber le bandage avec le liquide et ne répondit pas.

Il ôta son gilet et sa cravate blanche, ses boutons de manchettes et ses manchettes, qu'il déposa sur le plateau. Puis il retira sa chemise, et comprit que les épines avaient dû le faire saigner, car la soie lui collait à la peau. Quand il la posa, il discerna des taches rouge sombre sur le tissu déchiré.

— Je crains que mon valet ne soit très mécontent de moi.

— Il n'est pas le seul. Sir William ne vous apprécie pas particulièrement non plus.

Belinda se mit à genoux derrière lui et tamponna sa peau nue avec le tissu imprégné.

Il serra les dents de douleur.

— Dieu du ciel, madame ! s'exclama-t-il en la regardant par-dessus son épaule, qu'y a-t-il sur ce tissu ? Du jus de citron ?

— Un antiseptique.

— Ça pique !

— Allons, ne faites pas l'enfant !

— Mais je ne fais pas l'enfant ! protesta-t-il.

Comme pour le prouver, il émit un juron très viril quand elle tamponna un autre endroit meurtri de son épaule. Il se concentra sur le contact de ses mains nues contre sa peau, ce qui diminua considérablement la sensation de douleur.

— Comment va votre visage ? demanda-t-elle.

— Il a connu de meilleurs jours.

— Il y a de la glace sur le plateau.

— J'ignorais que sir William était un excellent lutteur, dit-il en prenant la poche de glace, mais il s'arrêta avant de se l'appliquer sur le visage. En parlant de sir William, pourquoi, au nom du ciel, l'avez-vous conduit ici ?

— Je n'ai rien fait du tout. Il a dû voir Rosalie traverser la pelouse, moi sur ses talons, et il nous a suivies toutes les deux. Je ne m'étais même pas rendu compte qu'il était là, jusqu'à ce qu'il surgisse derrière moi et vous bondisse dessus.

— Ah ! C'est l'explication la plus logique, je suppose, dit-il, avant d'appliquer la glace sur son visage.

— Je crains que votre chasse à l'épouse ne se passe pas au mieux, jusqu'à présent, dit-elle en gloussant.

— Vous croyez ? ironisa-t-il, sans pouvoir s'empêcher de rire aussi, tant cette situation était rocambolesque. Je crois que je devrais partir demain...

— A mon avis, ce n'est pas nécessaire. C'était embarrassant pour nous quatre, certes, mais nous sommes les seuls à être au courant de cet incident. Sir William est discret et c'est un gentleman. En parler à quiconque porterait préjudice à la réputation de Rosalie, et il ne le ferait jamais. J'imagine que Rosalie est trop embarrassée pour raconter quoi que ce soit, elle a donc toutes les raisons de se taire. Vous et moi ne dirons rien. Aussi pourquoi partiriez-vous ? Vous souhaitez toujours trouver une épouse, n'est-ce pas ?

— Peu importe ce que je souhaite, répondit-il en s'arrêtant tout près de Belinda. D'ailleurs, même si nous ne parlons pas, demain soir, j'aurai sans doute un œil au beurre noir — un autre ! — et les gens se douteront bien qu'il s'est passé quelque chose...

— Je pense que la version de sir William sera que vous avez un peu trop bu tous deux, et commis l'erreur de discuter politique. Vous vous êtes échauffés et cela s'est terminé par une bagarre.

— Une histoire crédible, j'imagine, même si les gens qui me connaissent trouveraient cela risible. Je ne me bats jamais pour des questions politiques. Enfin, il est quand même préférable que je parte. Cela évitera les questions.

Belinda reprit sa tâche en silence. Mais, malgré ses déclarations, il n'avait nulle envie de s'en aller. En dépit de sa position intenable, il voulait rester près d'elle. Il voulait Belinda, pas une épouse !

Elle plaça un bandage sur son épaule et commença à enrouler le tissu en passant par le creux de son bras pour le maintenir en place. Le contact de ses mains chaudes sur sa peau nue réveilla son désir, et anesthésia la douleur aussi efficacement qu'un puissant remède. C'était bien la preuve qu'il

était désespérément épris.

— Voilà, dit-elle enfin, ôtant ses mains. Demandez à votre valet d'examiner vos blessures demain matin. Comme ce n'est pas très profond, je pense que vous n'aurez même pas besoin d'un nouveau pansement.

— Je le lui dirai, dit-il en se retournant lentement pour lui faire face.

Elle reprit en hâte la parole :

— Je vous conseillerais de ne pas porter de lainage directement sur la peau pendant quelques jours, cela pourrait être irritant.

Il n'avait aucune envie de parler de ses égratignures ou de lainages.

— Vous pensez donc que je devrais partir ? demanda-t-il en se débarrassant de la poche de glace.

— C'est sans doute mieux, en effet, répondit-elle, même s'il crut percevoir une légère réticence dans sa voix.

Etait-ce parce qu'elle voulait le marier au plus vite, ou parce qu'il lui manquerait s'il s'en allait ? Il décida d'en avoir le cœur net.

— Mais vous, préférez-vous que je parte ? demanda-t-il en se penchant vers elle.

— Ce que je veux n'a pas d'importance. Partez si vous le souhaitez, ou restez. Cela n'a rien à voir avec moi.

— Je crois que si.

Il lui prit la main, et la serra plus fort lorsqu'elle essaya de la retirer.

— Si je reste, croyez-vous encore pouvoir me conseiller la meilleure épouse parmi les invitées ?

— Je... je ne vois pas pourquoi je ne pourrais pas, bredouilla-t-elle.

Elle avait l'air nerveuse, ce que Nicholas trouva très encourageant.

— Belinda au cœur de pierre...

Il se tut et leva sa main vers ses lèvres, en tourna la paume vers le haut et y déposa un baiser. Le frisson qu'il perçut en réponse rehaussa ses espoirs d'un nouveau cran.

— Ne faites pas ça, dit-elle en essayant de nouveau de se dégager.

— Je ne dois pas faire quoi ? demanda-t-il tout en effleurant son poignet de ses lèvres. Ne pas vous désirer ? Ne pas espérer que vous me désiriez aussi ?

— Il est impossible que vous me désiriez, rétorqua-t-elle, même si elle avait renoncé à retirer sa main de la sienne. Vous venez de recevoir un choc.

Il éclata de rire, soufflant ainsi de l'air chaud sur la peau douce de son poignet.

— Il faudrait que je sois mort pour ne pas vous désirer, dit-il en déposant des baisers le long de son bras.

— Mais je ne le veux pas, rétorqua-t-elle d'une voix un peu essoufflée.

— Je me trompe peut-être, mais je ne vous crois pas.

Il lui lâcha la main et, avant qu'elle puisse s'écarter, il lui passa le bras autour de la taille pour se pencher encore plus près.

— Je pense que nous ressentons tous les deux la même chose. Pourquoi nous en défendre ?

— Vous me faites des avances, dit-elle d'un ton accusateur, sans faire cependant la moindre tentative pour résister. Vous rompez votre promesse.

— Je sais, mais je ne peux pas m'en empêcher, avoua-t-il en passant sa main libre sur sa nuque. Je suis un vrai goujat, c'est exact.

Il l'embrassa, gardant les yeux ouverts pour voir les siens se fermer. Mais la bouche de Belinda

resta close pas sous la sienne, et il promena, sans succès, sa langue sur ses lèvres serrées.

Au bout d'un moment, elle céda avec un petit gémissement signifiant sa défaite. Le corps de Nicholas répondit aussitôt. Il resserra son bras autour de sa taille, et son autre main passa de sa nuque à sa chevelure. Il ouvrit sa bouche sur la sienne et, même si ce mouvement réveilla la douleur dans sa mâchoire, il s'en moqua. Elle avait le goût des framboises qu'ils avaient mangées au dessert, chaudes et douces comme l'été.

Le temps lui sembla suspendu alors qu'il explorait sa bouche, la sensualité de ses lèvres pleines, l'arc de ses dents. L'excitation l'envahit quand sa langue rencontra la sienne, mais un baiser ne suffisait pas.

Il recula pour reprendre son souffle, puis pencha la tête de l'autre côté et recommença à l'embrasser, la serrant toujours davantage contre lui. Sa main quitta ses cheveux, descendit le long de sa gorge, puis vers la peau nue à la base de son cou. Tout en goûtant sa bouche, il explorait, du bout des doigts, les formes suaves de sa poitrine. Posant la main sur son sein, il gémit de plaisir en sentant la plénitude du globe sous sa paume. Mais elle se raidit sous l'étreinte, et mit fin au baiser en se détournant, essoufflée : il fut obligé de s'arrêter.

Il savait que les battements du cœur de Belinda contre sa main n'étaient que le fruit de son imagination, vu l'épaisseur de ses vêtements. Mais elle ne le repoussa pas. Tandis qu'il attendait, au supplice, leurs souffles précipités étaient le seul bruit qui troublait le calme de la nuit.

Il se décida enfin, et pressa ses lèvres sur sa joue, sa tempe et son oreille. La main toujours sur son sein, il caressa la peau nue à la limite de l'étoffe.

Elle respirait à présent plus vite. Il sentait le désir monter en elle, mais elle ne fit aucun geste pour le toucher. Elle gardait les bras le long du corps, et, inexplicablement, il trouva cette immobilité très érotique. Elle décupla non seulement son désir, mais aussi son obstination à la faire réagir comme la première fois, lorsque ses hanches avaient ondulé contre les siennes.

Les bras serrés autour de sa taille, il les entraîna tous les deux dans l'herbe. Dès qu'elle entrouvrit les lèvres, il l'embrassa pour ne pas risquer d'entendre son refus.

A présent, son désir occultait tout. Il empoigna des plis de tissu pour remonter sa robe de soirée, jusqu'à pouvoir glisser les mains sous la soie et la mousseline.

Elle tentait de se relever de toutes ses forces, mais Nicholas insinua les mains derrière ses cuisses, puis sur ses fesses, afin de la maintenir à califourchon sur lui. Quand elle retomba de nouveau tout contre lui et que ses mains effleurèrent son visage, il poussa un rugissement de triomphe étouffé par son baiser.

Il continuait à lui caresser les fesses, avec l'impression que ses doigts brûlaient la fine étoffe de sa culotte. Il aurait voulu qu'elle soit réellement à califourchon tout contre lui, et il tenta de remonter sa robe un peu plus haut encore, mais la jupe était trop étroite. Aussi dut-il se contenter de l'exquise torture de son sexe pressé sur sa hanche. Il remua légèrement, et cet infime mouvement était si délicieux qu'il en gémit, ce qui mit fin à son baiser.

Ce fut son erreur.

— Il faut que nous arrêtons..., souffla-t-elle contre son cou.

Il secoua la tête. S'arrêter ? Il ne pouvait plus. Il la serra plus fort contre lui et se déhancha de nouveau, suscitant chez elle un cri de plaisir. Mais il n'eut pas le temps d'en profiter, car elle se débattit avec vigueur pour s'écarter de lui, en prenant appui sur ses épaules.

— Lâchez-moi ! Nous ne pouvons pas faire ça.

— Pour l'amour de Dieu, Belinda, ne me dites pas d'arrêter... Faisons l'amour ici, sur l'herbe !

— Vous êtes fou !

C'était sans doute vrai, mais il n'y pouvait rien. Il avait envie de la caresser, de lui donner du plaisir jusqu'à ce qu'elle s'offre complètement, mais il craignait, s'il la relâchait, qu'elle ne se sauve à toutes jambes. Aussi essaya-t-il la persuasion.

— J'ai envie de vous, Belinda, ici, et tout de suite. Et ce, depuis le premier jour. Même lorsque vous me toisiez d'un air méprisant, comme si j'étais l'homme le plus épouvantable que vous ayez jamais vu, je vous désirais. Que vous dire ? Je suis avide de châtement.

— Ce que vous dites n'a aucun sens.

— C'est vrai, c'est mon désir qui parle !

— Mais il n'y a rien d'autre ! Ce n'est que cela ! s'écria-t-elle en réussissant enfin à se dégager. Avant qu'il puisse réagir, elle était déjà en train d'arranger le désordre de ses jupes, tout en reculant.

Le corps en feu, il était incapable d'argumenter. A la vérité, il avait l'impression d'être au-delà de toute dispute. Son cœur pulsait, son sang battait dans ses veines, son bas-ventre le torturait et il n'arrivait plus à formuler la moindre pensée cohérente.

Il se recroquevilla et se prit la tête dans les mains, s'efforçant de reprendre le contrôle de soi.

— Et qu'y a-t-il de mal à ça, bon sang ?

Il entendit le froufrou des jupes de Belinda et leva les yeux vers elle.

— Ce n'est pas de l'amour, voilà ce qu'il y a de mal à ça, répondit-elle, le souffle court.

— De l'amour ? s'exclama-t-il, déconcerté, toujours pris dans les affres du désir, essayant de donner un sens à ce qui semblait en être dépourvu.

— Oui, l'amour ! Je vois bien que pour vous cela n'entre pas en considération !

Elle fit une pause pour rassembler la traîne de sa robe.

— En fait, ajouta-t-elle en se redressant, après l'avoir passée sur son avant-bras, je ne suis même pas sûre que vous sachiez ce qu'est l'amour.

Cette accusation injuste embrasa ses émotions, déjà à vif.

— Moi, je ne sais pas ce qu'est l'amour ? lança-t-il, furieux. Croyez-le ou non, Belinda, j'ai été amoureux autrefois. Une seule fois, mais je sais sacrément bien ce que c'est, car je l'ai vécu, je l'ai tenu dans le creux de mes mains, et je l'ai perdu.

Il ne parlait jamais de Kathleen, mais il ne put se retenir en cet instant, car les sarcasmes de Belinda dénigraient ce qu'il avait éprouvé autrefois, et il ne pouvait laisser passer une telle accusation.

— J'imagine que je vous ressemblais beaucoup, poursuivit-il. J'avais rencontré l'amour de ma vie, je croyais que tout était parfait, magnifique et dans l'ordre des choses. Comme vous, je n'avais aucun doute, aucune peur, aucune interrogation. Je nageais dans un bonheur euphorique qui me stimulait et me donnait l'impression que tout était possible. Et comme vous, je me souviens de la profonde et amère désillusion de comprendre que je n'avais jamais été sincèrement aimé. D'apprendre que pour ma bien-aimée, l'argent était plus important que moi, que toute chose avait un prix. Vous saurez que mon amour valait dix mille livres : c'est ce que mon père a versé à la femme que j'aimais pour qu'elle me quitte et disparaisse. Alors, ne me dites pas que je ne sais pas ce qu'est l'amour, je le sais exactement. Et je sais aussi ce que c'est de le perdre.

Belinda pressa une main contre son sein, les yeux agrandis par le choc.

— Votre père a payé la femme que vous aimiez ?

Nicholas eut l'impression de se noyer, submergé par les souvenirs, le désir contrarié et sa propre colère.

— Elle s'appelait Kathleen Shaughnessey. Elle était irlandaise, catholique et pauvre. Son père

était métayer sur le domaine Landsdowne du comté de Kildare. Je l'avais rencontrée l'été que j'avais passé là-bas, quand j'avais dix-neuf ans. J'étais trop jeune et stupide pour comprendre qu'une fille comme elle ne serait jamais autorisée à épouser le futur duc de Landsdowne.

— Que s'est-il passé ?

— Tout d'abord, il a essayé de me séparer de Kathleen en me faisant revenir d'Irlande avant la fin de mes vacances. Il m'a fait rester à Landsdowne tout l'automne, et a placé une jolie jeune fille acceptable sur mon chemin.

— Lady Elizabeth Mayfield.

— Oui. Elizabeth et moi nous connaissions déjà, bien sûr. C'est une lointaine cousine, et nos familles ont toujours espéré nous unir. Mais comme j'avais encore Kathleen en tête, il a organisé tout le scandale : la soirée, la rencontre par hasard dans la serre, Elizabeth se jetant à mon cou, et sa mère nous surprenant juste au bon moment. Tout était parfaitement orchestré, ajouta-t-il avec un rire sans joie. Pendant un instant, ce soir, j'ai vraiment cru que l'histoire se répétait, excepté le fait que Landsdowne n'aurait jamais choisi une Américaine.

— Nicholas, vous ne pensez quand même pas que... Rosalie ne se livrerait jamais à une pareille machination pour vous piéger !

— Non, je le sais bien. Même avant votre arrivée, j'avais déjà compris que Rosalie s'était tout bonnement entichée de moi. Mais si sa mère était arrivée à votre place, j'aurais revu mon opinion.

— Comment avez-vous appris que votre père était derrière tout cela ?

— Elizabeth ne ment pas très bien. Elle a fini par reconnaître que mon père avait tout arrangé. Ils pensaient tous deux que j'agiserais en homme d'honneur, voyez-vous, mais j'ai refusé de me laisser manipuler. Donc, le plan ayant échoué, il est allé voir Kathleen et lui a demandé son prix. Elle le lui a donné.

Il adressa un petit sourire désabusé à Belinda avant de poursuivre :

— Vous comprenez maintenant la vraie raison de mes exigences concernant ma future épouse. Je veux le genre de femme que mon père haïrait, assez riche pour m'assurer des revenus, mais également riche d'une manière si obscène qu'un pot-de-vin offert par mon père n'aurait aucun effet.

— Ainsi, vous choisirez votre femme sur des critères susceptibles de le contrarier et de le faire enrager ?

— Exactement. Quand il m'a coupé les vivres, il a fait dire qu'il rétablirait le paiement de ma rente seulement si je me mariais, et si mon épouse répondait rigoureusement à ses critères. C'est tout lui ! Il pense contrôler tout son entourage ! Je ne suis pas une personne à ses yeux, Belinda, je ne suis pas son fils. Je suis juste un moyen comme un autre de lui permettre d'obtenir ce qu'il convoite. Et je refuse de rentrer dans son petit jeu.

— Mon Dieu, murmura-t-elle en le regardant d'un air horrifié, c'est là le moteur de tous vos actes, n'est-ce pas ? Faire tout le contraire de ce que veut votre père. La vie dissolue, la revendication de votre mauvaise réputation, la dilapidation irresponsable de votre rente, chercher une femme qui ne lui plaira pas... Tout cela est donc une sorte de... de vengeance ?

— Il ne s'agit pas de vengeance. Il s'agit de rompre les chaînes qu'il a essayé de me passer toute ma vie. De ne plus jamais lui permettre de me dicter ma conduite, de me contrôler ou d'avoir le moindre pouvoir sur moi, mes actes ou ma vie.

— Mais c'est tout le contraire qui se produit, Nicholas. Il a le pouvoir sur votre vie. Il a tous les pouvoirs.

— C'est ridicule !

— Non, c'est la vérité.

Elle secoua la tête avec un petit rire d'incrédulité, manifestement stupéfaite qu'il ne voie pas la situation comme elle la percevait.

— Vous passez votre vie à faire ce qu'il ne veut pas. Vous n'êtes pas libre de vos choix, car ils sont tous dictés par les siens et systématiquement contraires à ceux-ci. Vous n'êtes absolument pas maître de votre vie !

Il sentait sa colère bouillonner plus fort à chaque mot qu'elle prononçait.

— Attention, Belinda, vous allez trop loin.

— Et quel est mon rôle dans ce petit jeu entre vous ? Pendant que vous cherchez la femme la plus choquante possible pour votre père, et qu'il œuvre à vous faire épouser celle qu'il veut, que suis-je ? Votre jouet ? Votre passe-temps jusqu'au mariage ?

— Bien sûr que non !

— Ou peut-être suis-je un autre scandale pour l'atteindre. Après tout, je suis américaine. Je pourrais vous donner un enfant qui serait un bâtard. Je parie qu'il détesterait ça. Et, même sans cela, je serais toujours une maîtresse, une distraction qui vous empêcherait de trouver une duchesse convenable. Si vous aviez une liaison avec moi, j'imagine que cela exaspérerait votre père au plus haut point.

— Cet homme n'a rien à voir avec ce que je ressens pour vous ! Rien !

— Et comment le saurais-je ?

— Comment vous le prouver ? Que voulez-vous ? Une déclaration d'amour ? Vous faire courtiser selon les règles ? Une demande en mariage ?

A peine eut-il prononcé ces mots qu'il sut que c'était une erreur : Belinda afficha aussitôt une expression implacable.

— Je ne me remarierai jamais. Et si je le faisais, ce ne serait certainement pas avec vous. Pourquoi voudrais-je d'un homme qui n'a d'autre ambition, dans la vie, que de se comporter comme un fils rebelle ? Qui préfère toujours la facilité ? J'ai déjà eu un mari de cette sorte, et je n'en voudrais jamais un autre.

Il fut profondément blessé par ces mots.

— C'est un mensonge, rétorqua-t-il. Je sais très bien que vous me désirez. Autant que je vous désire. Ou démentez-vous qu'il y a cinq minutes à peine, vous étiez embrasée de désir comme moi ?

— Non, je ne le nierai pas. Mais ce n'est que cela, du désir, et sans amour ni respect mutuel, ce n'est rien, lança-t-elle, ses yeux bleus scintillants tels des éclats de glace. Vous n'avez même pas l'ambition de changer votre condition par vos propres efforts. Je ne pourrais jamais respecter un homme tel que vous, encore moins l'aimer.

Nicholas eut l'impression qu'elle lui ouvrait la poitrine et mettait son âme à nu, et il ne put que rester planté là, submergé de rage et de douleur tandis qu'elle tournait les talons et disparaissait entre les allées.

Chapitre 14

Le lendemain matin, les bagages de Nicholas étaient prêts à 7 h 30. Un quart d'heure plus tard, ils se trouvaient dans l'entrée, et une voiture patientait devant la porte pour le conduire à la gare avec son valet. S'il n'était pas encore parti, c'était par égard pour son hôtesse. Il attendait qu'elle descende afin de pouvoir lui faire ses adieux.

Ayant appris qu'il partait, la duchesse lui avait envoyé sa bonne pour le prier de bien vouloir attendre qu'elle s'habille et vienne le saluer. Nicholas, qui avait besoin de tous les amis dont il pouvait s'entourer, s'exécuta de bonne grâce. D'autant que son hôtesse était une femme délicieuse. Il espérait simplement qu'elle ne serait pas trop longue. Le premier train pour Londres partait à 8 h 15, et il avait bien l'intention de le prendre, car il ne pouvait supporter de rester davantage avec Belinda quand elle lui était interdite.

Il lui était difficile de définir ce qu'il ressentait, mais il était certain, à présent, que c'était plus que du désir. Il avait désiré bien des femmes, auparavant, et si elles lui avaient dit la même chose que Belinda, il s'en serait soucié comme d'une guigne. Il n'avait jamais accordé beaucoup d'importance à ce que les gens pensaient de lui.

Mais Belinda était différente, et c'était pour cette raison qu'il avait passé une nuit blanche. Même en cet instant, la dureté de ses propos résonnait encore dans ses oreilles, et le dédain dont ils témoignaient était toujours aussi net que quelques heures plus tôt. Le pire, c'était qu'il ne pouvait réfuter une seule de ses paroles.

Ce n'était pourtant pas faute d'avoir essayé. Il était resté dans le jardin, après son départ. Il y était même resté toute la nuit. D'abord fou de rage, il avait fait les cent pas dans l'allée centrale, énumérant les raisons pour lesquelles elle se méprenait à son sujet, ponctuant ses affirmations des pires jurons qu'il connaissait.

Quand il eut épuisé cette méthode, il avait dû admettre que Belinda n'avait peut-être pas entièrement tort. Il s'était allongé dans l'herbe et avait contemplé les étoiles, repensant à tous les moments de sa vie où il avait choisi d'agir en opposition à son père, et il s'était senti désarçonné. Belinda avait mille fois raison, en réalité. Il lui restait donc à se demander comment faire pour se libérer de cette habitude qui dictait sa conduite depuis si longtemps.

Il lui fallait également résoudre la question de ses difficultés financières. Se marier pour l'argent avait semblé l'unique solution à ses problèmes. Solution d'apparence facile, mais en repensant à son visage tuméfié et à son épaule égratignée, ainsi qu'à son élan vers une femme qui ne voulait pas de lui, Nicholas conclut que c'était l'inverse de la facilité.

De plus, trouver une héritière à épouser était désormais hors de question. Une nuit passée dans

L'herbe avait calmé son désir pour Belinda, mais il savait que ce répit était temporaire. Qu'il la voie ou se mette à penser à elle, et son ardeur s'enflammerait aussi vite qu'une allumette. Il ne pouvait se projeter au côté d'une autre femme.

En quelques phrases coupantes, elle avait jugé sa vie et, même si ce jugement le heurtait, il était cruellement pertinent.

Il y avait de nombreuses années qu'il n'avait osé imaginer un but à son existence, un but qu'il se serait lui-même fixé. Il avait même réussi à se convaincre qu'il n'en voulait pas. Or la nuit précédente avait tout changé. Belinda lui avait dévoilé la vérité sur lui-même, et il ne pouvait plus revenir en arrière. Il n'y avait pas de voie facile. Maintenant qu'il ne voulait plus être un oisif, il sentait l'espoir renaître en lui. Un espoir qu'il n'avait pas éprouvé depuis son enfance.

La façon dont il s'était décidé n'était toujours pas très claire à ses yeux. Il s'était endormi dans l'herbe sans avoir de solution, mais il s'était réveillé en se disant que, s'il en existait une, il ne la trouverait pas ici. Pas en épousant une femme qu'il n'aimerait pas, ou en usant de son charme avec Belinda. Rien de tel ne lui ferait gagner son respect, et il avait beau la désirer physiquement, il désirait plus encore son estime. Sans cela, le reste n'avait aucun sens. Elle avait eu aussi raison sur ce point.

Et la blessure qu'elle lui avait infligée en déclarant ne pas le respecter s'était transformée en détermination. Il avait peur aussi, bien sûr. Peur qu'il n'y ait pas de solution, qu'elle n'ait jamais une bonne opinion de lui, quels que soient ses efforts, qu'il ne se libère jamais réellement de son père, quoi qu'il fasse... Mais Nicholas repoussa ces craintes. De plus, au point où en étaient les choses, sa situation ne pouvait être pire qu'aujourd'hui : comment descendre plus bas dans l'estime de Belinda ? Donc, il ne lui restait plus qu'à remonter.

— Trubridge ?

Il se retourna au moment où la duchesse arrivait au pied de l'escalier, charmante dans son déshabillé en cachemire beige.

— Je suis tellement désolée que vous partiez déjà !

— Je le regrette aussi, duchesse, dit-il en s'inclinant.

— Ce départ précipité est-il dû à vos blessures de la nuit dernière ? J'ai entendu dire que vous aviez eu des démêlés avec mes buissons de roses, déclara-t-elle en souriant.

— Les blessures sont minimales, je vous rassure. Cependant, je suis convaincu qu'il n'est pas avisé de lutter avec un rosier.

— C'est une bataille perdue d'avance, j'imagine, répondit-elle en l'étudiant quelques secondes, avant de sourire plus largement. Et comment va votre visage ?

— Un peu endolori, mais c'est supportable. Je crains simplement d'avoir récolté mon second œil au beurre noir de la saison.

— En vous battant avec sir William ? demanda-t-elle dans un soupir, avant de secouer la tête. Je croyais que vous tentiez de redorer votre blason.

— Mais je m'y emploie, répliqua-t-il. Il semblerait que je ne sois pas très doué.

Elle éclata de rire et vint passer son bras sous le sien.

— Marchez un peu avec moi, avant de partir. C'est une belle matinée. Non, ne protestez pas ! Je sais que le train ne part pas avant une demi-heure. Vous avez tout votre temps.

— Je ne refuse jamais de me promener avec les jolies femmes.

Ces mots la firent de nouveau éclater de rire.

— Vous êtes un homme charmant, Trubridge, dit-elle quand un valet leur ouvrit la porte et qu'ils sortirent dans la lueur du soleil matinal. Et d'une compagnie si délicieuse ! Je regrette tant de vous

voir partir si tôt.

— Cela vaut mieux, assura-t-il. Je ne voudrais pas que sir William me lance des regards assassins pendant toute la semaine.

— Ah, vous les hommes, vous êtes bien étranges de vous quereller pour des raisons politiques ! Cependant, je ne vous aurais jamais cru du genre à vous enflammer dans ce domaine. Et je jurerais que sir William est bien trop diplomate pour s'engager dans des disputes de cet ordre.

Elle lui coula un regard de biais, mais, comme il ne relevait pas, elle changea de tactique.

— Je suis certaine que sir William regrette de s'être emporté, et que vous pourriez fort bien devenir amis avant la fin de la semaine. Et puis, j'ai entendu parler de votre souhait de vous marier. Si tel est le cas, il y a ici une foule de jeunes filles. Vous voyez ? Je vous fournis quantité de raisons de prolonger votre séjour.

— Peut-être sir William et moi pourrions-nous nous découvrir des affinités. Quant à l'autre point...

Il s'interrompit et secoua la tête.

— ... j'ai fini par comprendre que je n'étais pas du genre à pouvoir me marier au nom de considérations matérielles. Il y a... d'autres choses qui comptent davantage pour moi.

— Je vois. C'est un gros inconvénient.

— Oui. Et vu que je n'ai pas d'argent, je me retrouve très dépourvu.

— Je ne dirais pas cela, à votre place. C'est incroyable, ce qu'un homme bien de sa personne, intelligent et bourré de charme peut accomplir, quand il s'en donne la peine.

— Vous me flattez, duchesse.

— Sans succès, semble-t-il, répondit-elle alors qu'ils se dirigeaient vers les jardins. Mes compliments glissent sur vous, car il est clair que vous ne me trouvez pas le moins du monde attirante. Ne soyez pas galant, protesta-t-elle en l'empêchant de parler d'un signe de la main, vous n'avez pas blessé ma vanité, puisque vous avez manifesté le même manque d'intérêt envers toutes les autres femmes présentes. A une exception près, je pense, ajouta-t-elle avec un petit sourire en coin.

— Si vous faites allusion à Mlle Harlow..., déclara-t-il, feignant de ne pas saisir.

— Non, répliqua-t-elle en s'arrêtant brusquement. Mlle Harlow n'était pas celle que vous avez dévorée des yeux pendant tout le dîner.

— Je ne suis pas certain de vous comprendre.

— Oh ! Ne jouez pas au plus fin avec moi, Trubridge. Je ne suis pas aveugle, vous savez. La plupart du temps, lorsque vous me parliez, vous regardiez derrière mon épaule, là où était placée Belinda.

Nicholas sentit une grosse boule se former dans son estomac à l'idée de s'être dévoilé ainsi. Pour reprendre contenance, il s'obligea à rire.

— Comme c'est grossier de ma part ! Et comme c'est épouvantable d'être si transparent !

— J'imagine que vous n'y pouvez rien. Les hommes ont toujours cet air de chien battu quand ils tombent amoureux.

— Duchesse, vous vous trompez, je ne suis pas...

— Je vous ai dit que je n'étais pas aveugle. Indiscrète, peut-être, ajouta-t-elle avec un sourire malicieux, mais pas aveugle. Je viens donc de vous donner une parfaite raison de rester. Pourquoi rentrer à Londres, alors que la femme que vous aimez se trouve ici ?

Cette conversation le faisait paraître bien trop vulnérable à son goût, et, à son habitude, il tenta la dérision :

— Autant vous semblez apprécier mes qualités, duchesse, autant ce n'est pas le cas de certaines

femmes. Belinda en fait partie.

— Je ne dirais pas cela.

— Qui est flatteur, maintenant ? La vérité, c'est que je ne plais pas à Belinda. Je ressemble trop à son défunt mari pour lui convenir. A ses yeux, je ne suis qu'un bon à rien, un coureur de dot.

C'était difficile à admettre, mais à quoi bon se voiler la face ?

La duchesse pencha la tête et le regarda pensivement.

— Je n'aurais pas cru qu'un homme comme vous se décourage si vite dans la conquête d'une femme.

— Je ne décourage pas. J'ai l'intention de la faire changer d'avis à mon sujet, même si, pour le moment, j'ignore comment je vais m'y prendre. Parfois, une retraite stratégique est nécessaire pour gagner une guerre. Ou une femme.

— Bien dit, approuva-t-elle en riant. Et rappelez-vous que toute femme peut passer sur les défauts d'un homme s'il sait trouver son point faible. Belinda a les siens, croyez-moi.

— J'imagine que vous n'allez pas me les révéler ? demanda-t-il avec son sourire le plus enjôleur.

Elle fit un signe de dénégation et lui reprit le bras.

— Il vous faudra les découvrir par vous-même, je le crains, répondit-elle alors qu'ils revenaient vers l'entrée de la maison. Mais sachez ceci : Belinda a oublié, délibérément, l'effet que cela fait d'être une femme désirable. C'est à vous de le lui rappeler.

— Voilà peut-être le conseil le plus délicieux qu'on m'ait jamais donné. En avez-vous d'autres ? Par exemple, comment l'entretenir une fois que je l'aurai conquise ?

Elle tourna la tête vers lui, ses yeux verts écarquillés d'une surprise qu'il ne comprenait pas.

— Mais pourquoi auriez-vous besoin de l'entretenir ?

— Eh bien, ce n'est pas un secret que je n'ai pas un sou vaillant, et Belinda n'en a guère plus. Featherstone l'a laissée sans rien. Donc...

— Belinda, sans rien ? s'exclama la duchesse en s'esclaffant. Vous a-t-elle dit cela pour que vous gardiez vos distances ?

— Non, je le tiens de Jack Featherstone. Il m'a expliqué que son frère les avait laissés tous deux sans le sou. Mais Belinda l'a confirmé.

— Ah, Featherstone ! Cela explique tout. Si Jack était mon beau-frère, je lui aurais dit la même chose. Il passe son temps à soutirer de l'argent à droite à gauche, et il ne rembourse jamais. Il me doit toujours mille livres, depuis des années. Je suis certaine que Belinda est ravie qu'il vive à Paris. Il finirait par apprendre la vérité sur ses finances, s'il résidait à Londres, et il courrait sans cesse après son argent. En fait, je suis surprise qu'elle ait gardé le secret aussi longtemps. Evidemment, Belinda n'étale pas sa richesse, mais...

— Attendez, coupa-t-il en s'arrêtant brusquement, tout en essayant de comprendre ce que la duchesse venait de lui révéler. Belinda... est riche ?

— Riche comme Crésus ! s'exclama Edie, hilare. Vous semblez tout à fait stupéfait, Trubridge.

Stupéfait ? Il avait l'impression qu'on lui avait donné un grand coup de batte de cricket sur le crâne.

— Plutôt, murmura-t-il.

— Je ne vois pas pourquoi c'est une telle surprise. Vous la regardiez avec tant d'avidité, hier soir, que vous avez bien dû remarquer ces magnifiques perles à son cou.

— De fausses perles, assurément.

— Elles sont si parfaites qu'on dirait des fausses, je suis d'accord, mais ce n'est pas le cas.

Belinda peut s'en offrir des vraies, croyez-moi. En fait, je parierais qu'elle a plus d'argent que certaines des héritières américaines qu'elle représente ! Comme je l'ai dit, elle n'en fait pas étalage, mais je suis néanmoins étonnée que vous ne vous en soyez pas rendu compte. Vous avez dû voir ses tarifs, quand vous l'avez engagée. Calculez vous-même.

— En fait, nous n'avons jamais évoqué l'aspect financier de notre contrat, avoua-t-il. Je n'ai pas la moindre idée de ses tarifs.

— Dix pour cent de la dot. Quand j'ai épousé Margrave, Belinda a touché près de cent mille livres.

— Seigneur !

— N'est-ce pas ? Mais les millionnaires américains sont heureux de payer, si cela garantit la reconnaissance sociale pour leurs familles. Mon père est exceptionnellement riche, et j'ai eu la chance d'avoir une énorme dot. Tout ce que touche Belinda n'est pas aussi élevé que la somme versée par mon père, bien sûr, mais c'est tout de même confortable. Et Belinda est très spartiate. Elle a un faible pour les perles, c'est vrai, et elle aime les beaux vêtements. Cela mis à part, elle est modestement, économise, investit son argent, et n'organise pas de soirées dispendieuses. Elle n'en a d'ailleurs pas besoin, vu qu'elle est invitée absolument partout. J'ignore de combien elle dispose au juste, mais c'est une vraie fortune. Vous voyez, ajouta-t-elle en riant alors qu'ils étaient arrivés devant la voiture, si vous épousez Belinda, tous vos problèmes seront résolus.

Il ne put rire à l'unisson avec elle.

— Ce n'est pas si simple, j'en ai peur... Comme je vous l'ai dit, je ne lui plais pas. Il va être difficile de la convaincre de vouloir de moi, et encore plus de m'épouser. Si d'aventure je réussissais à la faire changer d'avis, sa dot n'entrerait pas en ligne de compte, parce que je ne la prendrais pas, même si elle me l'offrait. Comme je l'ai dit, les considérations matérielles n'entrent pas en jeu. Pas avec elle.

— Votre intégrité vous honore.

— Duchesse, dit-il en riant alors qu'il montait dans la voiture, je crois que c'est la première fois qu'on me complimente sur mon intégrité.

* * *

Nicholas ne rata pas le train, mais il s'en fallut de peu. Avant même que sa voiture ne fût arrivée à la gare, il put voir le panache de fumée de la locomotive, indiquant le départ imminent. Heureusement, lorsque la voiture de la duchesse déposait des voyageurs à la gare, ceux-ci recevaient immédiatement toute l'assistance requise. Achat de tickets et chargement des bagages furent expédiés en un temps record.

Une fois installé en première classe, son valet en seconde, et le train parti, Nicholas se remémora les propos de la duchesse.

Il ne pouvait en vouloir à Belinda de l'avoir trompé sur sa situation financière. Et cette information ne changeait d'ailleurs pas ses projets. Comme il l'avait assuré à la duchesse, il ne voulait pas de l'argent de Belinda. Non seulement parce qu'il aspirait à mériter son respect, mais aussi parce qu'il souhaitait retrouver le sien. Cela signifiait faire son chemin tout seul, donc gagner sa vie.

Mais comment ? C'était là la question cruciale. Il reprit ses interrogations de la nuit et, après plus d'une heure, il dut s'avouer aussi peu éclairé qu'avant. N'étant pas un fils cadet obligé de subvenir à ses besoins, il n'avait jamais étudié le droit, la médecine, la mécanique ou quoi que ce

soit de vaguement utile. Le latin et Keats n'avaient pas une grande valeur commerciale. S'il avait pu étudier les sciences, comme il en avait eu le désir, cela aurait peut-être fait la différence. Il ressentit un pincement d'amertume à cette idée, mais ne s'y attarda pas. De l'eau avait passé sous les ponts, et l'amertume ne l'aiderait en rien.

Cependant, la dure réalité était qu'il n'avait aucun talent pour lequel on serait disposé à le payer, et aucune formation digne de ce nom. Personne n'emploierait un fils de duc comme employé de banque, d'autant plus que le duc en question débarquerait certainement à un moment ou à un autre et lui mettrait des bâtons dans les roues. Il jouissait d'une bonne santé et était doté d'une force certaine, mais il imaginait que les débardeurs gagnaient à peine de quoi subsister.

Il passait en revue métier après métier, mais, ce faisant, savait que c'était un exercice vain. Et en dehors de toute autre considération, aucun emploi, quel qu'il soit, n'était à l'abri des manœuvres de son père pour le faire renvoyer.

Cela l'empêchait également d'envisager les services diplomatiques. L'influence du duc y était trop grande. Un mot de celui-ci glissé à la bonne oreille, et sa carrière cesserait avant même d'avoir commencé.

S'il avait disposé d'un capital, il aurait pu investir dans des fonds ou des actions, mais son manque d'argent était le cœur du problème. Les propos de Belinda sur les économies destinées aux mauvais jours le hantaient, et il pensa avec un infini regret à tout l'argent qu'il avait dilapidé pour de vaines satisfactions et de piètres compagnons. Mais, comme l'amertume, les regrets ne servaient à rien. Tout ce qu'il pouvait faire, désormais, c'était ne pas répéter les erreurs du passé.

Par malheur, aucune idée ne se présentait à lui. Comme l'avait fait remarquer Belinda, il n'était qu'un oisif. Quel autre destin un homme tel que lui pouvait-il espérer ?

Le train ralentit son allure, et il leva les yeux, surpris de découvrir qu'ils venaient de traverser le pont de Grosvenor. Il regarda par la fenêtre tandis que le train longeait le canal. Au-delà s'élevaient des bâtiments industriels et des immeubles d'habitation pour les ouvriers, avec les voitures de marchands de quatre-saisons et les carrioles qui encombraient les rues.

Le train ralentit encore, et Nicholas se leva. Il baissa la vitre pour voir s'il pouvait déterminer ce qui les faisait avancer à une allure d'escargot, mais il se trouvait dans un virage et ne discerna rien du tout.

Il referma la fenêtre, se renfonça sur son siège et essaya de ne pas s'impatienter. Après tout, il n'avait rien de particulier qui l'attendait. Être assis dans un train était une façon de passer le temps comme une autre, surtout quand on avait besoin de réfléchir.

Il envisagea de se lancer dans les affaires. Certes, un gentleman qui mettait les pieds dans les affaires était mal vu par la plupart des gens de la haute société. Même si cette perspective ne le gênait pas le moins du monde, cela ne changeait pas le fait que sa connaissance des affaires aurait tenu dans un dé à coudre.

Le train ralentit encore. Pour une raison connue des seuls ingénieurs des chemins de fer et des conducteurs, il s'arrêta ensuite, à quelques pâtés de maisons de la gare de Victoria. La vue de sa fenêtre était occultée par un bâtiment en brique couverte de suie, aux fenêtres condamnées par des planches, avec un vagabond endormi au soleil sur le seuil, ses fondations entourées de mauvaises herbes. Une pancarte fixée sur l'une des fenêtres indiquait que la bâtisse était une ancienne brasserie, à louer ou à vendre.

Nicholas contempla la pancarte, l'esprit enfiévré par des passages de sa correspondance avec Freebody sur les récoltes à Honeywood, et des bribes de conversation avec la famille de Denys. Tous ces fragments se rassemblèrent soudain pour former une idée claire et nette. Quand il regarda de

nouveau le bâtiment abandonné et vit le nom peint sur l'enseigne au-dessus de la porte d'entrée, il exulta. La solution à tous ses problèmes pourrait bien se trouver juste en face de lui.

* * *

Quand il arriva à South Audley Street, on l'informa que Denys n'était pas encore levé, mais il n'avait pas la moindre intention de se laisser arrêter par ce léger détail. Il prépara un plateau garni d'œufs, de bacon, de rognons, de toasts beurrés et d'un pot de café prélevés sur les plats chauffants de la salle à manger, et monta à la chambre de son ami.

Il frappa en maintenant son plateau en équilibre, puis ouvrit la porte sans attendre de réponse.

— Bonjour, Denys ! claironna-t-il avec une vigueur réservée d'ordinaire à sa tante Sadie, complètement sourde.

Puis il referma la porte d'un coup de pied, les deux mains agrippées au plateau.

— Qu'est-ce qui se passe, bon sang ? cria Denys, se redressant en sursaut au claquement de la porte, en rejetant ses couvertures.

Mais dès qu'il reconnut l'homme qui avait perturbé son repos, il replongea dans ses oreillers avec un gémissement.

— Nick ? Bon sang, qu'est-ce qui te prend de me réveiller maintenant ? Tu sais quelle heure il est ?

— Dix heures et demie.

— Dix heures et demie ? répéta-t-il en grognant de nouveau. Tu ne sais donc pas que personne ne se lève aussi tôt ? Pas en ville durant la saison, en tout cas.

— Tu viens à peine de te coucher ?

— Et toi, tu ne t'es pas couché du tout ?

— C'est exact, à moins que le gazon ne puisse être qualifié de lit.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Et que fais-tu à Londres ? Tu n'es pas censé être à une partie de campagne, cette semaine ?

Denys repoussa ses couvertures pour le regarder attentivement. Il cligna brièvement des yeux, puis se mit à sourire.

— Et qu'est-ce que tu as au visage ?

— C'est une longue histoire, je ne voudrais pas t'ennuyer avec ça. Je t'ai apporté ton petit déjeuner, ajouta-t-il en brandissant le plateau.

Denys le mit de côté, pour scruter Nicholas de près.

— Ta mâchoire est enflée, et tu as une égratignure sur la joue. Tu vas avoir un autre œil au beurre noir, dit-il avec un air profondément ravi. Qui est l'être d'exception qui te l'a infligé ? Il faut que je le rencontre et lui serre la main.

— Je n'ai pas le temps de me lancer dans des explications ce matin.

Il regarda autour de lui, puis posa le plateau au bord de la table de toilette.

— Veux-tu du café ? demanda-t-il, tout en se servant une tasse.

— Volontiers, répondit Denys, en se tournant dans son lit pour présenter son dos à son ami, mais je n'ai pas l'intention de rester réveillé assez longtemps pour le boire.

Nicholas l'ignora et remplit une seconde tasse.

— Avec du lait et du sucre ?

— Dieu ait pitié de moi ! marmonna Denys en remontant les couvertures sur sa tête. Pourquoi ! demanda-t-il d'une voix étouffée par les draps. Pourquoi faut-il que tu réapparais dans ma vie et

que tout tourne au chaos ?

— Parce que c'est à cela que servent les amis. Et puis, je vis ici.

A ces mots, Denys se découvrit et le foudroya du regard.

— Ce n'est que temporaire.

— Exactement. C'est en partie de cela que je veux discuter avec toi, dit-il en s'installant au bord du lit. Et je crains de t'en demander un peu plus. Mais si cela peut te consoler, je pense que tu seras tout à fait disposé à m'aider, parce que cela t'aidera aussi. Cela pourrait même nous rendre riches. Ou du moins prospères.

— Ça a l'air trop beau pour être vrai.

— Eh bien, la situation est un peu difficile... Il nous faudra obtenir un prêt, et ni toi ni moi n'avons de garant. Je pensais à ton père...

— Nick, vraiment ! Il y a des limites à notre amitié ! protesta Denys.

— Nous ne pouvons pas nous tourner vers le mien, objecta Nicholas.

— Et quelle est cette fameuse idée ?

— La bière, Denys. Nous allons faire de la bière.

Denys soupira et s'assit en se frottant les yeux.

— Passe-moi le café, j'en aurai besoin.

Chapitre 15

Belinda n'apprit le départ de Nicholas que vers midi. Elle avait été tourmentée la plus grande partie de la nuit par les images de ce qui s'était passé entre eux. Elle avait fini par s'endormir vers 3 heures du matin et, quand elle se réveilla, il était près de 11 h 30.

Ce fut Molly, chargée de son plateau de petit déjeuner, qui l'informa du départ de Trubridge pour Londres.

Ainsi, il était parti, songea-t-elle en regardant ses œufs au bacon. Il lui avait demandé s'il devait rester, et elle lui avait répondu que la chose lui était égale.

Belinda au cœur de pierre...

Elle ne voulait pas se montrer dure, mais comment faire autrement, après ce qu'elle avait vécu ? Elle avait dit la vérité la veille, certes. Mais à la froide lumière du jour, elle se rendait compte qu'elle avait agi uniquement par peur. Le désir qu'il avait fait éclore en elle la laissait vulnérable et effrayée. Vu qu'elle l'avait repoussé, cela n'avait aucun sens de se sentir abandonnée parce qu'il était parti. S'il était resté, elle aurait été obligée de jeter des jeunes femmes à sa tête, et cela lui paraissait désormais impossible.

Belinda essaya d'avaler son petit déjeuner mais elle ne sentit que l'amertume de la déception dans sa bouche, et elle ne se comprenait plus du tout.

Un coup frappé à sa porte interrompit ses ruminations, et elle entendit la voix de Rosalie.

— Tante Belinda, puis-je entrer ?

Elle fit un signe à sa femme de chambre, qui ouvrit la porte.

— Merci, Molly, ce sera tout pour le moment dit-elle en posant son plateau à côté d'elle, quand Rosalie entra.

Celle-ci prit la parole dès que Molly fut sortie et eut refermé la porte.

— Oh ! Tante Belinda, je suis tellement gênée ! Je me suis vraiment ridiculisée, hier soir, n'est-ce pas ?

Belinda repensa aussitôt à son propre comportement de la veille : elle était bien mal placée pour donner des leçons de décence. Elle préféra tapoter le lit à côté d'elle pour inviter la jeune fille à s'asseoir.

Rosalie traversa la pièce et vint s'installer au côté de Belinda.

— C'est tellement humiliant, poursuivit-elle, les joues aussi roses que le coloris fuchsia de son déshabillé. Je voudrais mourir ! Comment oserai-je jamais me retrouver en face de lui ?

— Cela n'arrivera pas, ma chérie. Lord Trubridge est parti ce matin.

— Trubridge ? s'exclama Rosalie avec un regard vide, avant de secouer la tête. Non, je sais que

Trubridge est parti, ma femme de chambre me l'a dit. Je ne parlais pas de lui, mais de sir William.

— Vraiment ? demanda Belinda, interloquée. En tout cas, ce n'est pas le ridicule de la situation qui est important, c'est que tu comprends ce qui aurait pu se passer si une personne moins intègre que sir William t'avait surprise en train d'embrasser un homme. Ton acte a mis en danger ta réputation, et celle de lord Trubridge. Ainsi que la mienne...

— La vôtre ? s'écria Rosalie, l'air affolé. Mais pourquoi ? Vous n'aviez rien à voir dans tout cela !

— Les gens savent que c'est moi qui t'ai lancée, et ils me jugent d'après ton comportement, en quelque sorte. Tes parents auraient eu honte si cet épisode s'était ébruité. Mais là n'est pas le plus grand souci, ma chérie, ajouta-t-elle en s'adoucissant, maintenant qu'elle avait administré sa leçon à la jeune fille. Il est vital que tu te montres réservée et discrète. Ta réputation avant tout !

Tout en disant cela, Belinda repensait à Nicholas en train de relever ses jupes pour lui caresser les fesses. Elle était bien placée pour prêcher la réserve et la discrétion...

Distraite par le flot d'images qui lui revenaient en mémoire, elle entendit à peine la réponse de Rosalie.

— Ne vous inquiétez pas, tante Belinda, disait-elle, comme si elle parlait de très loin, je ne recommencerai jamais. Dieu du ciel, je préfère ne pas imaginer ce que sir William doit penser de moi, après cette scène !

Belinda ferma les yeux, toujours accaparée par ses souvenirs de la veille. Leur étreinte avait été si... animale. Comment avait-elle pu se comporter ainsi ? Elle n'avait jamais éprouvé de désir purement sexuel, auparavant. Même avec Charles, lors des débuts de sa passion, elle ne s'était jamais sentie si brûlante, charnelle, au comble de la frustration. Heureusement, elle y avait mis un terme juste à temps : quelques secondes de plus, et elle n'aurait plus répondu d'elle-même.

— Mais il a été magnifique, vous ne trouvez pas ? demanda Rosalie d'une voix songeuse.

— Oui, absolument, répondit-elle, en repensant à son baiser si ferme.

Elle se rendit compte que ce n'était pas de Trubridge qu'il était question.

— Sir William a été absolument splendide, c'est vrai, se reprit-elle.

— Je ne l'avais jamais vu en colère. Mon Dieu, je ne savais pas qu'il pouvait réagir ainsi ! C'était très excitant, et rassurant, aussi, de voir comment il a volé à mon secours pour défendre mon honneur.

— A présent, vas-tu expliquer à sir William qu'il s'est mépris sur la situation, et que lord Trubridge n'y était pour rien ?

— J'imagine qu'il le faut, répondit Rosalie avec un gros soupir. Même s'il sera terriblement difficile d'avouer ma mauvaise conduite. Surtout à sir William, qui est tellement droit et intègre ! Et s'il ne me pardonne pas ?

— Son pardon a-t-il tant d'importance pour toi ?

— Oui, affirma-t-elle en se mordant la lèvre. Ce qu'il pense de moi est très important à mes yeux, je m'en rends compte aujourd'hui.

— Je suis si heureuse que tu apprécies enfin les qualités de sir William !

Rosalie afficha un air attristé.

— Vous aviez raison depuis le début, tante Belinda. Et même si je me suis ridiculisée, peut-être que les choses finiront par rentrer dans l'ordre...

Avec le départ de Nicholas, la scène de la veille ne se répéterait pas.

— Oui, répondit-elle à Rosalie, tout va rentrer dans l'ordre.

Comme Nicholas l'avait prédit, Denys avait été enthousiasmé par son idée, à tel point qu'à peine leur café avalé, ils s'étaient précipités dans le bureau du père de Denys. Mais lord Conyers se montra moins enthousiaste et bien plus circonspect que les jeunes gens.

Le comte les informa qu'une entreprise telle qu'une brasserie était une affaire complexe, et qu'il n'avait aucune intention de leur octroyer un prêt ou d'acheter des parts sans étudier le projet en détail : l'emplacement de la brasserie, un calendrier de production, une estimation du volume des récoltes de leurs domaines respectifs, ainsi qu'un budget de fonctionnement incluant remboursement du prêt et bénéfices escomptés sur les trois premières années.

— Tu comprends pourquoi je ne lui demande jamais d'argent, expliqua Denys quand ils quittèrent le bureau de lord Conyers. Même quand j'avais quinze ans et que je sollicitais une petite avance sur le versement de ma rente mensuelle, il exigeait de connaître en détail les raisons de mon manque d'argent, à quelles fins je voulais l'employer, à quelle date je le rembourserais, et quel taux d'intérêt j'étais prêt à accepter.

Nicholas refusa de se laisser décourager.

— J'imagine que c'est une des raisons pour lesquelles il est riche. De plus, il ne fait que nous demander des informations que nous devons de toute façon nous procurer. Vois donc les choses sous cet aspect, ajouta-t-il en assenant une claque dans le dos de son ami. Au moins, il n'a pas regardé d'un mauvais œil le fait que nous nous lancions dans les affaires.

— C'est vrai, répondit Denys, quelque peu rasséréiné. Bien... Pour donner à mon père les renseignements qu'il veut, par où commençons-nous ?

— Je dirais avec ce qu'il y a de plus simple : le lieu.

— Et pourquoi est-ce le plus simple ?

— Parce que je l'ai déjà déniché, répondit Nicholas en souriant.

Une demi-heure plus tard, ils se trouvaient devant la brasserie désaffectée que Nicholas avait vue du train. Denys examina les lieux d'un air critique.

— C'est ici que tu veux t'installer ? Le bâtiment est plutôt... décrépît, tu ne trouves pas ?

Il ne pouvait pas blâmer son ami pour son manque d'enthousiasme. Même si le vagabond avait disparu, le bâtiment de trois étages en brique couverte de suie était aussi piteux que la dernière fois, mais cela lui importait peu.

— L'élégance n'a pas d'importance, Denys. On peut remplacer les fenêtres, décaper les briques et les marches. Non, ce qui compte, c'est le nom.

— Le nom ?

Nicholas lui montra l'enseigne décolorée au-dessus de la porte.

— « La sans-souci », lut-il avant d'éclater de rire. Mon Dieu, si ce n'est pas un signe du ciel, je ne sais pas ce que c'est !

Six jours plus tard, à son retour de la partie de campagne, Belinda s'attendait à trouver un mot de Nicholas dans le courrier reçu en son absence, mais elle eut beau parcourir plusieurs fois la pile de lettres et, invitations, il n'y avait rien.

Qu'allait-il se passer, maintenant ? Après la scène dans le labyrinthe, voudrait-il continuer à chercher une épouse avec son assistance ? Elle n'en avait pas la moindre idée. Et si elle refusait, il

pourrait fort bien procéder sans elle, car elle lui avait déjà rouvert les portes de la bonne société.

Ces pensées la perturbèrent, non parce qu'elle redoutait qu'une héritière innocente fasse les frais de ses manœuvres, mais parce qu'elle ne voulait pas, tout simplement, que cet homme trouve une épouse. Encore moins qu'une autre femme ressente avec lui ce qu'elle-même ressentait.

Cependant, quel autre choix s'offrait à lui ? Elle lui avait suggéré de gagner sa vie, mais elle était bien consciente que ce n'était pas si facile pour un noble, en Angleterre. Et maintenant qu'elle connaissait mieux sa relation avec Landsdowne, elle était certaine que le duc ne céderait pas sur le versement de sa rente, ce qui la ramena à son point de départ : lui trouver une femme riche.

Je suis riche...

Cette pensée lui vint comme murmurée par un elfe malicieux, mais elle la chassa aussitôt. Epouser Nicholas ? Dieu du ciel, non ! Elle n'était pas du genre à commettre deux fois la même erreur, et rien, dans son comportement, ne démontrait qu'il était capable de se comporter en homme responsable et en bon époux. Il était charmant, séduisant, désirable, certes. Mais responsable ? Il y avait de quoi en douter. Elle comprenait mieux les raisons de ses actes, désormais, mais cela ne changeait pas le fait qu'un homme comme lui était peu capable de vivre autrement.

Leur seule possibilité était une liaison, et, à son grand chagrin, elle trouvait la chose bien plus facile à envisager qu'un mariage. Mais il n'y avait là aucun avenir — pas pour une femme dans sa position, en tout cas. Si l'on venait à savoir que lady Featherstone entretenait une liaison, elle pourrait dire adieu à sa profession, et pour y gagner quoi ?

Oui, elle le désirait, mais elle ne l'aimait pas, ni ne pouvait en toute conscience le respecter. Cela non plus n'était pas près de changer. La seule chose à faire était de continuer à prétendre qu'il ne s'était rien passé, comme après leur premier baiser, de le sortir de son esprit jusqu'à ce qu'on lui donne de ses nouvelles, et de vivre comme d'habitude.

Elle ouvrit le reste de sa correspondance, pensant que lire son courrier constituerait une bonne diversion, mais elle découvrit rapidement qu'elle se trompait.

La première lettre venait de Mme Isaiah Hunt : elle lui demandait à quelles dates lord Trubridge serait disponible pour venir dîner chez elle. Geraldine n'avait pas semblé attirée par le marquis, lors de leur première rencontre, mais Mme Hunt était convaincue que l'on pourrait faire changer la jeune fille d'avis. Pour sa part, Mme Hunt l'avait trouvé charmant, quand elle l'avait rencontré au bal de lady Montcrieffe.

— Oh oui, marmonna Belinda en soupirant. Il est tout à fait charmant...

Mais pas de la façon dont l'envisageait une mère.

Elle rangea la lettre de Mme Hunt et reprit sa pile de courrier. Elle avait à peine parcouru trois autres lettres qu'elle tomba sur un mot de Nancy, impatiente de savoir comment la recherche de la future épouse de Trubridge avançait. Elle lui proposait les noms de quelques jeunes filles qui venaient d'arriver de New York, et qui pourraient être de bonnes candidates.

Belinda écarta fermement le mot de Nancy. Deux lettres plus tard, elle se retrouva avec une enveloppe dans les mains portant le nom de Carlotta Jackson.

Dieu du ciel !

Elle la reposa sans même l'ouvrir. Comment pouvait-elle le bannir de ses pensées quand la moitié de sa correspondance le concernait ? Exaspérée, elle s'empara d'une feuille blanche et de son porte-plume.

Elle fixa la page un instant, trempa sa plume dans l'encre et rédigea un mot très court, pour s'enquérir de ses projets et de ses intentions.

La réponse de Trubridge arriva quelques jours plus tard, et consistait en une seule phrase :

Est-ce une demande en mariage ?

Elle écarta la feuille avec un cri d'indignation. Il savait très bien qu'il ne s'agissait pas de cela. Cependant, une lettre de clarification s'imposait, et elle s'employa aussitôt à la rédiger.

Lord Trubridge, ma lettre n'était absolument pas une demande en mariage. Comme nous l'avons évoqué il y a quelques jours...

Belinda s'arrêta. Peut-être valait-il mieux ne pas faire allusion à la scène dans le labyrinthe. Elle froissa la feuille, et recommença.

Lord Trubridge, vous semblez avoir du mal à comprendre mes sentiments, au sujet desquels j'ai toujours été très claire. Je...

Elle s'arrêta de nouveau, car c'était là un mensonge éhonté. Ses sentiments envers cet homme étaient tout sauf clairs. En fait, ils étaient si confus qu'elle ne parvenait même pas à lui écrire un simple mot. Elle roula la feuille en boule et recommença en s'obligeant à le considérer comme un client, à qui il fallait répondre comme tel.

Lord Trubridge, pour répondre à votre question, ma réponse est non, et je regrette que ma lettre vous ait laissé croire une telle chose. Je vous demande simplement si vous souhaitez ou non continuer à faire la connaissance des jeunes filles dont je m'occupe. Si tel est le cas, je vous prie de m'en informer au plus tôt. Sincèrement vôtre, lady Featherstone.

Elle relut la lettre, et sécha l'encre avec un buvard. Puis elle la glissa dans une enveloppe qu'elle cacheta.

En la déposant dans le plateau de l'entrée, à l'intention de Jervis qui irait la poster, elle se dit qu'elle devrait avoir une réponse de sa part le lendemain.

Bien qu'elle fût déterminée à chasser de son esprit ce qui s'était passé à Highclyffe, l'idée d'avoir de ses nouvelles fit monter une certaine excitation en elle. Elle s'obligea aussitôt à ne pas penser à lui jusqu'à sa réponse.

Sa résolution dura une semaine. Quand, au bout de sept jours, elle n'eut rien reçu, alors qu'elle avait été inondée de demandes à son sujet, de la part de dix-sept pères et mères américains, de journalistes et d'amies, elle en eut assez.

Faisant fi de l'expédition du courrier par la poste, elle sonna Jervis pour qu'on avance sa voiture, et, dix minutes plus tard, son cocher Davis lui tenait la porte ouverte.

— 24 South Audley Street, dit-elle en montant.

— Bien, milady, répondit Davis en refermant la porte.

— Si la montagne ne vient pas à toi, marmonna-t-elle tandis que la voiture s'ébranlait, c'est toi qui dois aller à la montagne.

Chapitre 16

Elle découvrit rapidement qu'aller à la montagne n'était pas si simple qu'elle l'avait cru, car personne ne savait où se trouvait la montagne en question. La mère du vicomte l'informa, pendant le thé, que lord Somerton était avec lord Trubridge, mais elle n'avait pas la moindre idée de ce que les deux hommes mijotaient. Elle savait simplement que cela les occupait à plein temps, car elle n'avait vu ni l'un ni l'autre depuis des jours. En fait, elle ne savait qu'ils étaient vivants que parce que leurs valets le lui avaient confirmé.

Puis lady Conyers changea de sujet en évoquant la désolante opposition de son fils au mariage, et sollicita lady Featherstone sur la manière de le faire changer d'avis.

— Lentement, conseilla Belinda, très lentement. Vous ne voulez pas le faire monter sur ses ergots, j'imagine. Peut-être le valet de lord Trubridge sait-il où ils sont ? ajouta-t-elle très vite, avant que lady Conyers puisse s'étendre sur le mariage de son fils. Il est important que je puisse joindre Trubridge immédiatement, voyez-vous. Il y a tant de jeunes filles qui le demandent ! Ainsi que Somerton, d'ailleurs. A quel bal seront-ils, à quelle soirée, etc. Vous conviendrez qu'il n'est pas correct de les laisser dans l'expectative, pleines d'espoir, et perdre des danses sur leur carnet de bal si ces deux gentlemen sont trop occupés pour prendre part aux événements de la saison. Somerton ne pourra jamais se résoudre au mariage s'il ne remet pas les pieds sur terre !

— Je comprends, dit gravement la comtesse en tirant le cordon de la sonnette. Voyons ce que nous pourrions découvrir.

Elle fit demander Chalmers, le valet de lord Trubridge, mais il ne put fournir d'éclaircissement sur les activités de son maître.

— Dieu du ciel, insista Belinda. Votre maître a-t-il disparu de la surface de la terre ?

Avant même que le valet puisse répondre, lord Conyers fit son entrée en sifflotant, et s'arrêta net en voyant Belinda.

— Lady Featherstone, quel plaisir ! Vous êtes plus charmante chaque jour !

— Vous me flattez, Conyers.

— Edward, dit lady Conyers en le tirant par le pan de sa veste pour détourner son attention de Belinda, lady Featherstone est à la recherche de Somerton et de Trubridge.

— A leur recherche, hein ? lança-t-il avec un clin d'œil. Ces pauvres garçons sont donc si demandés ?

Accoutumée à ce genre de plaisanterie sur sa profession, Belinda rit par politesse.

— Ils ne sont pas à leur club, dit-elle. Je suppose donc qu'ils sont partis canoter, pêcher ou pratiquer un sport quelconque, mais je dois vraiment...

— Du sport ? l'interrompit lord Conyers avant d'éclater de rire à son tour. Oh non, chère madame, vous n'y êtes pas du tout ! Ils travaillent, en vérité.

— Ils travaillent ? s'exclamèrent les deux femmes à l'unisson.

— Absolument. Je peux vous donner l'adresse où ils se trouvent, mais je ne suis pas certain que Commercial Road soit un endroit approprié pour les dames.

Commercial Road ? Belinda était de plus en plus intriguée, à tel point que, même si ce quartier était un véritable coupe-gorge, elle avait l'intention de les retrouver, et de voir ce qu'ils manigançaient.

— J'apprécierais cependant que vous me donniez l'adresse, lord Conyers.

Une demi-heure plus tard, Belinda fixait d'un air dubitatif la bâtisse en brique sur Commercial Road, à Chelsea, qui avait de toute évidence connu des jours meilleurs. Que pouvaient donc fabriquer Nicholas et Somerton dans un endroit pareil ? Quel que fût leur but, la rénovation en faisait partie, car, semblables à des fourmis, des ouvriers s'affairaient en tous sens, remplaçant les fenêtres cassées, réparant le toit et restaurant les vieilles briques.

Davis fit son apparition à la porte de la voiture.

— Etes-vous certaine de vouloir entrer là, milady ? Un chantier n'est pas un endroit pour une dame.

A cet instant, Belinda aperçut la silhouette de Nicholas qui passait devant une fenêtre cassée.

— Ça ira très bien, monsieur Davis, dit-elle en déclinant l'offre du cocher de l'accompagner. Je ne serai pas longue, attendez-moi ici.

Elle traversa le trottoir, fit un signe de tête aux deux ouvriers qui nettoyaient les briques autour de l'entrée, et pénétra à l'intérieur. Le lieu était sombre, en dépit des nombreuses fenêtres, et elle cligna des yeux pour s'accoutumer et pouvoir distinguer ce qui l'entourait.

Elle se trouvait dans une salle qui occupait tout le rez-de-chaussée du bâtiment. Une demi-douzaine d'hommes s'activaient à renforcer les piliers. Ils évacuaient des débris répandus sur le sol, ôtaient les morceaux de vitres cassées des châssis des fenêtres, balayaient les toiles d'araignée dans les coins et lessivaient les murs. A sa droite, un escalier en fer forgé rouillé conduisait aux étages supérieurs, et le seul mobilier de l'endroit consistait en une vieille table de chêne, au centre de la salle, flanquée de deux chaises de bois, dont la peinture écaillée contrastait avec l'élégance des vestes de qualité posées sur leurs dossiers.

Nicholas était penché au-dessus de la table, en manches de chemise, en compagnie de lord Somerton et de deux ouvriers. Ils discutaient devant des plans de la bâtisse.

— Nous sommes reliés à la canalisation principale ici, disait Nicholas en indiquant un endroit sur le plan, d'une voix forte pour couvrir le vacarme des coups de marteau et du fracas de verre brisé. Du moins, Westminster nous l'a assuré. Alors pourquoi n'avons-nous pas d'eau ?

L'un des ouvriers se lança dans des explications concernant les réparations nécessaires de la plomberie, et Belinda scruta Nicholas tandis qu'il écoutait.

Sa chevelure, éclatante même dans la semi-pénombre, lui rappela le premier après-midi où il était venu chez elle, et lui fit de nouveau penser au soleil d'Afrique. Le voir en chemise lui rappela le jeu de ses muscles, sous le clair de lune dans le labyrinthe. Le désir l'envahit de nouveau, et ses résolutions de rester professionnelle coûte que coûte s'évanouirent malgré elle.

Il eut sans doute la sensation d'être observé, car il leva la tête et la découvrit au milieu de la foule des ouvriers. Il sourit, et le cœur de Belinda tambourina avec une telle violence que c'en fut douloureux. Soudain, elle se revit jeune fille, toute timide dans la véranda du Saratoga Grand Union Hotel. Elle aurait souhaité se détourner, courir pour sauver son cœur, mais son corps ne semblait pas

vouloir obéir. Elle resta donc plantée là, heureuse et terrifiée, à lui sourire.

— Somerton, dit-il sans la quitter des yeux, nous avons de la visite.

— De la visite ? demanda son ami, étonné, en se retournant. Lady Featherstone !

La surprise du vicomte l'obligea à détacher son regard de Nicholas.

— Somerton, dit-elle en lui souriant, votre mère sera heureuse de savoir que vous vous portez bien, et que vous n'avez pas disparu.

— Père sait ce que nous faisons. Il vous l'a dit, j'imagine. Cela lui ressemble bien, de ne pas prendre la peine d'en dire un mot à ma mère ! Elle est toujours la dernière à apprendre ce qui se passe au sein de la famille... Est-elle inquiète ?

— Pas exactement, répondit Belinda en s'approchant de la table. Plutôt perplexe, je dirais. Et un peu soucieuse de ce que raconteraient les gens s'ils savaient que vous vous lancez dans le commerce.

— Pauvre papa ! Quand elle saura qu'il nous a aidés...

— J'ai fait de mon mieux pour assurer à votre mère qu'il était tout à fait acceptable, pour des gentlemen, d'avoir des intérêts dans les affaires, dit-elle. Mais que comptez-vous faire de ce bâtiment ?

Avant que l'un d'eux puisse répondre, un coup de sifflet sonore déchira l'air, et Belinda plaqua ses mains gantées sur ses oreilles avec une grimace.

Toute l'activité s'arrêta sur-le-champ. Les ouvriers qui descendirent aussitôt des étages supérieurs touchèrent respectueusement leur casquette en la voyant, saluèrent Nicholas et Somerton, et se dirigèrent vers la porte. Les deux hommes avec eux autour de la table firent de même, et, en moins d'une minute, elle se retrouva seule dans le bâtiment avec Nicholas et Somerton.

Un silence embarrassé suivit le départ des ouvriers. Somerton les regarda tour à tour, Nicholas et elle, avant de frapper dans ses mains.

— Bien, dit-il, je crois que je vais y aller aussi. Je dois prendre le train de 15 h 30, si je veux aller dans le Kent aujourd'hui, et je n'ai même pas préparé mes affaires. Descends-tu à Honeywood par le même train ?

— Non, j'y vais demain. Je veux donner encore quelques instructions au contremaître avant de partir, vu que je pense m'absenter quatre à cinq semaines. Combien de temps vas-tu rester à Arcady ?

— Quinze jours au plus. Jusqu'à mon retour, nous chargerons Jenkins de s'occuper de tout, ici, d'accord ? dit-il à Nicholas, qui acquiesça. Lady Featherstone, ajouta-t-il en la saluant.

Il attrapa sa veste déposée sur une des chaises et prit congé, la laissant seule avec Nicholas.

Un léger sourire se dessinait toujours sur les lèvres de celui-ci quand il la regarda.

— C'est un plaisir de vous voir, Belinda.

Ces simples mots la firent rougir de plaisir, et un poids sur sa poitrine l'empêcha de respirer normalement. Elle voulait lui dire qu'elle était également heureuse de le voir, mais sa gorge se serra, bloquée par une soudaine timidité. Elle éprouva le besoin de regarder ailleurs, mais elle eut beau se concentrer sur les murs qui l'entouraient, elle savait pertinemment qu'il la regardait toujours.

— Bien, réussit-elle à articuler enfin, voici donc ce que vous faites au lieu de répondre à mes lettres...

— Mais j'ai répondu à votre lettre.

— A la première.

— Vous m'en avez donc envoyé d'autres ? dit-il avant d'éclater de rire. Désolé, j'ai été si occupé que j'ai à peine eu le temps de manger et dormir, cette semaine ! Je n'ai même pas regardé mon courrier.

— Mais qu'est-ce qui vous occupe tant ? Que faites-vous ici avec Somerton ? Quel est cet

endroit ?

— Milord ?

Ils se retournèrent tous deux quand un vieil homme noueux en vêtements de tweed passa la porte. A la vue de Belinda, il s'arrêta et ôta sa casquette.

— Ah, monsieur Jenkins, déclara Nicholas, dites-moi que vous avez retrouvé les traces de nos cuves de brassage en cuivre ?

— Oui, milord. Elles avaient été déchargées sur les quais de Pimlico il y a un bon moment, et elles nous seront livrées quand nous le souhaiterons.

— Excellent, dit Nicholas avant de faire un signe à Belinda. Belinda, voici M. Jenkins, qui a été maître brasseur à Honeywood pendant, euh... au moins trente ans. Monsieur Jenkins, je vous présente lady Featherstone.

— Milady, dit Jenkins avant de se tourner vers Nicholas. J'ai aussi trouvé un fabricant de tonneaux en chêne. Car vous voulez sans doute du chêne.

— Absolument ! répondit-il en riant. Je me rappelle que vous ne juriez que par le chêne, pour les tonneaux de bière.

— Le chêne et rien d'autre, milord. Avec votre permission, je vais me retirer, et évaluer leur qualité.

— Oui, bien sûr. Nous ne pouvons pas faire de bière sans tonneaux, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur. Partez-vous à Honeywood demain ?

— Oui. Si vous avez besoin de me joindre, envoyez-moi un câble là-bas, tout simplement. Lord Somerton sera absent également, c'est donc vous qui vous occuperez de tout jusqu'à son retour. Faites travailler nos hommes pendant notre absence, Jenkins ! ajouta-t-il avec un clin d'œil.

— Certainement, monsieur. Hors de question de ralentir le rythme parce que le patron n'est pas là. Au revoir, madame, ajouta-t-il avant de repartir.

— C'est un parfait contremaître, lui chuchota-t-il après le départ de Jenkins. Vous auriez dû le voir, avec mon intendant, en train de superviser les journaliers, à Honeywood, pendant les récoltes. Impitoyables l'un comme l'autre. Ils n'autorisaient à ces pauvres bougres qu'une pause d'un quart d'heure pour le déjeuner. Il va falloir que j'insiste pour qu'il leur accorde une demi-heure, maintenant que je m'en occupe. La récolte est un dur labeur.

Belinda le regarda, essayant de comprendre.

— Somerton et vous allez produire de la bière ?

— Eh bien, pas encore. Il nous faut d'abord du houblon et de l'orge. Mais c'est exact, quand nous aurons notre récolte, nous ferons de la bière. C'est une chose que je sais faire, voyez-vous.

— J'ignorais que vous vous y connaissiez dans ce domaine.

— Eh bien, à Honeywood, on cultive le houblon et l'orge, et la ferme du domaine a toujours eu une brasserie. Honeywood produit toutes les sortes de bières, des blondes aux brunes, pour les domaines de Landsdowne. Je suis donc familiarisé avec le processus depuis que je suis tout petit. Somerton aussi. Arcady, le domaine de Somerton, produit du houblon et du malt. Bon nombre de domaines le font, dans le Kent. Toutes nos récoltes sont vendues chaque année sur le marché libre, mais les prix d'achat sont si bas qu'il y a peu de profit. A partir d'aujourd'hui, nos deux domaines vendront toute leur production à notre brasserie. A un prix correct, bien sûr, mais le bénéfice réel se fera avec la bière.

Elle sourit. L'enthousiasme de Trubridge était palpable, et sa voix trahissait son ambition

— On dirait que vous êtes très impatient de commencer, dit-elle.

— Oui, j'ai toujours été fasciné par le processus de production de la bière, avoua-t-il. Quand

j'étais enfant, je suivais Jenkins comme un petit chien, je lui posais toutes sortes de questions, j'étais sans cesse dans ses jambes.

Belinda le dévisagea et perçut une ressemblance avec le jeune garçon qui voulait étudier les sciences à Cambridge.

— Quand mon père m'a coupé les vivres, poursuivit-il, je me suis creusé la cervelle pour trouver un moyen de gagner ma vie, mais je n'avais jamais pensé à cela. Sans doute parce que, pour moi, ce n'était pas une activité commerciale qui générerait des profits, mais une partie intégrante de la vie du domaine. Je n'avais jamais pensé à transformer la chose en activité rentable.

— Mais vous n'avez pas de capital. Somerton a tout financé ?

— Non, mais lord Conyers l'a fait. Il a accepté d'acheter dix pour cent des parts de l'affaire et de nous accorder un prêt pour le reste. Il a fallu lui fournir des informations détaillées au préalable, avant qu'il ne donne son accord, ce qui explique pourquoi nous étions si occupés la semaine dernière. Nous lui avons présenté notre projet il y a deux jours, et il a accepté notre association.

— Mais, quand... comment... qu'est-ce qui vous a...

Elle se tut et secoua la tête, gênée de ses balbutiements. Il était si inattendu que Nicholas décide de se consacrer à ce genre d'activité qu'elle ne savait qu'en penser.

— Comment avez-vous choisi de vous lancer là-dedans ? demanda-t-elle plus calmement.

— C'était mon idée. Je rentrais de Highclyffe, et le train s'est arrêté juste ici.

Il lui montra le canal et les rails du chemin de fer, à travers la porte ouverte.

— C'est la providence, Belinda, que le train se soit arrêté ici. C'était elle qui m'a montré quoi faire de ma vie.

— Je ne sais pas quoi dire, Nicholas, répondit-elle. Vous m'époustoufflez !

— Vraiment ? La froide et rigide lady Featherstone est époustoufflée ? Je suis vraiment content que la situation soit inversée, pour une fois !

— Que voulez-vous dire ?

— Chaque fois que je suis en votre présence, c'est moi qui suis tout retourné, je ne sais plus du tout où j'en suis. Bon sang, la moitié du temps, quand je vous regarde, je ne sais même plus comment je m'appelle !

— Je ne comprends pas pourquoi, murmura-t-elle.

— Vraiment ? demanda-t-il, en lui posant tendrement la main sur la joue.

Il fallait impérativement qu'elle s'écarte de lui. Elle n'en avait pas envie, mais la porte était grande ouverte, et ils étaient visibles de tous ceux qui passeraient devant. Elle avait l'impression qu'elle aurait pu rester ainsi avec lui pour toujours. Mais il ôta sa main avant qu'elle réussisse à se décider.

— Si vous ne comprenez pas pourquoi, répondit-il, je ne vous le dirai pas. Je préfère ne pas trop dévoiler mon cœur.

Il avait parlé d'un ton léger, comme sans réfléchir, mais elle comprenait que son ton ne reflétait pas ses sentiments réels. Comment savoir désormais ce qui était vrai ? Elle voulait qu'il lui dévoile son cœur, pour découvrir ce qu'il contenait, mais elle ne pouvait l'exiger de lui, après tout ce qu'elle avait déjà dit...

— Avez-vous vu l'enseigne, dehors ? demanda-t-il.

— Comment ? s'exclama-t-elle, un peu démontée par ce brusque changement de sujet. Quelle enseigne ?

— Je suis heureux que vous ne l'ayez pas remarquée. Ainsi, je vais pouvoir vous la faire découvrir moi-même, dit-il en la prenant par la main. Venez !

Elle se laissa conduire jusque sur le trottoir. Il posa alors les mains sur ses épaules et l'obligea à se retourner.

— Regardez ! dit-il en lui montrant le nom peint sur les briques.

— « La sans-souci », lut-elle avant d'éclater de rire.

— Ça me va bien, vous ne trouvez pas ?

— Peut-être pas pour longtemps, avec tout ce qui vous attend !

— Je vous ai dit que c'était la providence. J'étais dans le train, et je ruminais votre sermon du labyrinthe, quand vous m'aviez qualifié de dilettante...

— C'était vraiment grossier de ma part de...

— Je vous en prie, coupa-t-il en pressant les doigts sur ses lèvres en plein milieu de la rue. Cessez d'être aussi bien élevée, et ne vous excusez pas d'avoir été franche. J'ai détesté entendre tout cela, mais ce n'était que la stricte vérité. Vous m'avez fait comprendre que je devais faire quelque chose de ma vie, trouver un but. Si je ne le fais pas, je ne gagnerai jamais votre respect. Or c'est ce que je veux, Belinda. Plus que tout ce que j'ai jamais désiré au monde.

Belinda tenta de ravalier son émotion. Après tout, les débauchés mentaient comme ils respiraient, elle en avait fait l'amère expérience. Alors, pourquoi ne parvenait-elle pas à s'en convaincre ?

— Vous comprenez ce que cela signifie, n'est-ce pas ? poursuivit-il sans la laisser réagir. Cela signifie que je n'aurai plus besoin de vous.

Elle sentit son cœur s'emballer et son esprit s'embrumer, comme si la petite bulle de bonheur où elle venait de se nicher avait soudain éclaté.

— Que... que voulez-vous dire ? se força-t-elle à demander.

— Belinda, dit-il en prenant son visage entre ses mains, vous êtes renvoyée.

Il l'embrassa, mais ne fit qu'effleurer ses lèvres, en un mouvement trop rapide pour signifier autre chose qu'une taquinerie.

— Voyez-vous, dit-il en s'écartant, si vous avez l'intention de vous jeter à ma tête d'une manière aussi éhontée, vous ne devriez vraiment pas le faire dans la rue. Que vont dire les gens ? Venez avec moi, je vais vous faire visiter, poursuivit-il en lui reprenant la main.

Alors qu'il l'entraînait de nouveau dans le bâtiment, elle protesta :

— Je ne me suis pas jetée à votre tête !

— Lady Featherstone, l'exemple parfait qu'offre la haute société en matière de bonne conduite ! poursuivit-il tout en la conduisant dans l'escalier. Le modèle de toutes ses compatriotes américaines pour devenir une impeccable lady anglaise...

— C'est ridicule ! A vous entendre, on croirait que je suis une sorte de vieille fille guindée !

— Et voilà qu'elle embrasse un quidam sur le trottoir, poursuivit-il sans se laisser démonter. Je n'y aurais jamais cru si je ne l'avais vu de mes propres yeux ! Vous rendez-vous compte du scandale, si la presse l'apprenait ? Je ne veux même pas l'imaginer.

— Je ne me suis pas jetée à votre tête, répéta-t-elle alors qu'ils pénétraient dans une grande salle, aussi vide que celle de l'étage inférieur.

— Mais je sais que vous vouliez le faire.

Il se tourna vers elle, et pencha la tête pour éviter son chapeau. Il allait de nouveau l'embrasser, elle en était sûre, mais il prit tellement son temps que, lorsque ses lèvres furent tout près des siennes, elle ne parvenait plus à respirer.

— Savez-vous comment je le sais ?

— Non, comment ?

— Parce que je veux exactement la même chose, répondit-il avant de l'embrasser.

Chapitre 17

Nicholas n'ignorait pas qu'embrasser Belinda, ce serait comme frotter des allumettes dans une pièce remplie de dynamite. Il y aurait inévitablement des explosions. Simplement, il ne savait pas jusqu'à quel point il se brûlerait les ailes. Quand il l'avait embrassée, sur le trottoir, il s'était attendu à recevoir une bonne gifle, mais, comme la chose ne s'était pas produite, il en avait conclu que ses chances n'étaient pas aussi minces qu'il l'avait cru. Mais jamais il n'avait imaginé ce qui se passait en cet instant.

Sa bouche qui s'ouvrait sous la sienne, ses bras qui s'enroulaient autour de son cou pour l'attirer contre elle. Quand il se détacha un instant pour reprendre ses esprits et s'assurer qu'il ne rêvait pas, elle prit son visage dans ses mains et l'embrassa à quatre reprises.

— N'arrêtez pas, le supplia-t-elle.

C'était bien la dernière chose qu'il avait l'intention de faire, mais il fallait au moins feindre d'être chevaleresque.

— Belinda...

— Si vous parlez encore, je vais penser à l'absurdité de mon comportement et à ses conséquences. Et je n'en ai pas envie, Nicholas. Alors taisez-vous, et embrassez-moi.

Voyant qu'il ne bougeait pas, elle se mit sur la pointe des pieds et l'embrassa. Sa résolution de devenir un homme responsable et digne de confiance était sérieusement menacée...

— Non, dit-il en interrompant le baiser, désespéré de la désirer à ce point. Réfléchissez, Belinda. Si vous ne le faites pas, dans très peu de temps, j'en serai moi-même incapable, et ce sera une véritable torture de mettre fin à cette folie.

— Je croyais que vous étiez un homme à femmes, lui rappela-t-elle en effleurant ses lèvres. Pourquoi devriez-vous y mettre fin ?

— Parce que demain, j'aurai perdu tout votre respect, répondit-il.

Elle émit un petit rire.

— Pourquoi riez-vous toujours quand moi, je ne plaisante pas, et pourquoi ne riez-vous pas quand je plaisante ? grommela-t-il.

Il se détourna de sa bouche trop tentante, s'attardant malgré lui sur le velouté de sa joue. Par compromis, il lui embrassa l'oreille, enivré par la fragrance de son parfum.

— Vous vous amusez de tout ce qui est mal, continua-t-il.

— Vous trouvez ? dit-elle en frissonnant de plaisir. Oh...

Il prit le lobe de son oreille dans sa bouche et le suçait doucement, tout en laissant glisser les mains vers ses seins avant de les emprisonner.

Dans une minute, elle va se reprendre et me repousser...

Mais elle n'en fit rien. Sa respiration s'accéléra, et elle appuya sa tête contre le mur, les hanches collées aux siennes.

Le plaisir était presque insupportable. Nicholas serra les dents en tentant vaillamment de résister, de ne pas penser qu'il mourait d'envie de la faire sienne.

— Nous ne pouvons pas faire ça, dit-il. Je ne veux pas que les choses se passent ainsi entre nous.

Mais il se mentait à lui-même, car il empoigna les plis soignés de sa jupe pour la remonter et glisser ses mains dessous. Elle ne l'encouragea pas, ne le repoussa pas non plus. Tandis que ses paumes remontaient le long de ses cuisses, il sentit la chaleur de sa peau sous la fine étoffe de ses dessous.

Il perdait un peu plus la tête à mesure que ses mains remontaient. Et il se torturait en agissant avec lenteur, explorant le galbe de ses jambes, le tracé de ses muscles, la courbe de ses hanches, ainsi que ses fesses, sur lesquelles il s'attarda un instant.

Il voulait toucher sa peau nue quelque part, n'importe où. Il s'aventura alors vers son ventre. Pourquoi les femmes devaient-elles s'affubler de tant de couches de vêtements ? Il réussit à franchir la barrière de son rigide corset à baleines, et se perdit dans les rubans et les dessous vaporeux avant d'atteindre enfin sa peau douce. Là, il se mit contre toute attente à frissonner.

— Vous me tuez, Belinda..., murmura-t-il en couvrant son visage, sa gorge et la naissance de ses cheveux de baisers, tout en continuant de lui caresser le ventre.

Il tenta de mettre fin à leur étreinte, mais cessa dès qu'elle émit un gémissement de protestation, et partit à la recherche de territoires plus prometteurs.

Il fit remonter la main le long de sa cuisse, puis l'insinua vers son entrejambe. Même s'il avait conscience de se comporter en débauché, il retourna sa main et pressa son sexe contre sa paume.

Ses dessous étaient humides, elle l'attendait, et quand il la toucha elle poussa un cri étouffé, qu'il fit taire d'un baiser. S'il avait plus que tout envie d'entendre ses cris de plaisir, il était hors de question que quiconque puisse les surprendre. Et il ignorait si toutes les fenêtres cassées avaient déjà été remplacées.

Il l'embrassa, étouffant ses gémissements de sa bouche, savourant la façon dont son corps se mouvait contre sa main. Au bout de quelques instants, elle poussa un cri et serra les cuisses contre sa main, atteignant sans doute le sommet du plaisir. Tandis que sa tension se relâchait, et qu'elle respirait fort contre sa poitrine, il l'enserra en ôtant doucement sa main, et lui embrassa les cheveux.

Plus que tout, il mourait d'envie de déboutonner ses culottes, d'empoigner ce délicieux postérieur et de la posséder. Mais hors de question de la prendre ainsi à la va-vite contre un mur. Pas alors qu'il essayait de s'amender.

Mû par une volonté qu'il ignorait posséder, il se détacha d'elle, de la mousseline, du cachemire et de son parfum envoûtant. Il tenta de recouvrer ses esprits, recula de plusieurs pas afin qu'elle soit hors d'atteinte.

— Pourquoi..., déclara-t-elle, ses yeux agrandis, presque gris dans la lumière déclinante.

Son corselet et son chapeau étaient en désordre. Même si la tension dans son bas-ventre lui rappelait une désagréable frustration, il se rendit compte que cela n'avait aucune importance. Il éprouvait déjà assez de satisfaction à la regarder.

— Vous vous êtes arrêté..., dit-elle sur un ton quasiment accusateur.

— Il le fallait. Si je vous avais prise ainsi, de cette manière, ç'aurait été... mal, voilà tout.

Nicholas ne put s'empêcher de se moquer de lui à ces mots, tant cette justification était

incongrue, et inédite de sa part. Il n'avait jamais été celui qui suppliait d'arrêter, et il semblait décidément innover, aujourd'hui !

Elle baissa la tête, et ses joues s'empourprèrent quand elle vit ses jupes remontées jusqu'aux hanches. Elle s'acharna sur les couches de laine et de mousseline pour tout remettre en place.

— Je ne peux pas vous donner tort, répondit-elle sans le regarder, d'un ton si sec qu'il eut l'impression que le sol se dérobaît sous ses pieds.

Il la vit s'éloigner, le cœur brisé. C'était donc cela, l'effet d'une attitude chevaleresque et responsable...

— Après ce qui s'est passé il y a deux semaines, poursuivit-elle presque en courant, je ne suis pas étonnée que vous soyez circonspect. Je vous congédie un jour, et le lendemain je vous implore de me faire l'amour... Vous devez me prendre pour la femme la plus inconstante du monde !

— Non, dit-il en s'avancant pour lui saisir le bras avant qu'elle ne s'engage dans l'escalier. Ce n'est pas du tout ce que je pense. Mais regardez donc où nous sommes. Je ne veux pas vous prendre pour la première fois contre un mur d'usine, le pantalon baissé...

— Oh ! s'écria-t-elle, à présent écarlate. J'imagine que vous avez raison... Je... je n'avais pas vu les choses sous cet angle.

— Dans ce genre de circonstance, ajouta-t-il, c'est plutôt la femme qui met un terme à l'action... Elle esquissa un sourire, son nez effronté se plissa.

— Insinuez-vous que je ne suis pas une femme comme il faut ?

Nicholas baissa les yeux, en repensant à ses jupes remontées jusqu'à sa taille, et releva la tête pour la regarder de nouveau.

— Je ne pourrais imaginer une personne plus féminine que vous, Belinda.

Elle sourit, cette fois sans contrainte, lui prouvant ainsi qu'elle était très sensible au compliment. Il en fut ravi, même s'il s'efforçait de garder les pieds sur terre.

— Descendez dans le Kent, dit-il. Venez à Honeywood. Restez avec moi.

Il vit aussitôt son sourire s'effacer, et se maudit de s'être montré trop entreprenant. Ses paroles avaient dépassé sa pensée, et elles restaient en suspens, telle une épouvantable erreur. Elle allait refuser, de toute évidence. A quoi d'autre pouvait-il s'attendre ? Pensait-il que deux semaines d'absence, et une tentative pour gagner sa vie suffiraient à la faire changer d'opinion à son sujet ?

Elle ouvrit la bouche pour répondre et, comme il ne voulait pas entendre son refus, il enchaîna aussitôt.

— Je ne m'attends pas à ce que vous acceptiez, bien sûr. Je l'espère, comprenez-moi bien, je ne dis pas ça pour vous décourager... Si vous veniez, je pourrais vous faire tout visiter. Les champs d'orge et de houblon, la brasserie, la maison et tous ses meubles atroces...

Il se tut, péniblement conscient que cette invitation était la plus incohérente et la moins romantique qu'il eût jamais faite à une femme, même si c'était la plus importante. Pourquoi aurait-elle envie d'aller regarder des champs d'orge et d'immondes tableaux de famille ? Il aurait voulu se frapper la tête contre les murs.

Elle pinça les lèvres. Allait-elle l'envoyer au diable, ou s'efforçait-elle de ne pas sourire ? Il n'aurait su le dire. Il attendit, le cœur battant.

— Laissez-moi y réfléchir.

Il fut extrêmement déçu, d'une manière d'ailleurs inexplicable, vu qu'il s'était attendu à un refus. Mais il hocha la tête et fit un signe vers l'escalier.

— Il commence à faire sombre. Nous devrions redescendre.

Elle s'engagea sur les marches, puis se retourna, une main sur la rampe.

— Nicholas ?

Quand il s'arrêta derrière elle, elle lui jeta un regard par-dessus son épaule.

— Je n'ai pas dit non, ajouta-t-elle.

Elle reprit sa descente, sans voir son sourire béat. Cela valait sans doute mieux. Comme il le lui avait déjà dit, on ne pouvait pas afficher ainsi ses sentiments. Pas tout le temps, du moins.

* * *

Honeywood était exactement tel que dans son souvenir, songea Nicholas en souriant. Le houblon évoquait une garde d'honneur, avec leurs tuteurs pointés vers le ciel comme des sabres au clair. Les jardins des cottages offraient la splendide palette des couleurs du mois de juin ; leurs murs en brique à colombages, couverts de lierre, étaient toujours aussi pittoresques. Et Forbisher, le majordome, en imposait encore en dépit de son âge avancé. Les meubles, malheureusement, étaient toujours aussi hideux.

Quand il s'arrêta dans le hall pour tendre son chapeau et ses gants à Forbisher, Nicholas regarda les affreuses crédences violacées sur les battants de la porte d'entrée comme on observerait une vieille grand-mère manger ses petits pois avec son couteau devant le prince de Galles.

— Si je puis me permettre, déclara Forbisher avant de s'éclaircir la voix, sa pomme d'Adam montant et descendant vigoureusement dans sa gorge, c'est bon de vous revoir à Honeywood, milord.

— Eh bien, Forbisher, répondit-il, amusé par la façon dont le vieil homme haussait le menton, vous semblez presque... ému par mon retour.

— Emu, milord ? s'exclama le majordome en écarquillant les yeux une fraction de seconde, comme si l'idée de trahir une émotion l'épouvantait.

— Pardonnez-moi, je me suis mépris, répliqua très vite Nicholas.

Rassuré, Forbisher fit un signe vers la silhouette maigrichonne enveloppée de crêpe noir à ses côtés.

— Vous vous souvenez de Mme Tumblety, bien sûr.

— Certainement ! J'espère que vous ne perdrez plus vos clés, aujourd'hui, dit-il en souriant à l'intendante.

— Cela ne s'est pas reproduit depuis votre enfance, milord, dit-elle en lui souriant en retour. Cela fait bien longtemps que vous n'êtes pas venu derrière mon dos, sur la pointe des pieds, pour les enlever de leur crochet !

— Très longtemps, reconnut-il avant de jeter un coup d'œil vers les cuisines. Mme Moore est aux fourneaux, j'imagine ?

— Non, milord, répondit Forbisher. Je crains que les genoux de Mme Moore ne l'aient trahie l'hiver dernier.

— J'espère que Burroughs lui a accordé une pension suffisante ?

— Oh ! oui, monsieur ! Elle vit dans l'un des cottages, et dispose de tout le confort. Et je suis certain que la cuisine de Mme Fraser, sa remplaçante, vous donnera entière satisfaction.

— Je n'en doute pas. Les locataires du domaine ont-ils été satisfaits de leur séjour ? demanda-t-il à l'intendante.

— Oui, monsieur. Ils voulaient revenir en automne, à leur retour d'Ecosse.

La question était implicite dans le ton de l'intendante, et Nicholas répondit aussitôt.

— Ils seront déçus, j'en ai peur, répondit-il, récompensé sur-le-champ par un sourire.

Cela faisait huit ans qu'il n'avait pas dirigé une demeure pleine de domestiques. Tandis qu'il

saluait les bonnes et les valets, il fut étonné de constater à quel point l'habitude lui revenait vite. C'était un peu comme de se glisser dans une vieille veste de smoking, et être surpris qu'elle vous aille encore si bien.

Un peu plus tard, tandis qu'il parcourait les champs et faisait le tour des cottages avec M. Burroughs, il comprit que l'intendant devait redouter d'être rétrogradé. Aussi prit-il grand soin de le complimenter sur son excellent travail. Il sollicita également son opinion, en particulier au début de son séjour. Des semaines de travail appliqué s'écoulèrent sans qu'il s'ennuie un seul instant et, lorsque juillet arriva, il constata qu'endosser le rôle qu'il avait rejeté huit ans plus tôt devenait plus facile chaque jour.

Il avait cru qu'il souffrirait de revenir, car, lors de son dernier séjour, il s'était attendu à retrouver Kathleen. Au lieu de quoi il était tombé sur M. Freebody, qui l'avait informé de son ton sec et professionnel que Kathleen ne serait pas là, et ne serait plus jamais là.

Mais à son grand soulagement, il n'éprouvait plus rien de tel. Il avait de tendres souvenirs de cet amour de jeunesse, un sentiment plaisant dénué de colère et de regrets. Belinda n'y était évidemment pas étrangère.

Il lui écrivait tous les jours. Elle n'était pas aussi assidue, mais cela ne faisait qu'augmenter son plaisir à l'arrivée de chacune de ses lettres. Plaisir doux-amer, cependant, car elle ne mentionnait jamais l'éventualité de sa venue dans le Kent.

Le souvenir de ce qui s'était produit dans la brasserie le tourmentait chaque jour un peu plus. Il ne pouvait s'empêcher de se rappeler à quel point elle avait vite atteint l'extase, sous ses caresses. Mais ce n'était pas sa science des jeux de l'amour qui l'y avait conduite. Les choses s'étaient passées trop vite pour cela. Il était évident qu'elle n'avait pas partagé le lit d'un homme depuis longtemps. S'il n'avait pas gâché ses chances avec elle, il ne souhaitait qu'une chose : qu'elle s'endorme entre ses bras, épuisée et comblée. Il le désirait plus que tout, mais, même s'il était terriblement tenté de demander à Belinda si elle avait réfléchi à sa proposition, il préférait s'en abstenir.

Elle lui avait réclamé du temps pour réfléchir, et il voulait qu'elle le prenne. Quant à lui, il s'efforçait au contraire de ne pas réfléchir. Chaque jour qui passait renforçait ses convictions, et le rendait plus optimiste quant à la réalisation de ses souhaits : son entreprise de fabrication de bière était un projet fait pour lui. Pour la première fois depuis des années, il osait croire qu'il pouvait réellement contrôler son destin.

Lequel destin, cependant, semblait enclin à lui mettre toujours les mêmes bâtons dans les roues. Par une journée maussade de la mi-juillet, quelques jours seulement avant la date de son retour à Londres, son père vint le voir. Forbisher le fit entrer, ce qui, aux yeux de Nicholas, était de toute évidence un manque de discernement. Mais il ne pouvait en vouloir à son majordome. Son père était duc, et même le plus dévoué des majordomes était censé introduire un duc quand il se présentait.

Lorsqu'il lui annonça son arrivée, Nicholas soupira et déposa sur son bureau le livre dans lequel il était plongé. La chose devait bien finir par arriver, songea-t-il. Mieux valait s'en débarrasser maintenant.

— Faites entrer, monsieur Forbisher.

Le majordome examina le désordre du bureau d'un air inquiet.

— Ici, milord ? Mais je l'ai introduit dans le salon.

— Ce n'est pas utile, Forbisher. Je ne fais aucune cérémonie pour mon père. Conduisez-le ici.

— Comme vous voudrez, milord.

Le majordome revint un moment plus tard, et annonça avec une emphase qui amusa Nicholas :

— Le duc de Landsdowne !

— Père, dit Nicholas quand il entra. A quoi dois-je ce plaisir inattendu ?

— Ne fais pas le malin. Tu sais très bien ce qui m'amène ici, répondit le duc en traversant la pièce, lourdement appuyé sur sa canne à pommeau doré.

— J'adorerais pouvoir lire dans cet esprit machiavélique qu'est le vôtre, mais cela m'est impossible. Vous allez devoir me révéler la raison de votre venue. Je m'étonne d'ailleurs que vous sachiez où se trouve Honeywood, et plus encore que vous ayez eu envie de vous y rendre.

— Ce n'est pas une visite de courtoisie, rétorqua son père d'un ton peu amène, en prenant la chaise face au bureau, sans attendre que Nicholas la lui propose. Je suis venu pour affaires.

— Encore plus étonnant ! Il me semble que vous et moi n'avons jamais parlé affaires. Autres que matrimoniales, j'entends.

— As-tu l'intention de m'en vouloir éternellement pour lady Elizabeth et cette maudite Irlandaise ?

Nicholas préféra ignorer l'allusion à Kathleen. Puisqu'elle s'était laissé acheter, le qualificatif employé n'était pas tout à fait illégitime et, même s'il venait de son père, il ne méritait pas une nouvelle dispute.

— Pour être honnête, père, ça m'est complètement égal, aujourd'hui, répondit-il.

Le duc sembla incrédule, mais cela aussi lui était égal. Belinda avait raison : faire le contraire de ce que voulait son père l'enfermait dans un carcan tout aussi rigide que s'il avait suivi ses volontés. Une réelle indifférence vis-à-vis des désirs de son père était bien moins pesante, et lui laissait l'esprit libre.

— J'ai reçu un rapport inquiétant de M. Burroughs il y a quelques jours, déclara le duc en appuyant ses propos de coups de canne sur le tapis. Dès que je l'ai lu, j'ai compris qu'une grave erreur avait été commise, que je dois réparer sur-le-champ.

— Comment ? Mon intendant vous aurait causé du tort ?

— Au contraire, il pensait me rendre service. Il m'a informé que tu refusais de fournir à Jenkins le moindre grain de la récolte de l'automne, avec laquelle il brasse la bière pour les domaines. On m'a dit que tu vendrais directement la récolte sur le marché.

— On vous a mal informé.

— Ah ?

Nicholas attendit que son père se renfonce sur sa chaise et se détende un peu.

— En réalité, elle est déjà vendue, expliqua-t-il, sans pouvoir réprimer un sourire à la vue de son père qui se redressait aussitôt, raide comme un piquet.

— Je vois, fulmina-t-il.

Les yeux de son père se plissèrent de colère, et il lança à Nicholas ce fameux regard glacial qui l'avait tant intimidé lorsqu'il était enfant, et fait enrager au cours des années suivantes.

— Et penses-tu que vendre toutes les récoltes d'Honeywood à des étrangers plutôt qu'à la famille est une pratique acceptable ?

— Eh bien, ce sont mes récoltes, répliqua Nicholas, toujours souriant.

— Dont on me vend toujours la moitié. C'est une tradition à Honeywood depuis bien des années.

Nicholas feignit de lui adresser un regard d'excuse.

— Je crains de ne pas être très porté sur les traditions familiales, père. Vous devriez le savoir, maintenant. Et toutes les décisions concernant Honeywood aujourd'hui ne regardent que moi. Pas M. Burroughs, vous encore moins.

— Comme si tu t'étais déjà soucié des décisions prises à Honeywood ! Tu t'es toujours contenté de laisser Burroughs tout diriger, ici, et il a fait un excellent travail.

— C'est exact. Mais les choses ont changé, répondit Nicholas. Je suis résolu à prendre plus de contrôle sur mon propre domaine. Aussi, l'une de mes décisions a été de vendre ma récolte à quiconque me permettrait d'en tirer le maximum de profit. Et ce n'est pas vous, père.

— C'est ridicule ! J'ai le droit d'avoir le grain à un prix inférieur à celui du marché. Honeywood est un domaine familial !

— Pas exactement. Vous êtes bien conscient qu'il me vient de ma mère, indépendamment de tous les biens du côté Landsdowne, n'est-ce pas ?

— Tu coupes les cheveux en quatre.

— C'est possible, mais il m'appartient en propre. Et il est indépendant de mon fonds. C'est pourquoi, comme je l'ai expliqué à M. Burroughs quand je suis arrivé et ai repris les rênes, vous n'avez rien à voir avec ce qui se fait ici. Et vous n'avez pas non plus à vous mêler de mes choix concernant les acheteurs de mon houblon, mon orge et mon blé.

— Landsdowne et Honeywood ont un arrangement qui remonte à des siècles. Enfin, une des raisons pour lesquelles ta mère et moi nous sommes mariés était le renforcement des relations entre les deux domaines.

— Quel dommage pour vous que son père ne l'ait pas vu ainsi ! Il a eu le bon sens de mettre le titre de propriété d'Honeywood à son nom en propre, dans le contrat de mariage, au lieu de le transférer au vôtre. Quelle pilule amère vous avez dû avaler ! Savoir que son père ne vous faisait pas assez confiance pour l'inclure dans la dot !

— Ce n'était pas une question de confiance ! cria son père, premier signe que Nicholas commençait à l'agacer.

Il y aurait pris plaisir quelques mois plus tôt. Aujourd'hui, la chose lui était égale.

— Peut-être pas, dit-il en haussant les épaules, mais le fait est que j'ai déjà vendu la récolte. Je crains donc que vous n'ayez rien pour faire votre bière. Il vous faudra acheter du grain ailleurs. Était-ce tout ce dont vous vouliez discuter ?

Le duc se reprit, mais Nicholas remarqua que cela lui demandait un certain effort. Ses yeux se plissèrent de nouveau.

— Je sais de quoi il s'agit vraiment. C'est une vengeance, voilà tout.

— Non, corrigea Nicholas, ce sont les affaires. Je sais que vous pensez que la terre tourne autour de vous, mais, dans ce cas, vous avez tort. Ma décision n'a rien à voir avec vous.

— Je ne le crois pas. Tu prends des mesures de rétorsion parce que je t'ai forcé à envisager le mariage et à abandonner ta vie de luxure.

— Méthode qui s'est avérée inefficace.

Le vieil homme croisa les mains sur le pommeau de sa canne, en une attitude d'une incroyable arrogance.

— Ça ne durera pas. Tu ne peux pas te permettre de ne pas te marier, j'y ai veillé. La seule question, c'est de savoir qui sera la mère de mes petits-enfants. A ce propos, comment avance ta recherche d'épouse ? Lady Featherstone ne semble pas faire merveille, en ce qui te concerne. Je dois avouer que je suis surpris. J'aurais cru qu'une Américaine aussi vulgaire sauterait sur l'occasion de devenir marquise, avant de refermer ses griffes sur une couronne de duchesse. Qu'est-ce qui ne va pas, Trubridge ? Tu n'arrives pas à te vendre assez cher pour assurer ton train de vie ?

Nicholas se força à rester silencieux, afin de ne pas proférer des paroles qu'il regretterait aussitôt. Cela ne servirait à rien, et ne l'amuserait même pas.

— Je n'ai pas eu beaucoup de temps pour songer au mariage, dernièrement. Comme vous pouvez le voir...

Il ne termina pas sa phrase et fit un geste vers les piles de magazines, journaux, livres et lettres accumulés sur son bureau.

— ... je suis plutôt occupé, conclut-il.

— Hum..., grommela le duc en se penchant pour prendre un livre au hasard. *Les Principes scientifiques du brassage*, lut-il avant de froncer les sourcils. Pourquoi donc étudies-tu la fabrication de la bière ? Jenkins en sait bien plus que tous les livres.

— Oui, Jenkins et moi en avons un peu discuté.

Il n'en révéla pas davantage, se rappelant, par expérience, que la meilleure méthode, avec son père, était d'en dire aussi peu que possible. Il haussa les épaules.

— Je m'intéresse au sujet. Brasser est l'activité principale d'Honeywood, après tout, expliqua-t-il.

— Tu ne t'y es jamais intéressé, auparavant.

— Ce n'est pas vrai. Le sujet m'intriguait lorsque j'étais petit. Mais quand j'ai grandi, j'ai fini par penser que c'était vain, puisque vous sembliez déterminé à régenter vous-même ma vie.

— Tu me tiens pour responsable de tes échecs, c'est cela ?

— Non. Du moins, plus maintenant. La vérité, c'est que...

Il s'arrêta pour réfléchir. Le duc découvrirait très vite ce qu'il faisait. Peut-être même le savait-il déjà, et s'amusait-il avec lui pour une raison connue de lui seul.

— La vérité, reprit-t-il après un moment, c'est que c'est moi qui achète mon grain.

— Tu achètes ton propre grain ? Pour quoi faire ?

Il sourit et reprit le livre examiné par son père. Quand ce dernier le regarda, épouvanté comme il s'y était attendu, il en fut plutôt réjoui, en dépit de ses nouvelles résolutions. Les vieilles habitudes avaient la vie dure.

— Je vais faire de la bière, père.

— Pour... pour la vendre ? Un Landsdowne dans le commerce ? C'est impensable. Tu ne peux pas ! lança le duc, dont la physionomie d'ordinaire grisâtre tournait au violacé.

— Vous verrez, répondit Nicholas en plissant les yeux.

— Le futur duc de Landsdowne, un brasseur ? C'est hors de question !

— Mon cher père, il existe des choses que vous ne pouvez contrôler. Et il se trouve que l'une de ces « choses », c'est moi.

— Toujours ce besoin de jouer au rebelle, marmonna Landsdowne. Tu ne changeras jamais !

Nicholas serrait si fort son porte-plume qu'il fut surpris qu'il ne se brise pas dans sa main. Il s'obligea à décrisper les doigts.

— Alors, mieux vaut cesser d'essayer de me faire changer, conseilla-t-il à son père d'un ton affable.

Ils se dévisagèrent pendant dix bonnes secondes avant que le duc ne se mette à sourire, ce qui indiquait un changement de tactique.

— Mon cher garçon, murmura-t-il en s'adossant, rien de tout cela n'est nécessaire. Tu veux jouer au châtelain local et diriger Honeywood tout seul ? Très bien. Je ne vois rien de mal à ça, le domaine t'appartient. Il est tout à fait compréhensible que tu t'y intéresses. C'est là une activité de gentleman très convenable.

— Eh bien, merci, père. Il est si important, à mes yeux, d'avoir votre approbation !

Le sarcasme resta ignoré.

— Et si les prix des récoltes et les locations des terres sont insuffisants pour te permettre le train de vie d'un fils de duc, cela n'est pas un problème, je pourrai arranger cela.

Il se tut, et Nicholas n'eut pas à attendre longtemps.

— Epouse Harriet, reprit son père, ou une autre jeune fille acceptable, et tu auras tout ce que tu demanderas. C'est aussi simple que cela, et ça l'a toujours été.

— Ah, mais je ne vous demande rien, rétorqua Nicholas d'une voix douce. Je ne vous ai rien demandé depuis mes vingt ans, et cela vous reste en travers de la gorge, n'est-ce pas ?

— Je ne vois pas ce que tu veux dire.

— Je vous ai demandé de ne pas renvoyer Nana. Je vous ai supplié, ajouta-t-il quand son père émit un sifflement agacé entre ses dents. Et je me rappelle très bien comment cela s'est terminé. Je vous ai demandé d'aller à Cambridge. J'ai imploré votre bénédiction quand j'ai voulu épouser Kathleen. Je vous ai sollicité à maintes reprises, et j'ai été repoussé systématiquement, pour la simple raison que mes souhaits interféraient avec vos projets. Après Kathleen, je me suis juré de ne plus rien vous demander. Vous aimez par-dessus tout maintenir les gens dans l'incertitude, attendre qu'ils vous demandent de l'aide et fixer votre prix quand ils finissent par le faire. Je ne jouerai pas à ce jeu avec vous. Je ne demanderai plus rien. Jamais.

Le duc ne répondit pas. Son visage prit une curieuse expression de sollicitude paternelle.

— Oh si, tu le feras, mon fils, déclara-t-il en se levant lentement. Un jour, tu le feras.

Nicholas se leva à son tour et, quand il regarda son père sortir de son bureau, il éprouva de nouveau cet éternel ressentiment, bien ancré au fond de lui. S'en débarrasserait-il un jour ? C'était une chose de vouloir tourner une nouvelle page, mais une tout autre de faire taire à jamais les vieilles habitudes. Il commençait à mesurer à quel point la voie qu'il s'était choisie était difficile. Mais à présent, c'était la seule envisageable...

Chapitre 18

Belinda relut la lettre de Nicholas pour la cinquième fois. Elle la connaissait désormais au point d'en savoir chaque mot, mais elle la faisait toujours autant sourire. Il avait un indéniable talent épistolaire, écrivant comme il parlait, jetant ses phrases sur le papier avec une aisance et un naturel qui rendaient la moindre chose amusante.

Il lui parlait du houblon et de l'orge, des domestiques et de la maison. Il réaffirmait que la bâtisse était monstrueuse, ou, pour citer ses propres mots, « l'enfant naturel du baroque et du bazar », avant de décrire les bibelots en cuivre et les sculptures en albâtre à la mode perse qui décoraient le salon. Cependant, en dépit de cette dérision, elle percevait sous les piques une profonde affection pour l'endroit, ce dont il n'était peut-être pas conscient.

Pas une fois il ne lui demandait si elle viendrait dans le Kent, comme il le lui avait proposé. Et elle lui en était reconnaissante, car elle n'aurait su que répondre.

Elle remettait sans cesse sa décision au lendemain, se persuadant qu'elle ne pouvait quitter Londres au plus fort de la saison. C'était une raison largement suffisante, mais elle la laissait insatisfaite, car, au fond d'elle, elle aurait préféré modifier son programme.

Son cœur et son corps mouraient d'envie de le rejoindre. Depuis qu'il l'avait invitée dans la brasserie de Chelsea, elle ne rêvait que d'une chose : trouver le courage d'accepter. Mais la peur la retenait.

La perspective d'une liaison clandestine l'effrayait. Elle ne voulait pas risquer de compromettre son activité. Nicholas n'avait pas évoqué d'attachement, mais seulement du désir. Et si c'était plus que cela, que ferait-elle ? S'il lui demandait de l'épouser, que dirait-elle ? Elle ne se voyait pas remariée, car, si cette décision s'avérait être une erreur, elle aurait toutes les peines du monde à s'en remettre.

Elle pensa à lui, à ses cheveux d'un doré foncé, à ses yeux noisette si chauds, à sa façon de la faire rire, à ce qu'elle ressentait dans ses bras, aux frémissements de son corps quand il la touchait, et son cœur lui criait que ce ne serait pas une erreur. Mais sa raison allait dans l'autre sens, et c'est pourquoi elle ne se décidait pas à quitter Londres.

A présent, elle comprenait infiniment mieux cet homme, qui lui avait paru si insupportable trois mois plus tôt, quand il avait fait irruption dans son salon. Il lui plaisait, et elle le désirait plus qu'elle ne voulait l'admettre. Mais cela valait-il la peine de risquer de perdre l'existence qu'elle s'était construite ?

Bien entendu, elle était soumise par les mêmes désirs que toute femme. Était-il répréhensible de les suivre, juste une fois dans sa vie ? Était-ce mal de faire l'amour avec un homme, de dormir avec

lui, de se réveiller dans ses bras sans la bénédiction et la sécurité d'un mariage ?

Belinda reposa sa lettre et se renfonça dans son fauteuil. Elle n'avait ruminé que cela, au cours des dernières semaines. En vain.

Que voulait-elle ? Pour la centième fois peut-être, le souvenir de la scène torride de Chelsea revint la hanter : le simple contact de sa main l'avait menée à la jouissance. Comme chaque fois qu'elle s'en souvenait, elle sentit son corps s'embraser du désir de recommencer. Cela faisait si longtemps qu'elle avait oublié ce plaisir ! Et elle n'arrivait plus à penser à quoi que ce soit d'autre.

— Milady ?

Belinda sursauta en entendant la voix de son majordome, mais ne réussit pas à reprendre contenance.

— Oui, Jervis, qu'y a-t-il ? demanda-t-elle en prenant une autre lettre sur sa pile de courrier.

— Mme Buchanan et sa fille sont là. Souhaitez-vous la recevoir ?

Belinda soupira de soulagement à la perspective de cette distraction fort opportune.

— Oui, bien sûr. Je les ai priées de venir aujourd'hui. Faites-les monter.

Quand Mme Matthew Buchanan et sa fille May pénétrèrent dans le salon, Belinda était de nouveau assez maîtresse d'elle-même pour les accueillir dignement.

Même si elle était à présent un peu empâtée et que ses cheveux châtain étaient striés de gris, Mme Buchanan avait autrefois été une beauté. A tel point qu'elle avait réussi à ravir le cœur du négociant en charbon le plus riche d'Angleterre, alors qu'elle n'était qu'une fille de fermier. Désormais veuve, et toujours extrêmement riche, avec une demeure à Berkeley Square et une maison charmante à Newcastle, elle nourrissait le désir de s'élever dans la haute société, notamment en plaçant sa fille. C'était là la mission de Belinda.

Au premier abord, cela n'avait pas semblé difficile, car May était tout aussi ravissante que sa mère autrefois, et sa dot était considérable. Mais il s'avérait bien plus délicat que prévu de lui trouver un mari. May avait beau être charmante en tout point, elle semblait impossible à contenter en matière de gentlemen londoniens. Belinda avait donc suggéré ce nouveau rendez-vous pour en découvrir la raison.

— Mesdames, désirez-vous du thé ? s'enquit-elle après les salutations d'usage.

— Un thé, quelle bonne idée ! s'exclama Mme Buchanan en plongeant sur le sofa de Belinda.

Son petit ton acide indiqua à cette dernière que ce ne serait pas un entretien de tout repos.

— Ma chère lady Featherstone, il vous faudra du temps pour faire entrer un peu de bon sens dans la tête de cette petite rebelle qu'est ma fille ! reprit Mme Buchanan.

Exaspérée, May soupira aussi fort qu'elle le put, puis s'éloigna de sa mère pour regarder par la fenêtre. Elle feignit de trouver un intérêt irrésistible à la vue qui s'offrait, sans prononcer un mot.

Belinda les étudia toutes deux un instant, puis se tourna vers l'entrée du salon.

— Le thé, Jervis, je vous prie. Fort, et bien chaud. Faites aussi préparer des sandwiches et des cakes.

— Je ne veux pas de thé, protesta May. Ni de cakes. Je veux rentrer chez nous !

— A la maison ? Ça n'a pas de sens ! Que ferions-nous à Newcastle ? Réfléchis un peu ! Tous les gens qui comptent sont ici ! s'écria Mme Buchanan.

— Pas tous, marmonna May en regardant de plus belle par la fenêtre.

— Madame Buchanan, intervint Belinda, il est parfaitement compréhensible que May souhaite rentrer chez elle. Il est tout à fait naturel de vouloir retrouver l'endroit où l'on vit. Ayant moi-même éprouvé ce sentiment à son âge, je pense être en position de l'aider à le surmonter. Pourrais-je m'entretenir avec elle en tête à tête ?

— En tête à tête ? répliqua Mme Buchanan, laissant transparaître une légère contrariété. Que pourriez-vous dire à May que je ne puisse entendre ?

— Je vous assure, c'est mieux ainsi, insista Belinda d'un ton jovial un peu forcé.

Elle regretta un instant de s'être exprimée comme une nourrice avec un enfant turbulent, mais son interlocutrice ne parut pas en être froissée.

— Très bien. Je vais prendre la voiture. Mes genoux, voyez-vous.

— Je me chargerai de faire déposer May à Berkeley Square en toute sécurité, ne vous inquiétez pas, promit Belinda.

Mme Buchanan se leva et fit un petit signe à sa fille, toujours à la fenêtre.

— Si vous pouvez faire quoi que ce soit, lady Featherstone, je vous en serai éternellement reconnaissante. Elle ne semble pas se rendre compte de mon inquiétude, ni de toutes les dépenses que j'ai engagées pour son avenir. Peut-être pourrez-vous les lui rappeler...

Sur ces mots, elle sortit en hâte.

Belinda resta silencieuse et attendit. Elle savait d'expérience que les jeunes filles étaient si peu patientes que le silence était le meilleur moyen de les pousser à s'épancher, bien plus efficace que des questions.

La jeune fille tint bon jusqu'à l'arrivée du thé.

— Je ne le ferai pas, déclara-t-elle enfin en se détournant de la fenêtre. Je n'épouserai pas quelqu'un qui ne me plaît pas.

— Bien sûr que non, dit Belinda en servant le thé. Personne n'attend cela de vous.

— Si, ma mère.

— J'en doute, répondit Belinda en souriant.

— Vous ne comprenez pas ! s'écria May d'un ton passionné. Je ne veux aucun de ces hommes. Je sais qui je veux épouser, et il n'est pas ici. Il est à Newcastle.

— Ah ! Et il n'est pas « convenable », c'est cela ? demanda Belinda, qui commençait à comprendre.

— Bien sûr que si ! A mes yeux, il a tout ce qu'il faut. C'est cela qui est si frustrant !

May vint s'asseoir sur le sofa, à présent désireuse de s'expliquer.

— David est avocat, et c'est un homme bien. Il vient d'une bonne famille.

— J'en suis persuadée, mais votre mère doute fortement de lui par rapport à votre position.

— Ma position ? répliqua-t-elle en s'esclaffant. Mon grand-père était mineur, ma mère est fille de fermier. Peut-on donc parler de position, en ce qui me concerne ? Et quand bien même je serais fille de comte, cela n'aurait aucune importance. J'aime David, un point c'est tout.

— Mais votre mère n'est pas d'accord.

May émit un reniflement de désapprobation.

— Elle s'est mis dans la tête que j'épouserais un lord, que j'aurais une belle demeure à la campagne et que j'organiserais de grands bals et des fêtes somptueuses, mais je ne le veux pas, ça ne m'intéresse pas ! Je veux épouser l'homme que j'aime !

— Je suis certaine que vous trouvez cela très simple...

— Mais c'est simple ! rétorqua May avec l'intensité d'une jeune fille amoureuse. Je n'ai pas le moindre doute. Quand il m'embrasse, je flageole et suis sur le point de tomber, mon cœur s'emballle, et quand il me sourit... Oh ! je n'arrive plus à penser à quoi que ce soit ! Je veux être avec lui tout le temps, nuit et jour, et il ressent la même chose. Vous comprenez ? Quand deux personnes sont faites l'une pour l'autre, ce n'est pas compliqué du tout ! C'est simple, limpide, c'est la chose la plus belle du monde ! Ce sont ces conventions sociales idiotes, ces règles et ces rituels édictés par la société

qui embrouillent tout !

Belinda se figea, sa tasse de thé en suspens, et regarda fixement la jeune fille, comme si tout son monde venait de se mettre idéalement en place. Le doute qui l'avait assailli pendant des semaines se dissipa comme un nuage noir chassé par le vent, et elle comprit soudain avec une absolue clarté que May avait raison. Ce n'était pas compliqué du tout.

— Lady Featherstone, vous allez bien ?

Belinda reposa sa tasse dans sa soucoupe et regarda la pendule sur la cheminée. Deux heures moins le quart. Oui, elle avait encore le temps d'attraper le train pour le Kent à 15 h 30 , si elle se dépêchait.

— Je suis désolée, ma chère, dit-elle. Je crains de souffrir d'un subit mal de tête. Peut-être pourrions-nous reprendre cette discussion dans un ou deux jours ?

— Bien sûr, acquiesça May en se levant. J'espère que vous comprenez maintenant un peu ce que j'éprouve ?

— Oui, répondit Belinda avec chaleur, je comprends. Je vous comprends parfaitement.

* * *

Nicholas inspectait avec Burroughs une rangée de houblon, examinant les pousses vertes qui s'élançaient sur les tuteurs de plus de trois mètres de hauteur.

— Les cônes ont bel aspect. A ce rythme, ils devraient être riches en lupuline dès le début septembre.

— Je suis d'accord. Une très belle récolte en perspective.

— Milord ?

Nicholas se retourna et vit l'un des apprentis jardiniers qui courait vers eux. Le jeune homme s'arrêta net devant lui, à bout de souffle.

— James, c'est bien ça ? demanda-t-il.

Le jeune homme hochait la tête.

— Oui, milord. M. Forbisher m'envoie vous dire que vous avez de la visite.

— De la visite ? Un gentleman des environs, j'imagine ?

— Non, monsieur. Une dame. Lady Featherstone.

Nicholas sourit jusqu'aux oreilles et fit aussitôt demi-tour en se hâtant vers la maison.

— Merci, monsieur Burroughs ! cria-t-il par-dessus son épaule. Je pars demain, mais je reviendrai dans deux semaines pour surveiller la pousse du houblon.

— Très bien, milord, répondit l'intendant.

Mais Nicholas se précipitait déjà vers la ferme où il avait laissé son cheval.

Moins de cinq minutes plus tard, il tendait les rênes à un palefrenier du domaine et se hâtait vers la maison.

Il trouva M. Forbisher qui l'attendait au pied de l'escalier.

— Où est-elle ? demanda Nicholas, essoufflé.

— Si vous parlez de lady Featherstone, milord, elle se trouve dans le salon. Elle a apporté des bagages, monsieur, ajouta-t-il d'un ton désapprobateur. Et elle est venue avec sa bonne, et semble se considérer comme votre invitée.

— Mon Dieu, je l'espère ! répondit-il en riant. Elle n'a pas fait tout le chemin depuis Londres juste pour prendre le thé !

— Si vous le dites, milord... Je regrette de n'avoir pu préparer son arrivée.

Nicholas craignit d'avoir chuté de plusieurs crans dans l'estime du majordome. Pas pour avoir fait venir sa maîtresse à Honeywood, mais parce qu'il avait omis de prévenir le personnel de son arrivée. Il fit un large sourire d'excuse.

— C'est ma faute, Forbisher, mais je suis certain que vous l'installerez parfaitement, même si vous disposez de très peu de temps. Demandez à Mme Tumblety de faire préparer la chambre rose à son intention, ajouta-t-il en montant l'escalier. C'est la moins hideuse, après la mienne.

Il pénétra dans le salon quelques instants après, le cœur tambourinant. Belinda se tenait devant la cheminée et, quand elle se tourna vers lui, elle était si ravissante qu'il en oublia de respirer.

L'ensemble couleur ardoise qu'elle portait rehaussait le bleu marine de ses yeux. Elle avait ôté son chapeau, et ses cheveux scintillaient comme des ailes de corbeau aux rayons de soleil qui pénétraient dans la pièce.

Elle sourit en désignant le manteau de la cheminée, où trônaient de vilaines statuettes en albâtre, coincées entre une pendule en chrysocale et une petite cafetière en cuivre.

— Entre « baroque et bazar », en effet. Je ne savais pas si je devais vous croire.

— Eh bien, vous ne pourrez pas dire que je ne vous avais pas prévenue. Ce sera tout pour le moment, Noah, dit-il en se tournant vers le valet.

L'homme sortit et referma la porte derrière lui. La poignée avait à peine fini de tourner que Belinda avait traversé la pièce et s'était jetée dans ses bras. Elle l'embrassa, de sa bouche chaude et sensuelle, au goût de paradis.

Il savoura ce baiser pendant quelques instants, puis prit ses joues entre ses mains et l'écarta un peu pour la regarder.

— Belinda, pourquoi ne m'avez-vous pas averti que vous veniez ?

Il déposa un baiser sur ses lèvres, un autre sur son front, et un dernier sur le bout de son nez.

— Et pourquoi vous a-t-il fallu autant de temps avant de venir ? ajouta-t-il.

— Je sais, mais maintenant, je suis là ! dit-elle en riant et en lui passant les bras autour du cou.

— Mais je rentre à Londres demain.

— Alors, ne perdons pas un instant. Où est votre chambre ?

Chapitre 19

Nicholas avait peine à croire à ce qui arrivait. Il avait plaisanté plusieurs fois à ce sujet en prétendant qu'un jour, elle se jetterait à son cou et le supplierait de lui faire l'amour. Mais jamais il n'avait cru que cette idée insensée deviendrait réalité.

Il s'était imaginé que s'il avait cette chance, ce serait parce qu'il aurait réussi à la séduire en dépit de tout : ses expériences passées avec les hommes, sa rigueur morale et son bon sens. Mais il n'y croyait absolument pas.

— Je rêve, murmura-t-il, ça doit être ça.

Ce qui ne l'empêcha pas de lui saisir la main et d'ouvrir la porte. Il la conduisit sur une autre volée de marches, emprunta un long couloir et la fit entrer dans ses appartements privés.

— C'est tout à fait différent du reste de la maison, fit-elle remarquer. Plutôt spartiate, ajouta-t-elle en découvrant les simples murs blancs, le lit en cuivre et les meubles en merisier, quand il referma la porte derrière eux.

— J'ai simplement fait retirer tout ce qui était affreux, et voilà ce qui reste, expliqua-t-il en tirant les doubles rideaux verts, suffisamment pour atténuer la luminosité tout en laissant filtrer un rai de lumière. Sauf le lit. Il vient d'une des chambres d'invités. Celui d'origine était une horrible chose en acajou violacé. Mais je ne veux pas parler de ces affreux meubles, dit-il en la prenant dans ses bras.

— Et moi, je ne veux pas parler du tout, répondit-elle en l'embrassant, les bras passés autour de son cou.

Il était déjà au comble du désir, et elle dut s'en rendre compte, car elle se pressa tout contre lui avec des gémissements étouffés par son baiser. Le désir qu'il avait refoulé pendant des semaines déferla sur lui, comme si le temps ne s'était pas écoulé depuis leur étreinte dans la brasserie, et il s'efforça de reprendre le contrôle sur lui-même.

Il avait tant attendu ce moment, il en avait rêvé, l'avait imaginé encore et encore, et il avait bien l'intention d'en savourer chaque seconde. Il tempéra son baiser, et prit délicatement sa lèvre inférieure entre les siennes.

— Vous allez trop vite, Belinda..., dit-il avant de retirer l'épingle de son chapeau.

Il lui ôta son couvre-chef, glissa l'épingle dans le ruban du rebord et lança dans un coin l'accessoire de paille et d'oiseaux bleus. Puis il prit sa main et commença à lui ôter ses gants de chevreau.

— Voyez-vous, j'ai imaginé des dizaines de fois que je vous déshabillais, et je n'ai pas l'intention de me priver de ce plaisir simplement parce qu'il vous a fallu des semaines pour vous

décider.

— Des dizaines de fois ? J'en doute, murmura-t-elle alors qu'il lui ôtait son deuxième gant.

Il fit mine de réfléchir à la question.

— Vous avez raison, c'était probablement des centaines, dit-il en défaisant le premier bouton de sa veste à brandebourgs.

Puis il dénoua ses lacets, détacha ses boutons et fit glisser la veste en satin de coton de ses épaules. Celle-ci rejoignit aussitôt le chapeau. Il posa alors les mains à la base de son cou, à la recherche d'un crochet ou d'un bouton sous un plissé de soie, mais le son de sa voix l'arrêta.

— Nicholas ?

Quand il releva la tête, elle lui souriait d'un air mutin.

— Les boutons sont dans le dos, expliqua-t-elle.

— Comment l'aurais-je su ? Votre corps est le secret le mieux gardé d'Angleterre !

Il en eut la confirmation quand il la retourna et découvrit la longue rangée de boutons dans son dos.

— J'ai eu beau imaginer cet instant, jamais je n'y avais associé autant de boutons, de crochets, de cordonnets et de fermetures ! Pourquoi les femmes portent-elles des vêtements aussi compliqués ? Cela ne facilite vraiment pas la vie de vos admirateurs !

— Mais c'est bien là le but, répondit-elle en commençant à se déboutonner. Cela dit, si j'avais prévu que nous nous précipiterions dans votre chambre dès mon arrivée, j'aurais porté quelque chose de plus léger.

— Nous ne nous sommes pas précipités, rétorqua-t-il. Je vais prendre tout mon temps pour vous faire l'amour.

— Je vois ça...

— La vitesse me paraît déplacée, ma chérie.

Il ouvrit sa robe et embrassa sa peau nue dans le creux de son cou, ravi du frémissement qu'il provoqua.

— Pourquoi êtes-vous si pressée ? poursuivit-il.

— Après le baiser éhonté que je vous ai offert à mon arrivée, comment pouvez-vous encore me poser la question ?

A ces paroles et à son souffle court, il fut tenté d'accélérer les choses, mais il résista vaillamment. Il s'était juré qu'il lui ferait atteindre le summum du plaisir, et il s'y tiendrait.

Il finit de déboutonner son corselet et le fit glisser le long de ses bras. Il s'arrêta à sa taille, retenu par les crochets qui le fixaient à sa jupe. Le laissant là pour le moment, il reporta son attention sur ses cheveux. Ses épingles tombèrent au sol une par une et, quelques instants plus tard, ses boucles d'un noir corbeau cascadèrent jusqu'à sa taille, laissant échapper les fragrances de son parfum, mélange subtil de fleur d'oranger et d'un musc capiteux aux relents érotiques, dont la combinaison ne manquait jamais d'exciter les sens de Nicholas.

Cela dit, il n'avait nul besoin d'encouragement... Il empoigna des mèches sombres et les porta à son visage, savourant leur parfum et l'intensification du désir qui allait de pair. Il emmêla les boucles entre ses doigts, les embrassa, puis les relâcha. Traçant un chemin de longs et tendres baisers de son cou jusqu'à son oreille, tout en caressant ses bras nus, il se réjouit d'entendre sa respiration s'accélérer.

Il la fit se retourner, face à lui, et elle leva aussitôt la tête, dans l'attente d'un baiser, mais il ne l'embrassa pas. Au lieu de quoi, il continua à la déshabiller. Il voulait exacerber son attente avant de lui donner ce qu'elle était si pressée d'obtenir. Il continua à défaire des crochets, déboutonner,

dénouer des rubans, à la dépouiller de toute soie, tout satin et mousseline. Un par un, corselet, corset, jupon et surjupons rejoignirent le tas de vêtements gisant dans un coin de la pièce. Quand elle fut en chemise et culotte, il était certain de ne plus pouvoir tenir longtemps avant de lui faire l'amour.

Il la désirait comme un fou, mais il réussit à se contenir, tout en tendant la main vers le bas de sa chemise. Elle leva les bras et il la lui ôta complètement, mais il lui laissa sa culotte. Il avait besoin d'une sorte de barrière, même dérisoire, pour tâcher de se contenir le plus longtemps possible.

Et pour y arriver, il écarta les bras.

— A votre tour, dit-il.

— Vous voulez que je vous déshabille ?

— Je vous l'ai déjà dit, je ne vous ferai pas l'amour avec mon pantalon baissé sur les jambes, vous rappelez-vous ? Enfin, pas la première fois.

Elle s'approcha de lui, hésita un instant, puis déboutonna son pardessus et le lui retira. Elle entreprit de détacher les boutons de son col, avec maladresse, et elle éclata d'un petit rire nerveux.

— Je ne suis pas très douée pour cela, je ne l'ai jamais fait...

— Vous n'avez jamais déshabillé votre mari ? demanda-t-il, stupéfait.

— Non.

Comme elle se gardait de développer, et il lui saisit les poignets pour l'arrêter.

— Etes-vous certaine de vouloir faire ça ? Vous n'y êtes pas obligée.

— Si, je le veux, Nicholas, répondit-elle en levant les yeux vers lui.

Ces simples mots le remuèrent jusqu'au vertige, un vertige de soulagement, de plaisir, mêlé d'un sentiment qu'il ne parvenait pas bien à définir.

— Merci, mon Dieu, murmura-t-il en cessant de la taquiner, alors qu'elle se retournait pour déposer ses boutons de col dans une coupelle de cristal. Parce que si vous m'aviez repoussé à cet instant, je crois que j'aurais été obligé de me jeter du haut d'une falaise.

Elle rit tout en retirant ses bretelles, puis défit ses boutons de manchette, qu'elle s'apprêta à déposer aussi dans la coupelle.

— Une falaise... N'est-ce pas un peu extrême ?

— C'est ça, riez ! s'exclama-t-il. Riez du fait que j'ai été fou de désir pour vous dès l'instant où j'ai franchi votre porte pour la première fois, alors que vous vous en moquiez complètement. J'ai failli en perdre la raison.

Il ôta sa chemise, puis son sous-vêtement, mais, quand il la regarda, elle lui tournait toujours le dos. Elle était si rigide et figée qu'il s'inquiéta.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Ses boutons de manchette cliquetèrent quand ils rejoignirent les boutons de col dans la coupelle.

— Est-ce vrai, ou vous moquez-vous de moi ? demanda-t-elle sans se retourner.

— Je ne me moque pas de vous. En fait, si, un peu, parce que je suis terriblement nerveux, et que j'ai toujours tendance à plaisanter, dans ces cas-là, avoua-t-il en posant ses mains sur ses épaules nues pour qu'elle se retourne vers lui. Mais c'est néanmoins la vérité. Je vous désire depuis le début. Je suis étonné que vous ne l'ayez pas deviné.

— Eh bien, il y a des choses que vous ignorez à mon sujet.

Elle prit une profonde inspiration, comme si la suite allait être difficile. Puis elle regarda ses doigts, qu'elle croisait et décroisait nerveusement.

— Quand j'ai épousé mon mari, je l'aimais énormément, et il ne m'aimait pas du tout. Le résultat, c'est qu'il s'est senti étouffé, et que j'ai eu le sentiment de ne pas être désirable. Nos rapports physiques ont été... décevants, pour lui comme pour moi.

— Pas désirable ? Vous ? C'est ridicule ! s'exclama Nicholas, médusé. Était-il impuissant ?

— Avec moi, oui, parfois. Avec ses maîtresses, je l'ignore.

Ses poignets toujours enserrés dans ses mains, il se pencha vers elle et l'embrassa.

— Je ne serai pas déçu, Belinda.

— Ne dites pas ça si vite, répondit-elle avec un pauvre sourire.

Elle voulut se dégager, mais il ne la libéra pas.

— Comment pourriez-vous me décevoir ? Vous êtes plus désirable que tout ce que j'ai pu imaginer... Et croyez-moi, j'ai une imagination fertile.

Il finit par la relâcher.

— Tout, chez vous, est désirable. Vos cheveux, par exemple, dit-il en caressant ses boucles sombres. Ils sont si noirs qu'ils en deviennent presque bleus, et ils sont pareils à de la soie. Vos yeux, riches de nuances de bleu, différents selon le moment de la journée, gris au crépuscule... Ils me stupéfient, chaque fois que mon regard s'y plonge. Votre peau, votre odeur m'enivrent. Quant à votre silhouette, eh bien...

Il s'arrêta et lui saisit de nouveau les poignets pour écarter ses bras. Il eut aussitôt la gorge serrée en contemplant sa peau douce et crémeuse, ses seins ronds et pleins avec leurs tétons roses auréolés d'une teinte plus sombre. Il admira ses hanches parfaitement proportionnées, et se maudit de ne pas lui avoir ôté sa culotte. Grâce aux rayons du soleil qui filtraient par l'interstice des rideaux, il pouvait deviner le triangle sombre au sommet de ses cuisses, et son désir menaça soudain d'avoir raison de lui. Il s'obligea à la dévisager de nouveau, mais il lui fallut quelques instants pour retrouver la parole, car son visage était aussi sublime que son corps.

— Quant à votre silhouette, reprit-il, j'espère que cela ne vous gêne pas si je réserve mon jugement encore un moment.

— Si vous réservez votre jugement ?

Il ne sut si c'était l'incrédulité ou la peur qui perçait dans sa voix. Il pouvait fort bien s'agir des deux.

— Oui. Voyez-vous, il me semble que je dois entreprendre quelques recherches sur ce sujet particulier avant de me prononcer. Je pense que je vais commencer par ici.

Il pencha la tête et lui embrassa la poitrine.

— Charmant, dit-il en caressant son téton de sa langue, avant de la libérer et de prendre ses seins entre les mains. Rose et blanc, somptueux.

Il joua avec ses seins, en agaça les tétons, ravi de les voir durcir aussitôt. Il en prit un dans sa bouche, jusqu'à ce qu'elle gémissse et que ses mains s'agrippent à ses cheveux.

Il sentait monter son excitation, et c'était exactement ce qu'il recherchait. De toute évidence, Featherstone avait été un amant lamentable, qui n'avait pas eu la moindre idée de la passion qui habitait Belinda. Nicholas avait bien l'intention de la mener à son paroxysme.

Lorsqu'il mordilla doucement l'extrémité de son sein, elle poussa un petit cri, vacillant entre ses bras. Il lui enserra fermement la taille tout en continuant sa caresse. Puis il la fit reculer contre le rebord en cuivre du lit.

— Bien, où en étais-je ? murmura-t-il en feignant de réfléchir. Ah, c'est cela ! J'effectuais des recherches...

Il fit glisser sa main autour de sa taille.

— Parfait, poursuivit-il. Je crois que vous devriez laisser les corsets de côté, à partir d'aujourd'hui. Vous n'en aurez pas besoin et, si nous décidons de nous livrer à ce genre de réjouissances, ce sera bien plus facile. Surtout si nous sommes quelque part dans un champ, demain

après-midi.

— Dans un champ ? Vous voulez faire l'amour dehors, en plein air ? s'exclama-t-elle en le dévisageant comme s'il était devenu fou.

— J'imagine que ce genre de choses n'était pas non plus du goût de Featherstone ?

— Jamais. Même pas la nuit, répondit-elle, en passant la langue sur ses lèvres.

— Alors, permettez-moi de vous dire que c'était un imbécile. Quel que soit l'endroit où je me trouve, si je suis seul avec vous, je vous désire.

Il l'attrapa par les hanches et la retourna, puis passa les bras autour de sa taille, avant de s'emparer des cordons de sa culotte.

— Tenez-vous au montant du lit, ordonna-t-il.

Belinda s'exécuta et enserra la barre de cuivre, mais, alors qu'il déliait sa culotte, elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'il s'apprêtait à faire. La prendre là, comme ça ?

L'atmosphère de la pièce était chaude et confinée, mais quand sa culotte glissa sur ses chevilles, elle frissonna, se sentant terriblement vulnérable d'être nue, en plein jour, et d'être exposée à son regard alors qu'elle ne le voyait pas.

Que faisait-il donc ?

Elle sentit qu'il s'agenouillait derrière elle.

— Levez les pieds, dit-il avant de tirer sur sa culotte pour la dégager de ses jambes.

La culotte s'ajouta au tas de vêtements qui traînait dans le coin de la pièce.

Puis il glissa les mains sur ses cuisses, lui procurant une exquisite sensation de brûlure. Seigneur, il contemplait ses fesses nues ! Il l'embrassa de ses lèvres chaudes, et elle fut saisie d'un nouvel accès de timidité adolescente. Elle commença à protester et tenta de se retourner, mais il ne la laissa pas faire.

— Chut, murmura-t-il en déposant de légers baisers à la base de sa colonne vertébrale. Laisse-toi faire, Belinda. Je veux te regarder et te toucher. Absolument... partout.

Il modela le contour de ses fesses dans les paumes de ses mains.

— Tu as un postérieur somptueux. Il est en train de me rendre complètement fou...

Il se releva brusquement et se plaqua contre elle, collant ses hanches contre les siennes, et elle gémit en sentant son érection contre ses fesses nues. Combinée à la texture rugueuse de la laine, c'était une sensation incroyablement érotique.

— Voilà, dit-il, le souffle court, j'espère que nous avons désormais réglé la question de savoir si tu es désirable. Si ce n'est pas le cas, je pourrais continuer.

Elle secoua la tête : être examinée aussi crûment n'était pas ce qu'elle voulait. Ce qu'elle voulait, c'était son corps sur le sien, sa bouche sur la sienne, son membre viril en elle.

— Non, gémit-elle, je vous... je te crois.

— Bien...

Il lui embrassa l'épaule, et elle fut certaine qu'il allait la pénétrer sur-le-champ, mais il n'en fit rien. Il demeura plaqué contre elle, et glissa une main le long de ses cuisses. Quand l'extrémité de son doigt s'insinua dans son sexe, elle sentit le plaisir l'envahir et poussa un gémissement. Mais ce n'était pas assez, elle voulait bien davantage.

Elle essaya de dégager ses hanches, mais son poids la maintenait contre le lit. Elle ne pouvait que se laisser caresser, d'une caresse très délicate, alors qu'au même instant, il se pressait fortement contre elle. Elle n'avait jamais éprouvé pareille sensation. Son doigt la taquinait, comme une promesse de ce qui allait suivre. Et derrière elle, son érection était un autre tourment, une promesse plus puissante, décisive et hors d'atteinte. Elle se désespérait d'obtenir une caresse plus intense,

mais elle avait beau se tortiller contre lui, il ne lui cédait rien.

C'était une torture de sentir ainsi la force de son désir sans l'assouvir. Elle voulut le lui dire, mais ne put trouver son souffle, et elle ne parvint qu'à émettre un sanglot de frustration.

Il lui embrassa l'oreille, faisant jouer sa langue contre le lobe, déclenchant des frissons tout le long du corps.

— Désires-tu quelque chose ? Dis-le-moi, chuchota-t-il.

Lui dire ? Comment le lui dire, alors qu'elle pouvait à peine respirer ?

Il attendit, sans défaire son pantalon. Son doigt se retira, et elle faillit suffoquer.

— Nicholas, je ne peux pas..., murmura-t-elle, soudain reprise par son affreuse timidité.

Il s'agenouilla et déposa un baiser sur son ventre, si doux qu'elle frissonna intérieurement. Elle tenta de se couvrir, mais il l'en empêcha en lui prenant la main et en entrelaçant ses doigts avec les siens. De son autre main, il saisit sa hanche et, à sa stupéfaction, il pressa les lèvres sur la partie la plus intime de son corps.

Elle ne put retenir un cri. Elle se sentit paniquée, horriblement gênée, en proie à un trouble sans nom.

— Oh... Ne fais pas ça ! supplia-t-elle en essayant de s'écarter.

— Belinda, tu étais mariée, et je ne peux pas croire que ton mari ne t'ait jamais fait cela, dit-il en faisant glisser sa main pour lui caresser la cuisse.

— Bien sûr qu'il n'a jamais fait ça ! Personne ne le fait !

Il émit un petit rire.

— Mais si, les hommes le font ! Très souvent, et pour une bonne raison. Il faut que tu me fasses confiance. Me fais-tu confiance ? demanda-t-il après l'avoir regardée un instant.

— Oui, répondit-elle au bout de quelques secondes, se mordant la lèvre.

— Alors, laisse-moi t'embrasser, dit-il. Détends tes jambes et laisse-moi faire.

— Très bien, dit-elle d'une voix tremblotante.

Quand elle l'autorisa à lui écarter les jambes, elle fut si gênée qu'elle eut l'impression de s'embraser de honte.

Ne voulant pas regarder, elle s'agrippa aux barreaux du lit. Elle leva la tête vers le plafond et, quand les lèvres de Nicholas l'effleurèrent de nouveau, elle dut résister à l'impulsion de se dégager.

— Regarde-moi, Belinda.

Elle secoua la tête, fixant obstinément le plafond.

— Regarde-moi, répéta-t-il en l'embrassant de nouveau.

Elle s'obligea enfin à le regarder.

— Je veux faire cela pour toi, reprit-il, tandis que sa main se glissait entre ses cuisses. Je veux que tu vives cette expérience. Il n'y a aucune honte à avoir.

— Je n'ai pas honte. Je suis simplement... timide. Je l'étais énormément, plus jeune, et je le suis encore parfois.

— Je l'ignorais. Tu n'as aucune raison d'être timide. Pas avec moi. Tu es si belle...

Il baissa la tête.

— Partout..., ajouta-t-il. Je savais que tu le serais.

Elle le regarda attentivement, avec sa chevelure flamboyante, ses cils brun doré à leur extrémité, son visage empli de désir. Il l'embrassa de nouveau, et toute sa timidité sembla soudain se dissoudre, telle une écume légère emportée par le souffle de l'été à la crête des vagues.

Ensuite... Oh ! Sa langue entreprit de caresser son sexe. Elle suffoqua, stupéfaite du plaisir que cela lui procurait.

Elle ne pouvait plus penser à rien, perdue dans des délices au-delà de tout ce qu'elle aurait cru possible. Elle savait tout des relations intimes, du moins, elle croyait le savoir. Mais *cela* ? Jamais elle n'aurait pu l'imaginer.

Grâce à lui, tous les désirs qu'elle avait réprimés des années durant, qui s'étaient étiolés et avaient fini par mourir du fait de l'indifférence et de la négligence d'un homme, étaient revenus à la vie. Aujourd'hui, elle se déployait pour lui comme les pétales d'une fleur s'ouvrant au soleil. Il était l'air, la nourriture et la lumière de son âme assoiffée.

Il fallait qu'elle bouge, et, cette fois, il la laissa faire, le bras passé autour de ses hanches pour la maintenir tandis que sa langue lui prodiguait ces caresses extraordinaires. Ce n'était pas du tout comme l'après-midi à Chelsea. Elle avait été submergée par une vague de volupté rapide et violente, telle une réponse primitive à un besoin instinctif. Ce qui se passait aujourd'hui était d'une tout autre nature. C'était languide, délicieux, mais cela s'intensifiait, devenait plus puissant, jusqu'à ce qu'elle gémissse, en proie à un plaisir exquis. La jouissance l'envahit en une vague puissante qui inonda tout son corps. Et, à sa surprise, la vague revint, et revint encore. Elle pressait la main contre sa bouche à chacune d'elles, et se serait écroulée si Nicholas ne l'avait retenue.

Elle le regarda, stupéfaite, et, quand il plongea son regard dans le sien, elle y vit une ébauche de sourire.

— Maintenant, dit-il, tu sais pourquoi les gens font cela.

Belinda hocha la tête. Elle n'avait jamais joui ainsi. Pendant son mariage, c'était une sensation fugace, lors d'un accouplement hâtif dans l'obscurité, suivie habituellement d'une intense frustration, d'une douloureuse déception et de mois entiers d'indifférence. Même dans les rares occasions où l'étreinte avait été tendre, elle n'avait jamais été comparable à ce qui se passait aujourd'hui, à ces vagues de plaisir successives, qui la menaient jusqu'à la félicité totale.

Jamais. Jusqu'à maintenant.

— Je ne savais pas, je suis... je suis stupéfaite, murmura-t-elle avec un petit rire.

* * *

Nicholas songea que c'était la chose la plus gratifiante qu'on lui eût jamais dite.

— J'en suis heureux, très... heureux, répondit-il en lui embrassant le ventre.

Quand il releva la tête pour la regarder de nouveau, le plaisir que lui avait procuré son compliment laissa la place à un sentiment plus profond. Baignée de la lueur du soleil déclinant qui filtrait à travers l'étoffe des rideaux, décoiffée, lascive, elle paraissait comblée. Son sourire était radieux. Ses longs cheveux cascadaient autour d'elle, et ses seins se laissaient deviner entre les boucles noires. Ses lèvres étaient gonflées après les baisers, sa peau encore rosie du plaisir qui l'avait submergée. Il ne pouvait que se contenter de la regarder, sachant que, tant qu'il vivrait, il ne verrait rien de plus beau que Belinda en cet instant.

— Je t'aime.

Il n'avait pas eu l'intention de le dire. Bon sang, il n'en était même pas conscient ! Ces mots lui étaient venus spontanément. Ce n'était que la seconde fois dans sa vie qu'il les disait à une femme, mais maintenant qu'il les avait prononcés, il savait que c'était la simple vérité. Même si son sourire disparut aussitôt, même s'il craignit d'avoir commis une sérieuse erreur, il ne regretterait jamais ces paroles.

Néanmoins, il se sentit obligé de revenir sur terre, et il le fit de la seule façon qu'il connaissait.

— Je t'ai encore étonnée, n'est-ce pas ? déclara-t-il en se plaquant un sourire sur le visage. Je

me demande combien de fois je peux le faire en un après-midi. Nous allons le découvrir.

Il se leva, et, par la même occasion, son désir réprimé se rappela à lui d'une manière lancinante. Il était dur comme de la pierre, et il savait qu'il ne pourrait plus se discipliner très longtemps.

Il se déshabilla aussi vite que possible, lui prit la main et la conduisit vers le lit, puis s'y laissa tomber en l'entraînant avec lui.

Cependant, il n'entra pas tout de suite en elle. Il s'allongea sur le côté, et glissa de nouveau les doigts entre ses cuisses, pour la caresser encore. Il sentit aussitôt à quel point elle était affamée d'être aimée. C'était une bonne chose que Featherstone ne soit plus de ce monde, car Nicholas n'aurait pas résisté à l'envie de lui envoyer son poing dans la figure, s'il s'était retrouvé en sa présence.

Il continua son va-et-vient, de la manière qui semblait lui procurer le plus de plaisir, guidé par ses gémissements de plus en plus intenses.

— Tu as envie de moi ? demanda-t-il enfin.

Mais elle ne put répondre et se contenta d'un vigoureux signe de tête.

Il ôta sa main, puis s'allongea sur elle. Belinda ouvrit aussitôt les jambes pour l'accueillir. Il voulait aller très lentement, mais, dès que son sexe frôla le sien, il s'enfonça d'un coup sans pouvoir plus attendre.

Elle jouit presque sur-le-champ, et ses gémissements lui procurèrent de si délicieuses sensations qu'il s'enfonça toujours plus vite, plus loin, et se perdit dans sa douceur, son odeur et ses cris passionnés. Quand il jouit à son tour, son plaisir fut si intense qu'il en fut presque douloureux.

Il s'écroula sur elle et la serra très fort dans ses bras, mêlant sa respiration haletante à la sienne dans le calme de l'après-midi. Il lui embrassa les lèvres, les cheveux, la gorge, partout où il pouvait le faire sans se retirer d'elle.

— Ça va ? demanda-t-il, un peu inquiet.

Elle ne répondit pas, aussi s'écarta-t-il légèrement pour la regarder, faisant reposer le poids de son corps sur ses avant-bras, les mains glissées sous son dos, toujours en elle.

— Belinda, ça va ? répéta-t-il.

— Oh... mon Dieu ! murmura-t-elle en le regardant, les yeux écarquillés de stupéfaction. Je ne savais pas que c'était comme ça, de faire l'amour.

Il éclata de rire, et une vague de bonheur se diffusa en lui, gonflant sa poitrine. Pour la première fois depuis des années, il croyait de nouveau à l'amour. C'était un vrai miracle !

Chapitre 20

Ils descendirent pour le dîner, se promenèrent dans les jardins et refirent l'amour, ce soir-là. Pourtant, Belinda ne dormit pas avec lui. Nicholas l'aurait ardemment désiré, mais elle détestait l'idée que les domestiques la trouvent dans son lit au matin. Il lui fit remarquer avec bon sens qu'ils étaient déjà au courant de ce qui se passait — les domestiques devinaient toujours ce genre de choses. Néanmoins, Belinda avait des idées bien arrêtées en matière de bienséance, et elle dormit dans sa chambre. Mais elle serra son traversin toute la nuit, imaginant que c'était Nicholas.

Il n'était pas dans la salle à manger lorsqu'elle y entra au petit matin et, quand elle demanda où il se trouvait, M. Forbisher l'informa que Sa Seigneurie était déjà sortie. Il était dans les champs de houblon avec M. Burroughs, son intendant.

— Souhaitez-vous assister au service du dimanche, milady ? s'enquit le majordome. Si tel est le cas, Robson pourra vous conduire à Maidstone avec le cabriolet.

Elle n'avait aucune envie d'aller à Maidstone. Et si elle prenait en considération ce qui s'était passé la veille, aller à l'église aurait été quelque peu hypocrite.

— Non, je ne crois pas, monsieur Forbisher.

— Très bien, milady. Lord Trubridge propose que vous vous joigniez à lui pour le déjeuner, et, la journée étant très belle, il recommande un pique-nique. Si cela vous convient, je vais demander à Mme Fraser d'en préparer un.

— Oui, merci, ce serait parfait.

— Il suggère aussi que vous fassiez vos bagages avant de le rejoindre, étant donné que vous prenez tous deux le train de 17 heures pour Londres.

Elle sentit une pointe de déception qui lui rappela à quel point leur séjour était bref, mais elle fit un signe d'acquiescement.

— Priez ma bonne de faire mes bagages, si vous le voulez bien, demanda-t-elle au majordome. Je vais aller me promener.

— Très bien, milady.

Belinda mangea un morceau, puis fit une visite de la maison et de ses alentours. C'était une demeure pleine de charme, du moins de l'extérieur. L'intérieur était plutôt hideux, comme le lui avait dit Nicholas. Mais les chambres avaient de belles proportions, et, avec un peu d'astuce et de travail, elles pourraient devenir fort agréables. Les jardins étaient d'un style cottage ravissant, avec des massifs fleuris, bordés d'une forêt de bouleaux au nord. La ferme du domaine se trouvait en direction de l'est, et au-delà s'étendaient les cottages et les fermes des métayers. Au sud et à l'ouest, les champs de houblon et d'orge rejoignaient l'horizon en vagues vertes et généreuses.

Honeywood était un bel endroit chaleureux, bien plus agréable que Featherstone Gate. Cette demeure lui avait toujours fait penser à un mausolée, un bloc de granit et de marbre froid planté au milieu du Northumberland. Elle l'avait immédiatement détestée.

Belinda trouva un banc de jardin avec vue sur les champs de houblon. Même à cette distance, elle pouvait sentir leur odeur fraîche et herbacée, qui lui rappela un peu celle des aiguilles de sapin. Elle huma l'air chargé de fragrances, tellement plus plaisant qu'à Londres, et contempla les champs, mais elle ne pensait qu'à Nicholas et aux événements de la veille. Ce qui s'était passé avait été stupéfiant, incroyablement érotique, et constituait sans nul doute la plus merveilleuse expérience de sa vie. Elle voulait recommencer : être déshabillée par lui, étreinte, embrassée, avant qu'il lui fasse l'amour. Et ce n'était pas tout. Elle voulait aussi, simplement, être avec lui. Sa présence la rendait heureuse, plus heureuse qu'elle ne l'avait jamais été, et elle aurait voulu se gifler d'avoir autant tardé à le rejoindre. Comme l'avait fait remarquer son amie Edie, l'amour était vraiment quelque chose de simple, en définitive.

L'amour... Le mot était prononcé, celui auquel elle s'était interdit de penser. Cela faisait des années qu'elle l'avait banni de son vocabulaire. Jusqu'à une date très récente, elle avait été plutôt satisfaite de son existence, sans mesurer la profondeur de la solitude, sous ce contentement de surface. Mais quand elle avait quitté Nicholas, la nuit précédente, et avait dû se contenter de serrer son traversin, elle avait pu évaluer, non sans douleur, le vide qui l'avait habitée pendant des années, peut-être même toute sa vie. Nicholas pouvait-il le combler ? Désirait-elle lui faire confiance ? Était-elle en train de tomber amoureuse de lui ?

Dans ce cas, c'était très différent de son amour pour Charles. Tout d'abord, bien plus sensuel. Elle repensa à la manière dont Nicholas l'avait observée, quand elle était nue devant lui. Jamais Charles ne l'avait regardée ainsi. Mais était-ce de l'amour ? Elle s'était entichée de Charles avec une obstination qui ne s'était jamais transformée en amour plus profond, tout simplement parce que Charles en avait été incapable. En fait, il n'avait pas été capable d'aimer sincèrement qui que ce soit.

Et, comme le lui avait dit Nicholas, il n'était pas Charles. Elle s'en rendait compte, à présent. Sa déclaration d'amour de la nuit précédente était sincère. Mais elle était moins sûre de ses propres sentiments.

Le temps serait probablement la seule manière de confirmer ce qu'elle éprouvait. Elle demandait toujours à ses clients de prendre leur temps, mais, en l'occurrence, elle ne disposait pas de ce luxe. Plus cette liaison durerait, plus sa réputation serait en danger. Et la déclaration de Nicholas ne s'était pas assortie d'une demande en mariage. Sans mariage, seuls la honte et le déclassement attendaient une femme amoureuse. D'un autre côté, si Nicholas lui demandait de l'épouser, accepterait-elle ? S'il ne désirait qu'une liaison, cela pourrait-il combler son attente ?

Elle tourna ces questions dans sa tête toute la matinée et, quand un valet la conduisit auprès de Nicholas avec un panier de pique-nique, elle n'avait toujours pas de réponses. Mais lorsqu'elle le vit dans le champ de houblon, elle se dit que cela n'avait guère d'importance. La seule chose qui comptait, c'était le présent.

Nicholas s'entretenait avec un homme âgé. Il semblait très à l'aise pour parler récoltes, et elle constata avec surprise que la vie à la campagne lui allait bien. Il était tête nue, et ses cheveux brillaient au soleil comme du miel ambré. Ses vêtements simples, chemise en coton, pantalon en tweed et bottes d'équitation, lui seyaient mieux encore que les redingotes et vestes de soirée de la ville. Comme pour le confirmer, il leva le bras avec un geste pour embrasser les champs de houblon, et la lumière vive découpa la silhouette de son torse à travers le tissu. Décidément, songea-t-elle en l'admirant, la vie à la campagne lui allait très bien.

Elle n'avait jamais pensé à un homme de cette façon auparavant, mais, en cet instant, alors qu'elle regardait ses hanches étroites et se le remémorait sans pantalon, elle mesura en souriant à quel point ce genre de pensée, lui plaisait. Dieu du ciel, que s'imagineraient les gens de la haute société, s'ils savaient que lady Featherstone s'abandonnait à ces considérations lascives, et que le marquis de Trubridge en était l'objet ? Cela ferait à coup sûr sensation.

Comme s'il avait senti qu'elle l'observait, il se retourna. Quand il la vit avec le valet à côté d'elle, il lui sourit et mit immédiatement un terme à son entretien.

— Merci, monsieur Burroughs. Je vous prie d'accepter mes excuses pour vous avoir fait manquer l'office.

— Ne vous excusez, pas, milord ! Je sais que vous repartez à Londres aujourd'hui. Et ne le dites pas à ma femme, mais je ne regrette pas le moins du monde de rater le service. Notre vicaire est plutôt intarissable !

— Dans ce cas, allez donc au pub et profitez de votre dimanche ! s'exclama Nicholas en éclatant de rire. Je vous ai déjà retenu trop longtemps.

Il se tourna ensuite vers le valet et lui prit le panier de pique-nique.

— Merci, Noah, vous pouvez rentrer, dit-il avant de s'adresser à Belinda. A quoi penses-tu ? Tu ressembles à un chat qui vient de plonger la tête dans une jatte de crème !

— Je me disais que la vie à la campagne t'allait bien.

— J'espérais plutôt que tu te souvenais de moi entièrement dévêtu.

— Peut-être..., bredouilla-t-elle sans réfléchir.

Il cessa de sourire, mais, quand il reprit la parole, ce fut sur un ton léger.

— Mon Dieu, mon Dieu, comme te voilà devenue coquine... murmura-t-il en déposant un baiser sur sa bouche.

Il se retourna avant qu'elle puisse répliquer, et indiqua un pré tout proche.

— Je pensais que nous pourrions déjeuner ici.

Elle acquiesça, et ils aplatirent l'herbe haute et les pâquerettes pour étaler une couverture et s'installer avec le panier.

— Et si nous regardions ce qu'il y a là-dedans ? proposa Nicholas, en sortant les victuailles pour les déposer sur la couverture. Nous avons du pain, du jambon, deux fromages, des cornichons, un pot de moutarde et des myrtilles. Hum, pas de vin ? demanda-t-il, étonné, en jetant un coup d'œil au fond du panier. Ah, elle nous a mis de la bière !

Il prit deux bouteilles, mais, quand il lui en tendit une, elle fit un signe de dénégation.

— Je ne bois pas.

— Quoi ? s'exclama-t-il. Belinda, je fabrique de la bière. Tu n'en boiras donc jamais ?

— Je n'en aime pas le goût, répondit-elle, amusée par sa contrariété.

— De pire en pire !

Il ôta le bouchon de la sienne, qui cliqueta contre le goulot, et avala une gorgée.

— Ce n'est donc pas la morale qui t'arrête, mais ton palais ? demanda-t-il.

— Oh ! très bien, répliqua-t-elle avec un air résigné. Quand tout ce houblon sera transformé en bière, je la goûterai. Je ne te promets pas de l'aimer, mais je goûterai, c'est juré.

— Voilà une bonne fille !

Il se pencha au-dessus des victuailles et l'embrassa de nouveau, avec un goût de bière sur les lèvres, mais cela ne la déranger pas.

Il se rassit, jeta un autre coup d'œil dans le panier et soupira.

— Pas de poésie ? Bon sang, j'avais demandé à Mme Fraser de glisser un ou deux livres entre

les sandwichs !

— Mais tu n'aimes pas la poésie, que je sache ! rétorqua-t-elle, surprise.

— Balivernes ! dit-il en prélevant une myrtille du panier pour la lancer dans sa bouche. Où as-tu pris cette idée ? Je suis un Anglais, ma chérie, j'adore la poésie. Et aujourd'hui, je voulais te lire du Shelley. Tout homme devrait lire du Shelley à son amante, lors d'un pique-nique. Ou du Byron, que les femmes ont tendance à préférer. Tu tomberais dans mes bras sans coup férir, et me ferais l'amour d'une manière passionnée, ici même, dans l'herbe, si je te lisais du Byron !

Elle sentit ses joues s'empourprer. En fait, tout son corps s'embrasait à ce discours, mais elle crut être obligée de réprimer ses élans.

— La poésie ne me fait pas ce genre d'effet.

— C'est très regrettable. J'adorerais ça.

— Je ne comprends toujours pas, à propos de la poésie, reprit-elle, décidant qu'il serait plus sûr de revenir à ce sujet. Tu avais dit que tu aimais les sciences.

— C'est exact. Mais j'aime aussi la poésie. Je suis un homme à multiples facettes, ma chérie ! Quoi ? ajouta-t-il en voyant son air perplexe, je ne peux pas aimer les deux ?

— Mais le jour où nous avons évoqué le genre de femme que tu souhaitais, tu m'as affirmé ne pas aimer la poésie.

— Non, corrigea-t-il, si je m'en souviens bien, j'avais dit que j'avais horreur de me préoccuper des tercets et des quatrains. Et c'est vrai, à cause d'Eton, vois-tu.

— Eton ?

— Quand j'étais jeune garçon, à Eton, les professeurs s'acharnaient à nous faire composer des poèmes, et nous réprimandaient si nos œuvres ne correspondaient pas aux critères imposés. « Non, non, Trubridge ! Ceci n'est pas un haïku ! Un haïku est un poème de dix-sept syllabes. Vous en avez utilisé dix-huit. » J'aime la poésie et les sciences, mais ce n'est pas la même chose, et on ne peut les appréhender de la même manière. En sciences, on doit utiliser des mesures précises, alors qu'en poésie, on ne devrait se préoccuper que de faire sonner juste.

— Ainsi ce n'était pas Blake qui te déplaisait, ce jour-là, à la National Gallery, mais le fait que c'était Geraldine Hunt qui le récitait ?

— Elle était à peu près aussi peu convaincante que mes camarades d'école, grommela-t-il. Peux-tu te représenter des gamins de treize ans en train d'ânonner les *Chants d'innocence et d'expérience* sous ton nez ? C'était une vraie torture.

— Mais tu avais treize ans, fit-elle remarquer.

Il lui sourit et avala une autre gorgée de bière.

— Certes, mais je récitais mieux que la plupart d'entre eux.

— Peut-être est-ce ce que tu aimes à croire, répliqua-t-elle en riant.

— Et pourquoi ne serais-tu pas juge ? demanda-t-il.

Il prit quelques myrtilles et s'allongea sur le côté, appuyé sur son avant-bras. Il la scruta quelques instants tout en mangeant ses fruits, puis déclama :

— « Elle est pour moi le souffle de vie ; comme le soleil de printemps qui chasse les frimas. Un regard vers elle perce le cœur sans coup férir ; son sourire est l'été pour une âme par l'hiver engourdie. »

Belinda eut le souffle coupé, non seulement par les vers qu'il venait de réciter, mais aussi par la tendresse avec laquelle il l'avait regardée en les disant.

— Je n'ai jamais entendu ce poème, fit-elle remarquer d'une voix un peu tremblante.

— Cela ne m'étonne pas, répondit-il en gobant une nouvelle baie, puisque je viens de l'inventer.

— Quoi ? A l'instant ? C'était magnifique, dut-elle reconnaître, stupéfaite.

— Merci, mais un professeur d'Eton ne serait pas de ton avis. Les rimes étaient plutôt inexistantes.

— Je n'ai pas remarqué. J'ai trouvé cela ravissant.

— Je ne compose plus guère, maintenant que je n'y suis plus obligé.

— Tu devrais.

— Si tu étais ma muse, oui, je pourrais peut-être y retrouver goût. Mais assez parlé de moi, dit-il en roulant sur le ventre, pour s'appuyer sur les coudes. Parlons plutôt de toi.

Belinda haussa les épaules, espérant éviter le sujet.

— Il n'y a pas grand-chose à dire que tu ne saches déjà, je crois.

— Je ne suis pas d'accord. Je ne sais presque rien de toi.

Elle s'agita, mal à l'aise. Elle avait horreur de parler d'elle-même.

— Que veux-tu savoir ?

— Où tu as grandi. Tes parents, l'école...

— Je suis née dans l'Ohio. Comme la tienne, ma mère est morte quand j'étais très jeune. Mon père est toujours en vie. Et pour l'école, j'avais une gouvernante.

— Tu n'es pas allée en pension ?

— Non, mais à l'époque, très peu de filles y allaient.

— Et ton père ?

— Un bon à rien.

— Et où est-il, aujourd'hui ?

— Quelque part dans le Nevada. Il s'occupe de concessions de mines d'argent, je ne sais pas où exactement.

Il attendit, mais, comme elle ne poursuivait pas, il s'assit et la regarda d'un air faussement chagriné.

— Belinda, vraiment ! J'ai l'impression de poser des questions à un Sphinx !

— Je ne parle pas beaucoup de moi. La vérité, c'est que je suis plutôt timide. Je te l'ai dit... la nuit dernière.

— Oui, je m'en souviens, mais beaucoup de femmes le sont quand elles n'ont plus de vêtements sur elles.

Combien de femmes lui avaient-elles inspiré cette réflexion ? Elle ne voulait pas le savoir, mais il devait sans doute y en avoir un certain nombre.

— Cependant, dit-il, je ne t'aurais jamais cru timide en société.

— J'ai appris à le surmonter. J'y ai été obligée après avoir épousé Charles. Une comtesse est censée recevoir et divertir, superviser les domestiques. Il a fallu que je m'adapte. C'était un peu comme de se forcer à nager, sous peine de couler, ajouta-t-elle en riant. Charles n'était pas... d'une grande aide. Il...

Elle s'arrêta. Peut-être valait-il mieux ne pas évoquer son mari.

— Oui ? l'encouragea Nicholas.

— Je l'aimais, et il le savait. Enfin, je le lui ai dit une fois avant notre mariage, mais il n'a pas répondu. Il s'est contenté de sourire et a changé de sujet. Je croyais qu'il était comme moi.

— Timide, tu veux dire ?

— Non, pas timide, mais comme moi dans le sens où il lui était difficile d'exprimer ce qu'il ressentait quand c'était important. Je suis ainsi. Les choses importantes semblent déterminées à ne pas franchir mes lèvres.

— Comme tout le monde, à différents degrés. Mes armures de prédilection sont d'être spirituel, insouciant, et de feindre de n'être touché par rien. Les tiennes sont le silence et la bienséance.

— Celle de Charles, c'était l'indifférence. Enfin, il était charmant avec moi avant notre mariage, mais après...

Elle s'arrêta, la gorge serrée.

— Je lui ai répété que je l'aimais le lendemain de notre mariage, reprit-elle, après que... nous avions... C'est difficile, murmura-t-elle au bout de quelques secondes.

Nicholas se pencha pour prendre son visage entre ses mains et l'obliger à le regarder.

— Qu'a-t-il dit ?

— Il a dit : « Ne faisons pas semblant, d'accord ? Nous savons tous deux que l'amour n'est pas la raison pour laquelle je vous ai épousée. Tout se passera bien plus facilement si vous n'insistez pas pour que je vous déclare mon affection, ou que j'éprouve des sentiments. »

— Dieu du ciel ! s'écria-t-il en la regardant, incrédule.

— Tu es choqué...

— Ecœuré, tu veux dire !

Il s'assit à côté d'elle et la prit dans ses bras, puis la serra très fort et l'embrassa sur la bouche.

— Ma chérie, je ne peux même pas imaginer à quel point ces mots ont dû te blesser.

— Vraiment ? Et cette jeune fille que tu aimais ? Celle que ton père a payée pour qu'elle te quitte, cela ne t'a pas fait souffrir ?

— Si, mais Kathleen était faible, voilà tout. Elle n'était pas délibérément cruelle. Mon Dieu, c'était un ange, comparé à ton mari ! s'exclama-t-il en lui embrassant les cheveux. Je n'en avais pas la moindre idée, je n'ai jamais rien vu de cruel chez lui. Certes, je le connaissais plutôt mal, mais, chaque fois qu'il rendait visite à Jack, il me paraissait tout à fait aimable.

— Oh oui, très aimable ! Il l'était aussi avec moi... en public. En privé, c'était complètement différent. En fait, il ne me parlait presque jamais. Je crois qu'il oubliait même souvent ma présence. C'est vrai aussi qu'il n'était quasiment jamais à la maison. Et j'étais déjà si peu sûre de moi que tout cela ne faisait qu'aggraver les choses.

— Tu as dû te sentir incroyablement seule.

— Oui. Nancy, lady Montcrieffe, a été celle qui m'a réellement aidée. Nous sommes devenues amies, et elle m'a appris à surmonter ma timidité. Elle s'est servie des mêmes ruses que sa gouvernante avait appliquées sur elle. Si nous étions en ville quelque part, ou à une partie de campagne, nous faisons de longues promenades. A chaque coin de rue ou tous les dix arbres, il fallait que je lui pose une question.

— Pour t'obliger à faire la conversation ?

— Oui. Si rien ne me venait à l'esprit, je devais réciter « Les chaussettes de l'archiduchesse sont-elles sèches ? » à la prochaine personne que nous rencontrions, qui que ce fût, vendeuse, bonne ou ramoneur. Une fois, j'ai dû le réciter à une duchesse.

— Ils devaient tous te prendre pour une folle ! s'exclama-t-il, hilare.

— Exactement. C'était une perspective si épouvantable que, très vite, j'ai engrangé un répertoire de questions afin que plus personne ne subisse mes interminables silences pendant les dîners. Et j'ai commencé à comprendre que si je faisais parler les autres sur eux, je n'aurais pas à parler de moi. J'ai également le sens de l'observation, après tant d'années à être restée dans mon coin, à regarder et à écouter les autres.

— Tout ce qui t'aide dans ton activité d'aujourd'hui, j'imagine.

— Oui. Il est beaucoup plus facile pour moi de parler aux gens maintenant, et je suis plus sûre

de moi que lorsque j'étais jeune fille. Mais j'ai quand même gardé un fond de timidité. Il faut quelque chose de très puissant avant que je puisse exprimer mes sentiments.

Cette dernière phrase fit rire Nicholas.

— Alors, je dois de toute évidence déclencher des forces très puissantes en toi, parce que tu ne t'es jamais gênée pour me dire ce que tu pensais de moi...

— C'est vrai, concéda-t-elle en souriant. Mais c'est là tout le problème. J'ai tendance à tout garder en moi, encore et encore. Puis le barrage cède et je dis ce que je pense vraiment, en général au mauvais moment, ou à la mauvaise personne.

— Comme le soir, au bal, où tu m'as parlé de Featherstone pour la première fois. Et dans le labyrinthe.

— Oui. Quand j'étais furieuse contre toi, c'était parce que je pensais que tu étais comme lui.

— J'espère que tu as changé d'avis ?

— Oui. Tu as raison de dire que tu ne lui ressembles en rien. Et je le sais aujourd'hui. Sous son charme superficiel, Charles était froid. Tu es charmant, mais tu n'es pas... froid. Tu ne te rends pas compte de la différence que cela représente pour moi.

— Alors, je ne vois pas pourquoi tu serais gênée par mes questions. On t'a déjà sûrement demandé de parler de toi.

— Oui, mais j'ai l'habitude d'éconduire les tentatives. C'est plus difficile avec toi, cependant, car je ne peux plus te classer dans la même catégorie d'hommes que Charles. Et, bien sûr, depuis que nous sommes...

Il lui prit le menton dans la main, et l'obligea doucement à le regarder.

— Depuis que nous sommes amants ?

Elle se sentit devenir cramoisie.

— Oui. Je... Tu comptes, pour moi, maintenant, vois-tu. Je me soucie de ce que tu penses, et cela m'embarrasse.

— Tu te soucies de ce que je pense ? demanda-t-il en souriant.

— Cela semble t'enchanter.

— Absolument ! Il y a six semaines, tu me traînais plus bas que terre et, aujourd'hui, mon opinion t'importe. C'est un progrès.

— Un progrès ?

Il plongea ses yeux dans les siens, et quelque chose dans son regard lui parut si déterminé, si résolu, qu'elle en perdit le souffle et que son cœur sembla s'arrêter. Le silence lui parut interminable avant qu'il ne reprenne la parole.

— Je veux conquérir ton respect, Belinda, et si tu te soucies de mon opinion, cela signifie que je progresse.

Il se redressa, et elle l'observa tandis qu'il rassemblait les denrées du pique-nique pour les ranger dans le panier. Elle repensa à lui à genoux devant elle, et à sa déclaration. Elle mourait d'envie de l'entendre de nouveau, mais pas en pleine passion charnelle. Quand il fit mine de se relever, elle ne put se retenir.

— Pensais-tu vraiment ce que tu as dit la nuit dernière ?

Il se figea aussitôt, sans lui demander à quoi elle faisait allusion. Il la scruta attentivement, comme s'il préparait avec soin les mots qu'il allait prononcer, et une éternité parut s'écouler avant qu'il ne réponde.

— Je t'aime, dit-il enfin, la submergeant de joie. Je le pensais quand je l'ai dit. Je le pense maintenant, et je le penserai toujours. Viens, ajouta-t-il abruptement en s'écartant d'elle avant de lui

prendre la main.

— Où allons-nous ?

Il prit le panier de pique-nique et, de son autre main, la tira pour l'aider à se relever.

— Je veux te montrer les champs de houblon avant que nous rentrions. Et nous n'avons pas beaucoup de temps, si nous ne voulons pas rater notre train.

Elle soupira en regardant les herbes hautes, les pâquerettes et les champs devant elle.

— C'est très beau, ici... J'aimerais que nous puissions rester plus longtemps.

— Moi aussi. Mais quelqu'un, et ce n'est pas moi, a insisté pour prendre son temps, et nous a maintenus dans l'attente pendant trois semaines entières...

— Je sais, je sais ! l'interrompit-elle en prenant un air contrarié. Mais nous pourrions peut-être rentrer demain ? Ou après-demain ?

— Non. J'essaie de me comporter en personne responsable, ces derniers temps, et j'ai du travail qui m'attend à Londres. Mais, ajouta-t-il en passant son bras libre autour de sa taille pour l'attirer contre lui, je reviens dans quelques semaines, et tu pourras m'accompagner.

— J'en serais enchantée, mais c'est risqué pour nous deux, déclara-t-elle.

Ses cils dorés brillèrent au soleil. Il se pencha vers elle.

— Alors, nous devons faire en sorte de ne pas être surpris.

Il lui effleura les lèvres, puis la mena dans une rangée de houblon, où les rameaux lui caressèrent les épaules.

— Où me conduis-tu donc ? questionna-t-elle alors qu'ils s'enfonçaient de plus en plus loin dans la verdure exubérante.

— Je voudrais te montrer quelque chose, se contenta-t-il de répondre, et il ne s'arrêta qu'en plein milieu du champ. Voilà. Je crois que nous sommes au bon endroit.

— Que faisons-nous là ? demanda-t-elle en regardant autour d'elle. Que veux-tu me montrer ? Le houblon ? Nous aurions pu le voir tout aussi bien au bord du champ...

— Non, coupa-t-il, ce n'est pas ça.

— Alors quoi ?

Il laissa tomber le panier.

— Je veux te montrer qu'il n'y a pas de raison pour toi d'être timide avec moi.

— Je ne comprends pas, murmura-t-elle, alors qu'elle se doutait fort bien de ses intentions.

— J'ai envie de toi, dit-il en l'embrassant. Ici. Tout de suite. Et je veux que tu me dises ce que tu désires, et ce que tu ressens.

Elle secoua la tête, désespérée, et essaya de rire.

— Et si je ne veux pas ? Vas-tu m'obliger à réciter « Les chaussettes de l'archiduchesse » ?

— J'ai des punitions bien plus délicieuses que cela, dit-il en souriant, avant de lui enserrer la taille et de froncer les sourcils. Un corset ? Belinda, je t'avais pourtant demandé de ne pas en porter aujourd'hui !

— Mais je ne t'ai pas pris au sérieux !

— Faire l'amour avec toi est chose sérieuse, ma chérie !

Il l'embrassa de nouveau, mais plus profondément, cette fois, plus longtemps. Et il lui caressa les joues, le visage, la gorge. Quand il cessa, elle ne put réprimer un frisson.

— Tu n'avais pas vraiment l'intention de me montrer les champs de houblon, dit-elle tandis qu'après avoir glissé les mains sur ses hanches, il faisait remonter les plis de sa jupe. Tu avais cela en tête depuis le début.

— Non, en fait, je pensais à la prairie, mais je me suis dit que nous serions mieux cachés dans le

houblon, avoua-t-il en lui mordillant les lèvres, parce que tu es timide.

— Nous ne pouvons pas faire ça ici, on va nous voir..., bredouilla-t-elle.

Elle était submergée par le désir autant que par l'appréhension.

— Et qui donc ? demanda-t-il en lui embrassant l'oreille, faisant remonter la main sous ses jupes tandis qu'il défaisait son pantalon de l'autre. Nous sommes en plein milieu d'un champ !

— Quelqu'un pourrait venir.

— Nous sommes dimanche après-midi. Personne ne va dans les champs de houblon un dimanche après-midi, déclara-t-il en la prenant par la taille pour la retourner.

— Oh ! Nicholas, non ! gémit-elle alors qu'il entreprenait de délier les cordons de sa culotte.

Il l'ignora, sans doute parce qu'elle avait à peine dû articuler ces mots. Il glissa la main sur ses fesses nues et entre ses cuisses, tout en pressant l'autre contre son ventre.

Elle était prête pour lui, et il lui en fit part, tout contre son oreille.

— Tu es si douce, chuchota-t-il en commençant à la caresser. Est-ce que ça te plaît ?

Elle se sentait plus excitée à chaque mot qu'il prononçait.

— Belinda, il faut me dire ce que tu veux. Si tu désires que je m'arrête, dis-le. Si tu veux que je te touche, dis-le également. C'est facile, je te montrerai...

Elle sentait l'excitation de Nicholas augmenter au ton de sa voix, et son érection de plus en plus intense contre elle.

— Je te désire, dit-il en la caressant avec une douceur presque insupportable. Je veux te toucher, te faire jouir et être en toi.

Elle aurait dû dire « Je ne veux pas », mais ç'aurait été un mensonge. Ses mots osés avaient enflammé son désir, même si elle se sentait très gênée, et le conflit entre audace et embarras était un tourment exquis, incroyablement érotique.

— Tu vois comme c'est facile ? dit-il en lui embrassant l'oreille. Essaie. Veux-tu que j'arrête ?

— N... non, réussit-elle à bredouiller.

— « N'arrête pas, Nicholas. » Dis-le, Belinda.

Son doigt décrivait des cercles autour de l'endroit où se concentrait son plaisir, et la sensation l'obligea à obéir.

— N'arrête pas, Nicholas, dit-elle en gémissant et en enfouissant son visage contre son bras pour étouffer les cris de plaisir qu'il lui arrachait. N'arrête pas !

Elle eut l'impression de prononcer les paroles les plus érotiques qui soient. Ses hanches se mouvaient au rythme du geste de Nicholas.

— Tu me désires ? demanda-t-il.

Elle ne répondit pas, et son silence ne sembla que renforcer la détermination de Nicholas.

— Penche-toi en avant.

Elle obéit et saisit les tuteurs des tiges de houblon pour garder l'équilibre. Elle sentit alors son sexe contre elle, prêt à la pénétrer quand elle lui aurait donné ce qu'il voulait.

— Tu es tellement belle, mon amour..., murmura-t-il, sans cesser de la caresser. Est-ce que tu me désires ? Tu ne pourrais pas me le dire ?

Elle se cambra et ondula, désirant qu'il entre en elle et mette fin à ce tourment. Elle aurait voulu le lui dire, mais c'était impossible. Serrée dans son corset et submergée de sensations, elle avait l'impression de ne plus pouvoir respirer, et se mit à haleter.

— Oui, répondit-elle, sans pouvoir prononcer un autre mot.

— Ça ne me suffit pas, dit-il en intensifiant sa caresse.

Et elle sentit alors une puissante volupté monter en elle.

— Je t'aime, reprit-il d'une voix rauque, et je veux être en toi, mais il faut d'abord me dire que tu le veux aussi.

La jouissance s'empara d'elle et elle cria, sans se soucier de savoir si on pouvait l'entendre.

— Je veux... Oui !

C'était là tout ce qu'il souhaitait entendre. Il la pénétra et elle jouit de nouveau, libérée enfin des chaînes qui l'avaient retenue toute sa vie. Dans ce maelström, elle l'entendit crier aussi, et sentit son orgasme en elle. Puis il ne bougea plus, le bras lui enserrant toujours la taille. Elle eut alors l'impression qu'ils étaient seuls au monde, dans le silence de l'après-midi.

Il finit par la relâcher. Il redescendit sa jupe et la lissa pour la remettre bien en place. Puis il la retourna et l'embrassa, avant de lui prendre le menton pour la regarder dans les yeux.

— Je suis heureux que tu l'aies dit enfin, murmura-t-il dans un sourire. Je ne sais pas combien de temps j'aurais tenu encore... Je t'aime, dit-il avant de l'embrasser avec tendresse.

Il la regarda, attendant visiblement qu'elle réponde. Elle savait ce qu'il voulait, mais ne se sentait pas prête. Elle n'était pas sûre d'elle et, en cet instant, elle était parfaitement incapable de réfléchir.

Il l'embrassa de nouveau et la lâcha. Puis il reprit le panier de pique-nique, et descendit le long de la rangée de houblon. Voyant qu'elle ne le suivait pas, il s'arrêta.

— Eh bien ? Je te rappelle que nous avons un train à prendre !

Chapitre 21

Dans le train, ils ne parlèrent pas beaucoup. Comme ce n'était pas une voiture à compartiments, ils n'avaient guère d'intimité. Ils se séparèrent à la gare de Victoria pour prendre des cabs différents. Il fallait être discret dans les affaires d'amour, en particulier en ville. Mais Nicholas avait besoin de savoir quand il la reverrait et, quand il l'aida à monter dans son cab, il l'arrêta.

— Belinda ?

Lorsqu'elle se retourna, un pied sur le marchepied, sa main dans la sienne, il la serra très fort.

— Il faut que je te voie. Retrouve-moi demain.

— Où ?

— Chez toi ? Dans un hôtel ? N'importe où.

— Que dirais-tu du Claridge, pour le thé ? demanda-t-elle en souriant.

— Je voulais dire une chambre, corrigea-t-il, pas un salon de thé.

Elle secoua la tête et chuchota pour lui répondre.

— Impossible. Il y a trop d'Américains, dans les hôtels. On pourrait me reconnaître, dans le hall d'entrée ou un couloir... Je ne peux pas courir le risque.

— Chez toi, alors ?

Quand elle fit un signe de dénégation, il commença à désespérer.

— A la brasserie, à 17 h 15 ? Tout le monde sera parti, à cette heure-là.

— Très bien, murmura-t-elle.

Il embrassa sa main gantée, et regarda son cab s'engager dans la circulation des abords de la gare.

— Milord ? lui dit Chalmers, derrière lui. Votre cab attend, les bagages sont chargés.

— Allons-y.

Il était un peu plus de 18 heures et, à cette heure de la journée, pendant la saison, la circulation n'était pas très dense. Les gentlemen qui faisaient le trajet quotidien de la City vers leur demeure située à l'extérieur de la ville étaient déjà rentrés. Quant à la haute société, elle était inoccupée dans le bref intervalle entre le thé et le dîner. Nicholas arriva à South Audley Street à 18 h 45.

A peine était-il monté dans sa chambre et avait-il demandé à son valet de lui préparer un bain qu'on frappa à sa porte.

— C'est Denys, entendit-il dans le couloir. Je peux entrer ?

— Bien sûr, répondit-il tout en défaisant sa cravate.

Mais il se figea aussitôt, car l'expression de Denys lui indiqua que quelque chose n'allait pas du tout.

— Qu’y a-t-il ?

— Si tu n’étais pas rentré aujourd’hui, il aurait fallu que je t’envoie un câble, répondit Denys en refermant la porte avant de s’y adosser. C’est fini. Tout est terminé.

— Qu’est-ce qui est terminé ?

— La brasserie, bien sûr. Nous ne pouvons plus continuer.

— Mais pourquoi ? Dieu du ciel, Denys, ce suspense me tue ! Parle donc ! s’exclama Nicholas, voyant que son ami ne s’expliquait pas.

— Mon père s’est retiré de l’affaire. Il ne financera pas, ni n’achètera de parts.

— Quoi ? s’écria Nicholas, qui eut l’impression de recevoir un coup de poing dans l’estomac, avant d’être envahi d’une panique qu’il essaya de dissimuler. Pourquoi ? Tu le sais ?

— Non, répondit Denys en secouant la tête. Tout ce que je sais, c’est que...

Il s’arrêta et se racla la gorge, avec une expression qui ne présageait rien de bon.

— Tout ce que je sais, c’est que ton père est venu le voir hier. J’ignore ce qui s’est dit, mais mon père m’a convoqué ensuite. Il était blême. Il m’a dit qu’il était désolé, mais qu’il ne pouvait pas nous financer.

— Père..., marmonna Nicholas en se frottant le visage. J’aurais dû m’en douter.

— Je ne vois pas ce qu’ils ont bien pu se dire, poursuivit Denys. Conyers a refusé d’en parler, mais je sais que ce n’était pas bon.

— Tu ne peux peut-être pas l’imaginer, mais moi, j’ai une vague idée.

— Si tu penses à une tentative pour le soudoyer, je peux t’assurer que mon père...

— Non, coupa Nicholas, pas cela. Ton père a beaucoup d’argent, mon père le sait. Il ne perdrait pas son temps à essayer de le soudoyer.

— Alors qu’est-ce que c’est ?

— Du chantage, ou de l’extorsion, probablement. Landsdowne est capable de trouver la faiblesse de qui que ce soit, et de l’exploiter à ses fins.

Il s’assit au bord de son lit, avec l’impression que tout ce qu’il y avait de bon en lui venait de lui être volé.

— J’aurais dû me douter que ça arriverait..., marmonna-t-il. Il est venu me voir à Honeywood, il y a quelques jours. Il a découvert ce que nous faisons, et m’a dit qu’il ne le permettrait pas. Je ne serais pas surpris qu’il ait réussi.

— Je suis désolé, Nick.

— Ce n’est pas ta faute, déclara Nicholas tout en réfléchissant, avant de se lever et de refaire son nœud de cravate. Il ne reste qu’une chose à faire.

— Laquelle ?

— Trouver l’argent ailleurs.

— Tu penses pouvoir trouver quelqu’un ?

— Je ne sais pas, mais je dois essayer.

Une image de Belinda à Honeywood, sur fond d’herbes hautes et de pâquerettes, s’imposa à son esprit et lui rappela son vœu de gagner son respect. Oui, il fallait qu’il essaie.

* * *

Le lendemain après-midi, Belinda se trouvait à la brasserie comme prévu. Elle se réjouissait de leur rencontre depuis la veille, et le temps lui avait paru s’écouler avec une lenteur interminable. A présent, l’heure était enfin venue.

Dans son impatience, elle était arrivée un peu trop tôt, et elle attendait dans sa voiture, de l'autre côté du trottoir, regardant les ouvriers cesser leur travail au coup de sifflet de 17 heures. Elle vit Somerton sortir quelques instants plus tard. Il s'arrêta sur le seuil quand il la reconnut, et traversa la rue.

— Lady Featherstone, dit-il en ôtant son chapeau. Que faites-vous ici ?

— Je suis venue voir Nicholas. Lord Trubridge, se reprit-elle aussitôt. Nous avons prévu de nous retrouver ici pour... euh... pour...

Elle s'arrêta net, car elle n'avait pas songé à imaginer un quelconque prétexte.

— Vous n'avez pas besoin d'être discrète, assura Somerton. Il m'a dit il y a un bon moment qu'il voulait se marier, et qu'il sollicitait votre aide en la matière.

— Oh ! s'exclama-t-elle, ravie de l'occasion qu'il lui offrait de justifier sa présence. Oui, c'est exact. Je... euh... j'ignorais que vous étiez au courant.

— Mais si. Et c'est une bonne chose. Il va lui falloir une femme très riche, surtout maintenant.

Elle fronça les sourcils et sentit un frisson glacé la parcourir.

— Que voulez-vous dire ?

— J'imagine que tout se saura dans un ou deux jours, répondit-il avec un soupir, en montrant la brasserie derrière lui. Nous ne pouvons pas continuer, nous allons fermer.

— Quoi ? Mais pourquoi ? Vous semblez tous deux si enthousiastes !

— Mon père s'est retiré. Sans soutien financier, nous ne pouvons pas nous permettre de continuer. Nick essaie de trouver un autre investisseur, mais je doute qu'il réussisse. Son père est très puissant.

— Landsdowne ? Qu'a-t-il à voir là-dedans ?

Mais elle avait compris en même temps qu'elle posait la question.

— Il ne veut pas que son fils se lance dans le commerce, c'est cela ? poursuivit-elle.

— On peut penser que c'est la raison. Faire de la bière ? Landsdowne trouverait ça indigne, de la part du fils d'un duc.

Belinda fut bouleversée, en imaginant à quel point Nicholas devait être affecté.

— Comment va-t-il ? Où est-il ?

— Je ne sais pas. Je ne l'ai pas revu depuis que je lui ai appris la nouvelle, hier. Il n'est même pas rentré la nuit dernière.

— Oh... mon Dieu !

— Je suis certain qu'il va bien, se hâta de lui dire Denys. Nick rebondit chaque fois. Il trouve toujours le moyen d'échapper aux manœuvres et aux manigances de son père. Il va arriver à s'en sortir.

— Vraiment ? Vous en êtes sûr ?

— Eh bien, il m'a déjà dit qu'il était résolu à continuer, même si, entre nous, lady Featherstone, je ne vois pas comment il va s'y prendre. A moins qu'il ne se marie, bien sûr. Trouvez-lui une riche Américaine, voulez-vous ? Que cela ne dérangerait pas d'être haïe et vilipendée par son beau-père.

Il n'était pas étonnant que Nicholas ait passé toute sa vie à se rebeller contre son père. Elle avait cru que c'était par vengeance, mais le fond du problème n'était pas là. C'était afin de ne pas voir ses rêves brisés. Elle réexamina ses paroles du labyrinthe sous une lumière nouvelle, bien plus amère. Elles lui avaient semblé si cruelles !

Mais pas autant que Landsdowne. Elle sentit la rage monter en elle, si puissante qu'elle chassa son inquiétude. Pour la première fois de sa vie, elle avait réellement envie de tuer quelqu'un. Parce que cet homme odieux faisait souffrir Nicholas.

Ce fut ainsi qu'elle comprit.

Elle l'aimait. Plus que tout, plus que sa profession, son argent, ses amis. Elle aurait tout abandonné, même sa vie, si cela avait permis de lui épargner un instant de souffrance, infligée par son père ou par quiconque.

— Lady Featherstone ?

Elle sursauta au son de la voix de Somerton.

— Désolée, dit-elle en plaquant un sourire de circonstance sur son visage. Je rêvassais. M'avez-vous posé une question ?

— Oui. Je vous ai demandé si vous aviez une idée de ce que va faire Nicholas.

— Non, répondit-elle, tandis que son sourire poli s'évanouissait, mais moi, je sais exactement ce que je vais faire.

* * *

Nicholas était assis sur un banc de Park Lane et regardait l'immense demeure sur le trottoir d'en face. La nuit était tombée, et les becs de gaz avaient été allumés à l'intérieur, illuminant le luxueux décor, offert à la vue de tous. Les réverbères de Park Lane éclairaient, quant à eux, la façade tout aussi luxueuse de colonnes en marbre et les pelouses parfaitement manucurées. La fontaine, au centre, une statue de Zeus en marbre de Sienna, avait dû coûter des milliers de livres à elle seule. Ses eaux scintillaient, magnifiées par un éclairage de réverbères placés à dessein pour la mettre en valeur la nuit.

Il se souvint d'avoir joué dans cette fontaine lorsqu'il était enfant. Quand on l'avait surpris, il avait été interdit de séjour à la demeure Landsdowne pendant une éternité.

Il s'adossa, épuisé. Il n'avait pas dormi la nuit précédente. Désirant être seul, il avait pris une chambre d'hôtel, mais n'avait pu trouver le sommeil. Il était resté allongé dans l'obscurité, à fixer le plafond, se demandant qui, dans ses relations, aurait de l'argent à investir, parmi ses camarades d'école, d'Eton et d'Oxford, leurs pères et leurs amis.

Dans la matinée, il avait montré le projet conçu avec Conyers à des gens qu'il pensait susceptibles d'investir. Même si certains avaient semblé intéressés, tous avaient demandé si son père approuvait qu'il se lance dans le commerce. Et quand il avait répondu par la négative, tous avaient refusé de s'engager.

A la fin de la journée, le nœud dans son estomac lui prouva qu'il s'illusionnait. Même s'il trouvait quelqu'un qui fût désireux de se lancer sans la bénédiction de son père, il savait que ce qui était arrivé à Conyers se reproduirait. Il n'existait personne que son père ne pût soudoyer, intimider ou faire chanter afin de le dissuader.

Les paroles du vieil homme lui revinrent à l'esprit, comme pour se moquer de lui, parce qu'il était planté là à essayer de trouver le courage d'entrer dans cette maison et de faire ce qu'il s'était juré de ne jamais faire. Il allait solliciter une faveur.

Ce serait sans doute en vain, mais il ne pouvait perdre Belinda sans s'être battu auparavant. Il était venu demander, plaider, supplier s'il le fallait, que son père accepte son choix d'épouser Belinda, et rétablisse sa rente. Sans quoi il n'aurait pas de revenu pour l'entretenir, puisqu'il ne lui demanderait jamais de le faire profiter de son argent. Cela aurait précisément fait de lui le chasseur de dot qu'elle méprisait, et il ne pouvait se déconsidérer ainsi à ses yeux — pas une fois de plus. Il ne le supporterait pas.

Il se trouvait donc devant la demeure paternelle, à se préparer, réfléchissant à ce qui pourrait

convaincre le vieil homme impitoyable.

Belinda remplissait quelques-uns des critères exigés par son père. C'était une lady de la haute société britannique, respectée, avec une réputation sans tache. Méthodiste, elle s'était convertie à l'anglicanisme, lors de son mariage. Elle était également fortunée, capable d'apporter une dot conséquente à la famille. Son père n'avait pas besoin de savoir qu'il n'avait aucune intention de laisser le moindre penny de Belinda rejoindre ses coffres. Ses origines sociales et sa nationalité constituaient les deux obstacles majeurs. Il ne voyait pas le duc permettre à une Américaine d'être la future duchesse. La haute société l'avait acceptée depuis longtemps, et bon nombre de gens avaient même dû oublier qu'elle sortait d'une famille de nouveaux riches de l'Ohio, quand elle avait épousé Featherstone. Mais Nicholas savait que son père n'oubliait jamais ce genre de choses, et qu'il serait à peine moins horrifié par la perspective d'une belle-fille américaine qu'il ne l'avait été par celle d'une Irlandaise.

En plus de toutes ces incertitudes, il ne savait pas si Belinda accepterait de l'épouser. En dehors des cris passionnés qu'il lui avait arrachés, lors de leur après-midi dans le champ de houblon, il n'y avait eu aucune déclaration d'amour.

Mais il devait quand même tenter sa chance. Il se leva, inspira profondément et traversa la rue, tâchant de se préparer à la confrontation la plus difficile de son existence.

Wilton était toujours le majordome de la demeure Landsdowne, toujours aussi parfait et impénétrable que se devait de l'être le majordome d'un duc. Mais en reconnaissant Nicholas il ne put dissimuler une légère surprise. Il leva un sourcil gris et broussailleux, ouvrit la bouche, puis la referma, et se racla la gorge.

— Lord Trubridge, dit-il enfin, en s'inclinant.

— Wilton, comment allez-vous ?

— Très bien, milord, je vous remercie.

— Je suis heureux de l'entendre. Le duc est-il là ?

— Je... je n'en suis pas sûr, milord.

— Voulez-vous vous en assurer ? Je souhaiterais le voir.

— Très bien, milord, répondit Wilton en le faisant entrer dans le hall.

Nicholas examina les lieux pendant son attente. Rien n'avait changé. Ici, pas d'œuvres d'art, la plupart ayant été reléguées à Honeywood. Comme Landsdowne Park dans le Sussex, la maison de Londres répondait aux goûts de son père en tout point. Du marbre blanc poli, des sculptures classiques, des murs et des boiseries blancs. Une maison froide, et qui l'avait toujours été. Il ne put réprimer un frisson.

Les pas de Wilton dans l'imposant escalier en pierre résonnèrent derrière lui, et il se retourna.

— Alors ? M'accorde-t-on une audience ? demanda-t-il.

— Si vous voulez bien me suivre, milord, se contenta de répondre Wilton, imperturbable comme à son habitude.

Le majordome le conduisit dans le bureau du duc, qui n'avait pas non plus changé depuis son enfance. Comme dans le hall, tout était blanc sur blanc, accentué par les étagères en ébène noir, chargées de volumes reliés en cuir que le vieil homme n'avait jamais ouverts. Que tout soit resté inchangé replongea Nicholas dans son enfance avec d'autant plus de force. Il n'était convoqué dans le bureau que lorsqu'il avait de sérieux ennuis. Il supposa que le choix de cette pièce était commandé par la volonté d'instiller la peur en lui. Certes, il se sentait désespéré, aujourd'hui, mais il n'avait plus peur.

Mieux valait cependant que son père ne perçoive pas ce désespoir, qui aurait l'effet d'un fumet

de viande devant un chien affamé. Nicholas s'efforça d'arborer un masque d'indifférence, ce qui était plus difficile encore que les fois précédentes.

— Le marquis de Trubridge, annonça Wilton en s'effaçant pour laisser passer Nicholas.

Il entra et déposa son chapeau. Alors qu'il s'approchait du bureau, son père ne fit pas même mine de se lever. C'était étrange, et cela ne lui ressemblait pas, songea Nicholas, car il ne manquait jamais de se conformer aux bonnes manières, quelles que soient les circonstances.

— Votre Grâce, dit Nicholas en s'arrêtant devant le bureau avant de s'incliner.

Quand il se redressa, il vit que son père le foudroyait du regard.

Ce fut un autre motif de surprise. Après avoir fait capituler Conyers, son unique investisseur, son père aurait dû afficher une mine satisfaite, au lieu de le regarder comme s'il avait envie de lui tordre le cou.

— Que fais-tu ici ? demanda-t-il, un pli amer sur la bouche. Tu es venu parader, c'est ça ?

Nicholas cilla et, en dépit de l'évidence, il se demanda s'il était dans la bonne maison.

— Pardon ? Je ne suis pas certain de...

— Ne joue pas à tes petits jeux avec moi, mon garçon. Je sais tout de tes plans, et je refuse de les cautionner. Je l'ai déjà dit à cette créature américaine quand elle est venue ici.

Cette « créature américaine » ? Nicholas sentit une vague d'espoir, de joie et d'incrédulité l'envahir, si puissamment qu'il en eut le vertige. Mais une longue pratique des entretiens avec son père lui permit de n'en rien laisser paraître.

— De qui parlez-vous ?

— Comme si tu ne le savais pas !

Son silence exaspéra le duc bien plus que n'importe quelle réplique.

— L'impudente ! Venir ici, chez moi, m'annoncer que vous alliez vous marier ! Sans demander ma permission, ni même ma bénédiction pour votre union ! En se comportant comme une reine qui promulgue un édit, en me toisant comme un moins que rien ! Dieu du ciel, ajouta-t-il en s'étranglant presque, je n'aurais jamais cru que lady Featherstone avait d'aussi mauvaises manières, même pour une Américaine !

Nicholas éclata de rire. Il ne put se retenir.

Oh ! Belinda, ma chérie, mon amour !

* * *

Son rire décupla la rage de son père, qui tapa du poing sur son bureau.

— Ça ne se fera pas, tu m'entends ? rugit-il, en proie à une fureur que Nicholas ne lui avait jamais vue. Cette femme ne sera jamais duchesse de Landsdowne ! Jamais !

— Comme Belinda vous l'a déjà dit, nous ne vous demandons pas la permission, répondit Nicholas en riant de plus belle. Nous allons nous marier, et vous ne pouvez rien y faire.

— Je la ruinerai. Je traînerai son nom dans la boue jusqu'au fin fond de l'Angleterre, avant même que vous ne soyez arrivés devant l'autel !

La joie de Nicholas céda aussitôt la place à la fureur.

— Si vous faites ça, par Dieu, je vous tue ! s'écria-t-il. Un seul pas dans cette direction et je vous étrangle !

Son père était affligé de bien des défauts, mais ce n'était pas un pleutre.

— Alors vas-y ! Ne te gêne pas !

Quand il vit que Nicholas ne faisait pas un geste, ce fut à son tour d'éclater de rire.

— Tu vois, dit-il, avec son rictus familier, voilà qui te remet à ta place, n'est-ce pas, mon garçon ?

Si tentant qu'il fût, un parricide n'était pas envisageable. Nicholas s'efforça de ravalier sa rage et de réfléchir à toute vitesse.

— J'imagine que vous avez déjà informé Belinda que vous saliriez sa réputation, si elle consentait à m'épouser ?

— En effet.

— Et ?

Il perçut une nuance de contrariété, un vague malaise qui troublèrent le rictus triomphant de son père.

— Quand vous lui avez fait part de votre intention, qu'a-t-elle répondu ? insista Nicholas.

— On ne peut pas plus la raisonner que toi.

La joie reprit aussitôt le dessus, et Nicholas sourit.

— Elle vous a dit d'aller au diable, c'est ça ? Mon Dieu, j'adore cette femme !

— Tu n'auras pas un sou de rente, si tu l'épouses. Tu ne tireras rien de moi. Rien !

— Mais je ne vous demande rien, père.

Il n'était pas nécessaire d'apprendre à son père qu'il était venu exactement avec l'intention contraire. Il ignorait comment il entretiendrait Belinda, mais elle avait peut-être un plan. Il l'espérait, parce qu'il y avait urgence.

— Je sais que vous voulez tenir tout le monde en votre pouvoir, père, et dépendant de votre bon vouloir. Mais ce n'est pas possible. Belinda et moi allons nous marier, que ça vous plaise ou non. Aussi, à moins que vous ne vouliez souiller pour rien la réputation de la future duchesse de Landsdowne, je vous suggère d'accepter la situation de bonne grâce. Le dernier coup de cette partie vient d'être joué, et vous avez perdu. Echec et mat, père.

Sur ces mots, il tourna le dos et laissa le vieil homme en proie à une rage impuissante.

— Bien joué, Belinda, marmonna-t-il dans sa barbe en passant la porte du bureau.

* * *

Après avoir quitté la brasserie, Belinda s'était rendue chez ses avocats, sur Marylebone Road. Elle avait demandé la rédaction de certains documents, puis était allée à la demeure Landsdowne de Park Lane. Son entrevue avec le duc s'étant déroulée exactement comme elle l'avait anticipé, elle retourna chez ses avocats, récupéra les documents et se rendit à South Audley Street. A son grand désarroi, on lui apprit que Nicholas n'était pas là, et que personne ne savait où il se trouvait.

Quand elle rentra chez elle, Belinda était terriblement inquiète, et elle envoya son valet, Samuel, à la recherche de Nicholas.

— Allez d'abord au White's. Si vous ne l'y trouvez pas, essayez d'autres clubs, et demandez s'il a été vu. S'il est toujours introuvable, retournez à South Audley Street pour avoir des nouvelles. Et si vous le retrouvez, demandez-lui de venir ici, car j'ai besoin de le voir d'urgence.

Elle voulait lui raconter ce qu'elle avait fait avant qu'il ne se lance dans quelque démarche désespérée, comme solliciter un usurier, par exemple. Elle ne lui en aurait d'ailleurs pas tenu rigueur, car Landsdowne était un homme odieux et pervers, capable de tout. Son entretien avec le duc lui avait révélé sa vraie nature, confirmé ses suspicions, et elle espérait ne jamais avoir la malchance de le croiser de nouveau.

Dieu merci, la colère l'avait empêchée d'être le moins du monde intimidée, lors de leur

entrevue. Qu'il l'ait fait patienter vingt minutes avant d'accepter de la recevoir avait d'ailleurs attisé son exaspération. Après ses conversations avec Nicholas, elle avait une idée assez précise de ce qui l'attendait.

Elle lui avait ri au nez quand il avait voulu la soudoyer, et l'avait informé avec une joie non dissimulée qu'elle disposait d'assez d'argent pour ne pas avoir besoin du sien. Elle avait traité par le mépris sa menace de ternir sa réputation. Non qu'elle pensât qu'il ne la mettrait pas à exécution, mais parce qu'il n'avait pas saisi qu'elle s'en moquait éperdument.

Dans un accès de fureur, il avait fini par lui ordonner de quitter sa maison et de ne plus jamais franchir sa porte. Tout ce qu'elle avait prévu se mettait en place. Ah, si seulement elle pouvait retrouver Nicholas, à présent !

Elle fit les cent pas dans son salon, et refusa de dîner. Toujours sans nouvelles à 21 heures, elle se servit un verre, et avala le brandy en deux gorgées, suffoquant à moitié.

Elle était sur le point de sortir le chercher elle-même dans Mayfair lorsqu'on sonna à sa porte. Elle se précipita en haut de l'escalier et, quand elle jeta un coup d'œil dans l'entrée, elle faillit s'effondrer de soulagement : Nicholas s'entretenait avec Jervis sur le seuil.

Retournant vivement dans son salon avant qu'il ne lève la tête et ne l'aperçoive, elle prit les documents de ses avocats et les déposa sur la table à thé, arrangea sa coiffure et s'assit pour l'attendre. Elle entendit alors Jervis le précéder dans l'escalier.

Elle savait ce qu'elle allait dire, car elle avait préparé un petit discours, mais, quand il entra, elle oublia tout. Elle était si heureuse de le voir et si soulagée qu'elle se précipita vers lui et se jeta dans ses bras avec un sanglot.

— Ma chérie, murmura-t-il en lui embrassant les cheveux, tu es incroyable !

— J'étais si inquiète pour toi ! Je suis au courant de ce qui s'est passé.

— Oui, je sais, dit-il en se reculant, avant de lui saisir les bras. Qu'est-ce qui t'a pris ? lui demanda-t-il en riant à moitié. Tu es allée voir mon père ? Je ne sais si je dois t'embrasser ou te gronder !

— Tu sais tout ? demanda-t-elle, stupéfaite.

Il hocha la tête et prit son visage dans ses mains.

— Pourquoi as-tu fait ça ? l'interrogea-t-il tout en lui embrassant la bouche, les joues, le front et le nez.

— J'ai été injuste avec toi, répondit-elle. Cette nuit-là, dans le labyrinthe, quand je me suis emportée, je n'avais pas la moindre idée du genre d'homme qu'était ton père.

— Et maintenant que tu l'as rencontré, maintenant qu'il t'a proposé de t'acheter, et menacée de te traîner dans la boue, que penses-tu de lui ?

— Comment sais-tu ce qui s'est passé ?

— Parce que j'en viens.

— Tu es allé le voir ? Pourquoi ?

— Tu ne le devines donc pas ? demanda-t-il en lui caressant la joue de son pouce, avec un léger sourire.

— Non. Après l'avoir vu, j'ai tout à fait compris pourquoi tu as passé huit ans à Paris, à faire tout ton possible pour le contrarier. Quel être odieux ! Je n'imaginai pas que c'était à ce point... Vraiment, s'il avait été mon père, je crois que j'aurais été obligée de lui tirer dessus !

— L'idée de l'étrangler m'a traversé, admit-il. Quand il m'a dit qu'il était prêt à salir ta réputation si tu m'épousais, j'ai failli lui sauter dessus.

— Mais pourquoi étais-tu là-bas ?

— Pour lui demander de l'aide.

— Comment ? Oh ! Nicholas, non, pas ça ! s'exclama-t-elle, horrifiée, en pressant la main sur sa bouche.

— C'était mon intention, mais je n'ai pas eu à le faire. Dès l'instant où je suis entré dans son bureau, il a commencé à se déchaîner contre moi. J'ai compris que tu étais venue, et que tu l'avais envoyé au diable. Et je sais maintenant que je t'aime encore plus qu'avant, même si cela me paraissait impossible. Il a exigé que je renonce à toi. J'ai refusé, bien sûr... Au fait, dois-je comprendre que nous sommes désormais fiancés ?

— Eh bien..., bredouilla-t-elle, tu m'as engagée pour trouver la perle rare, et c'est ce que j'ai fait. J'ai trouvé la femme qui est faite pour toi !

— Vraiment ? demanda-t-il avec un sourire tendrement narquois, en lui caressant les cheveux. Parle-moi d'elle.

— Eh bien... elle est riche, tout d'abord.

— Oui, j'ai entendu une rumeur à ce sujet.

— Ah oui ?

Belinda le dévisagea, déconcertée, légèrement vexée de voir son effet de surprise un peu gâché.

— Mais... qui t'a parlé de ma... de *sa* fortune ?

— La duchesse. Pendant la partie de campagne, le matin où je suis reparti à Londres. Mais cela n'a pas d'importance, car je ne veux pas de l'argent de ma femme.

Belinda leva les yeux vers lui. La tendresse sur son visage, la chaleur de ses yeux noisette plongés dans les siens la bouleversèrent de bonheur, et elle resta muette quelques instants.

— Certes... Mais elle insiste pour apporter sa dot.

Il ouvrit la bouche pour protester, mais elle se hâta de poursuivre :

— Nous pourrons parler des détails financiers dans un moment, mais il y a d'autres éléments que tu dois connaître à son sujet. Tu seras heureux d'apprendre qu'elle est américaine. Il me semble que c'était ce que tu souhaitais, non ?

— Oui. Absolument, dit-il en l'embrassant.

— Cependant, elle est anglicane, et tu avais une objection à ce sujet.

— Je pense que je pourrai m'y faire, avoua-t-il en frôlant ses lèvres.

— Elle est... un peu timide.

— Cela me plaît. Cela signifie qu'elle ne papotera pas à tort et à travers, ni ne déclamera spontanément de la poésie dans les endroits publics.

— Ni l'un ni l'autre, confirma Belinda en riant tout bas. Et elle se moque des tercets, des quatrains, et de savoir si tu es capable de composer toi-même selon les règles. Oh... Et elle tient à ce qu'on épargne le renard dans les chasses à courre.

Il sourit et s'écarta un peu d'elle. Puis il replaça une mèche folle derrière son oreille.

— Autre chose ?

— Euh... je sais que... que...

Elle s'arrêta en sentant qu'elle rougissait, mais il lui fallait aller jusqu'au bout.

— Je sais que lorsque tu la regardes, tu sembles toujours avoir l'intention de la prendre dans tes bras, de l'embrasser et de lui arracher ses vêtements.

— Exact.

Il la serra dans ses bras et l'embrassa longuement. Quand il la relâcha, elle n'était pas la seule à manquer de souffle.

— Je crois que tu as raison, dit-il après un moment. C'est vraiment la perle rare. Mais je dois en

savoir plus avant de me décider.

— C'est-à-dire ?

— Me respecte-t-elle ? Sait-elle qu'elle peut avoir confiance en moi ?

— Oui. Tu lui as prouvé la valeur de ton caractère. Elle a confiance en toi.

— Comment en être sûr ?

— Je pense que le contrat de mariage te dira tout ce que tu souhaites savoir, répondit-elle en prenant la liasse de feuilles sur la table à côté d'elle. Mes avocats l'ont rédigé cet après-midi.

— Très avisé de ta part, dit-il avec une gravité feinte en les prenant à son tour. Mais en quoi cela m'aide-t-il à savoir qu'elle peut me faire confiance ?

— Tu le sauras si tu lis le contrat.

Il n'eut pas besoin d'aller plus loin que la moitié de la première page pour comprendre. Il releva la tête, visiblement stupéfait.

— Ce contrat me confie toute ta... euh... toute *sa* fortune, sans condition.

— Oui. Ses biens se montent à sept cent quarante-deux mille livres. A une ou deux livres près.

Le cœur de Belinda se serra. Elle l'aimait tant et voulait à tel point lui offrir tout ce qu'elle possédait qu'elle avait terriblement peur qu'il ne lui oppose un refus.

— Je te l'ai déjà dit, je ne les prendrai pas, déclara-t-il, confirmant ses craintes.

— Elle ne t'épousera que si tu acceptes. Elle veut que tu sois riche, donc tu n'as pas le choix. C'est-à-dire... si tu souhaites sincèrement l'épouser.

Elle se tordit les doigts, plus terrifiée qu'elle ne l'avait jamais été de sa toute sa vie, débordante d'espoir et d'amour, avant de demander dans un murmure :

— Le souhaites-tu ?

— Je ne sais pas encore.

Il jeta le contrat de mariage par terre, puis prit ses mains, les dénoua et les enserra dans les siennes.

— Il y a encore une chose que je dois savoir.

— Laquelle ?

— M'aime-t-elle ? demanda-t-il en tombant à genoux devant elle, exactement comme lors de cet après-midi inoubliable, deux jours plus tôt. Parce que moi, je l'aime, plus que ma vie.

— Oui, elle... t'aime, bredouilla Belinda, les larmes aux yeux.

— Je crois qu'il faut qu'elle me le dise elle-même. C'est obligatoire.

— Je t'aime, répondit Belinda en s'effondrant contre lui pour serrer les bras autour de son cou et l'embrasser.

Il pencha alors la tête pour l'embrasser à son tour, mais elle l'esquiva. Elle voulait une réponse.

— Vas-tu m'épouser, oui ou non ?

— Je crois...

Il se tut et elle le regarda, bouche bée, déchirer le contrat qu'il venait de ramasser.

— Oui, Belinda, je vais t'épouser.

— Il t'en a fallu, du temps, pour te décider ! Et mes avocats se sont donné bien du mal, cet après-midi, pour rédiger ce document, ajouta-t-elle en considérant les feuilles déchirées dans les mains de Nicholas. Il va falloir qu'ils en établissent un autre. Autant j'apprécie ton geste, autant je pense que nous devons rester pragmatiques. Si tu ne prends ma dot, de quoi vivrons-nous ?

— J'ai une idée là-dessus.

Il lança les feuilles en l'air et la serra dans ses bras tandis qu'elles retombaient autour d'eux.

— Que dirais-tu d'investir dans une brasserie ?

— C'est réputé être un investissement fiable, répondit-elle en riant.

— On ne peut plus fiable. Quand aura lieu la cérémonie ?

— La semaine prochaine ?

— La semaine prochaine ! répéta-t-il en secouant la tête. Non, c'est impossible. On ne peut pas accélérer ces choses-là, déclara-t-il avec un sourire facétieux. Afin de procéder en bonne et due forme, nous devrions avoir de longues fiançailles.

— Pas question, protesta-t-elle en lui passant les bras autour du cou. Je ne veux pas attendre.

— Mais, Belinda, faire la cour est un rituel important, c'est même l'essence de tes principes !

— Il n'y a qu'un rituel qui importe, en ce qui nous concerne, répliqua-t-elle en l'entraînant. Emmène-moi dans ma chambre, Trubridge, embrasse-moi à en perdre le souffle, arrache mes vêtements et fais-moi l'amour passionnément. Sans quoi il ne saurait y avoir de mariage.

— Très bien, si tu insistes pour te jeter ainsi à ma tête comme une dévergondée, je capitule, répliqua-t-il en la prenant dans ses bras pour la porter. J'ai encore une question, ajouta-t-il en se dirigeant vers la porte.

— Laquelle ?

— Est-il convenable qu'un marquis épouse celle qui était censée lui trouver une épouse ?

— Qui s'en soucie ? dit-elle avant de l'embrasser.

* * *

Si vous avez aimé ce roman,
ne manquez pas la suite de la série
« Les héritières américaines » de Laura Lee Guhrke,
à paraître en juillet dans votre collection Victoria !

TITRE ORIGINAL : WHEN THE MARQUESS MET HIS MATCH

Traduction française : Florence Bellot

HARLEQUIN®

est une marque déposée par le Groupe Harlequin

VICTORIA®

est une marque déposée par Harlequin

© 2013, Laura Lee Guhrke.

© 2016, Harlequin.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

HARLEQUIN BOOKS S.A.

Femme : © MALGORZATA MAJ / ARCANGEL

Réalisation graphique couverture : ATELIER DPCOM

Tous droits réservés.

Publié avec l'aimable autorisation de HarperCollins Publishers, LLC, New York, U.S.A

ISBN 978-2-2803-6004-3

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit. Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A. Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence. HARLEQUIN, ainsi que H et le logo en forme de losange, appartiennent à Harlequin Enterprises Limited ou à ses filiales, et sont utilisés par d'autres sous licence.

HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr



Toutes les couleurs de la romance

Passions :

Un homme. Une femme.
Ils n'étaient pas censés s'aimer.
Et pourtant...

Black Rose :
Amour + suspense =
Black Rose.

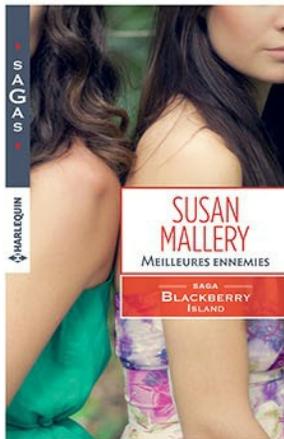


Les Historiques :
Réveillez la lady
qui est en vous !



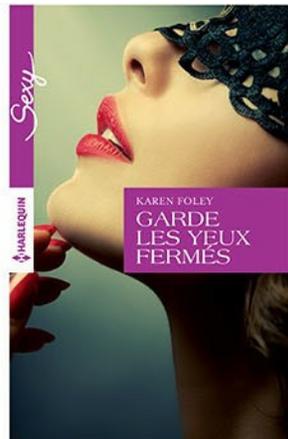
**Découvrez toutes
nos collections :
autant d'univers
différents pour
des plaisirs
de lecture variés !**

Sagas : des romans
qui ne s'arrêtent pas
à la dernière page



Sexy :

Osez
la romance érotique !



Nocturne :

Succombez à
la morsure interdite...



**RETROUVEZ TOUTES NOS ACTUALITÉS
ET EXCLUSIVITÉS SUR**

www.harlequin.fr

Ebooks, promotions, avis des lectrices,
lecture en ligne gratuite,
infos sur les auteurs, jeux concours...
et bien d'autres surprises vous attendent !

ET SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX



Retrouvez aussi vos romans préférés sur smartphone
et tablettes avec nos applications gratuites



H HARLEQUIN



LAURA LEE GUHRKE

La perle rare

*Comment marier un marquis
orgueilleux, libertin et sans fortune ?*

Dans les salons de la bonne société londonienne, un faux pas ne pardonne pas. C'est pourquoi lady Belinda aide les jeunes Américaines en quête d'époux à éviter les erreurs de débutantes, et à reconnaître la perle rare : un lord fiable, sérieux, dont le titre leur assurera un avenir glorieux. L'exact opposé de ce lord Trubridge, qui vient lui demander sans détour un riche parti pour renflouer ses caisses. C'est bien mal la connaître, car Belinda n'a aucune intention de sacrifier ses principes à un tel cynique.

De sa plume piquante, Laura Lee Guhrke explore avec humour les rouages du mariage dans l'aristocratie de la Régence.

Laura Lee Guhrke a brillé dans des domaines aussi variés que la publicité, la restauration et le bâtiment, mais c'est dans l'écriture de romances qu'elle s'impose comme une figure incontournable. Confortée dans sa voie par de nombreux prix (dont le prestigieux RITA Award), elle se consacre aujourd'hui entièrement à l'écriture.

Série Les héritières américaines